

Jahresbericht
der
Staats-Ober-Realschule
in Laibach
für das Schuljahr 1883.

Veröffentlicht durch die Direction.



Laibach 1883.

Buchdruckerei von Ig. v. Kleinmayr & Fed. Bamberg.

Verlag der Staats-Ober-Realschule.

Jahresbericht
der
Staats-Ober-Realschule
in Laibach
für das Schuljahr 1883.

Veröffentlicht durch die Direction.



Laibach 1883.

Buchdruckerei von Ig. v. Kleinmayr & Fed. Bamberg.

Verlag der Staats-Ober-Realschule.

Inhalt.

- I. *Les romanciers de l'Empire et de la Restauration. (Première partie.) Vom Professor Emanuel Ritter von Stauber.*
 - II. *Kranjske šole in Habsburžani, njihovi pospeševalci. Spisal Iv. Vrhovec.*
 - III. *Schulnachrichten. Vom Director.*
-

Les romanciers de l'Empire et de la Restauration.

(Première partie.)

Le procès de fermentation, qui remplit tout le dix-huitième siècle, et la révolution française, à laquelle il aboutit, amènent le revirement le plus complet dans les idées, les opinions, les mœurs et les habitudes de la France et de l'Europe toute entière. La révolution et le revirement qu'elle produit, sont par conséquent de la plus haute importance pour ce miroir de la société, qu'on appelle «le roman».

Dans les premières années de la tourmente, ce n'est que la politique et les pressantes questions du jour, qui préoccupent en France tous les esprits; mais au delà du Rhin et de la Manche, le roman, ce principal représentant de l'activité littéraire, se développe énergiquement, tout en prenant une tendance politique très-prononcée. Les émigrés, dispersés dans les pays qui avoisinent leur patrie, tournent les yeux vers leur pays, où les flots de l'orage politique et social grondent et frémissent comme une mer orageuse. Mme. de Staël, Mr. de Chateaubriand, Mme. Genlis et nombre d'autres écrivains d'ordre inférieur, qui viennent se grouper autour d'eux, se servent du roman, comme d'une arme, pour défendre soit les idées de la révolution, soit celles de la réaction religieuse et politique. Chacun d'eux combat à outrance pour la victoire de son parti.

Nous nous bornons dans cette petite «étude» à parler des romanciers, dont les ouvrages ont paru pendant l'Empire et la Restauration; nous analyserons, parmi les productions de ce genre, les plus remarquables, sans nous occuper, qu'en passant, des romans de quelques écrivains de second ordre, car «si on voulait parler de tous les romans originaux ou traduits, qui ont paru durant l'époque et spécialement depuis vingt années» — dit Marie Joseph Chénier dans le Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789 — «un volume serait trop peu, le seul catalogue en serait immense et trois ans ne suffiraient pas pour les lire».

Ni l'Empire ni la Restauration ne furent favorables aux lettres. L'agitation des esprits, causée par le revirement politique et social du dix-huitième siècle, fit place au fantôme de la gloire militaire, et à celui-ci succéda la réaction. On ne saurait cependant nier, que la révolution de 1789, ainsi que l'Empire, n'aient semé un nouveau germe de vie sur le champ littéraire.

A ce temps on ne se soucia plus des productions frivoles de l'époque précédente: les formes de la société étant changées, les belles-lettres devaient aussi prendre de nouvelles formes. Le grand courant de la littérature, qui coule à côté de celui de la société, réfléchissait à sa surface toutes les secousses que la révolution imprimait à la société. La lutte contre les entraves des conventions traditionnelles amena aussi un éloignement des idées et des habitudes à l'égard du goût et de l'art. Les orages politiques, qui ébranlèrent l'Europe pendant l'Empire, eurent pour effet non seulement un plus grand rapprochement des peuples civilisés de l'Europe, mais aussi un échange mutuel des idées et des productions de l'art et de la science: ils rendirent les Français sensibles aux oeuvres poétiques des autres peuples. C'est surtout la vie intellectuelle des Allemands, que les Français apprirent à connaître et à apprécier; ils reconnurent dans leurs voisins d'outre-Rhin non plus des élèves aptes à les imiter, mais d'heureux émules. Voilà le véritable caractère de cette époque, qu'on peut appeler à raison l'époque réformatrice. L'élément révolutionnaire, qui avait amené le bouleversement le plus complet dans toutes les conditions sociales, ne se fit pas encore valoir sur le champ de la poésie et de l'art. La ténacité au contraire, avec laquelle on tenait en littérature aux idées anciennes, contrastait bien vivement avec l'acharnement qu'on mettait à combattre et à détruire tout ce qui existait. Cependant, à côté des poètes qui se tenaient encore sur le sol du dix-huitième siècle, d'autres se faisaient déjà valoir, qui portaient en eux le germe des temps modernes, et qui furent les précurseurs et les fondateurs de la littérature française moderne. Pendant la révolution toute l'activité littéraire était bornée aux journaux et aux pamphlets, et ce n'est que l'éloquence parlementaire, qui atteignit un haut degré de perfection et parvint à l'apogée de son développement. La plupart des productions poétiques et littéraires se rapportaient seulement au moment actuel, en disparaissant avec lui. Cela vaut de toutes les poésies lyriques ou autres poésies d'occasion, qui ont été recueillies dans les «Poésies nationales de la révolution française». Napoléon I ne faisait rien pour devenir le fondateur d'une nouvelle ère de la littérature. C'était sa maxime, vu qu'il craignait trop la puissance de la parole, dont il savait lui-même se servir avec tant de succès. Ce ne sont que les sciences exactes qui furent encouragées et protégées par l'empereur. Quant aux belles-lettres, il donna la préférence à l'école, qui se tenait aux idées innocentes du classicisme. Napoléon s'aliéna par là les hommes les plus remarquables de son temps, qui portaient en eux le germe de l'avenir. La Restauration ne fut non plus favorable au nouvel esprit, qui commençait à s'éveiller. Elle aurait voulu faire revivre la littérature des siècles passés; elle aurait préféré une poésie courtisane. Mais le caractère de la nation avait entièrement changé. L'idée que les talents ne sont pas le patrimoine exclusif d'une école ou d'un pays, gagnait du terrain de plus en plus, et la même France littéraire, qui avait

auparavant donné des lois aux autres peuples en matière de goût, fut aussi peu en état de résister aux forces réunies de ces peuples, que la France politique ne put résister aux armes des alliés. La France littéraire essuya une défaite intellectuelle, tout comme la France politique dut endurer l'invasion étrangère. La nouvelle génération d'écrivains jeta loin d'elle les chaînes rouillées de la tradition littéraire et chercha ses sujets non plus exclusivement au pied du trône, mais aussi dans les chaumières du pauvre. Les principaux fondateurs de cette école furent Chateaubriand, Mme. de Staël et Charles Nodier, qui se rattachent à quelques écrivains de l'époque précédente et surtout à Saint-Pierre, qui de sa part se rallie à Rousseau. Ce fut surtout Chateaubriand, qui s'avança hardiment sur le chemin frayé par ses devanciers. Il eut le mérite d'introduire dans la poésie française, qui jusque là avait été artificielle et froide, mais qui, par rapport à la forme, avait atteint le plus haut degré de perfection, le souffle nouveau et rafraîchissant, qu'il avait apporté des forêts vierges de l'Amérique; il y introduisit aussi le sentiment religieux, en rompant par là la puissante influence de Voltaire.

François René Comte de Chateaubriand naquit au château de Combourg près de St. Malo en Bretagne en 1768. Il était donc presque contemporain de Napoléon et neuf ans plus jeune que Schiller. Dans les rêves de sa première enfance retentissait le bruit des vagues de l'Océan Atlantique; en interrompant ses jeux du premier âge, il écoutait dans une sorte d'extase la voix de la mer, lui révélant les premiers mystères d'un monde inconnu! Les sombres couloirs du vieux manoir, où les pas de l'enfant réveillait un écho résonnant, les sombres escaliers pleins de mystère, les nombreux recoins obscurs du vieux nid féodal ne pouvaient que favoriser et augmenter le développement exclusif et incomplet de son caractère mélancolique et fantastique. La fortune de la famille devant échoir en partage à son frère aîné, le jeune Chateaubriand reçut d'abord l'instruction nécessaire pour la marine; il étudia au collège de Dol, puis à celui de Rennes. Ayant subi ses examens de marine, le futur aspirant attendait à Brest son brevet, lorsqu'un jour, il fut réveillé par le bruit du canon, mêlé aux acclamations d'une foule immense, accourue sur les remparts, pour saluer la flotte qui revenait d'Amérique avec l'armée française, qui avait combattu pour l'indépendance des Etats-Unis. C'est lui-même qui nous décrit avec la plus vive émotion cette entrée triomphale de l'armée victorieuse, qui revenait en France, et dans les rangs de laquelle il trouve des anciens camarades d'enfance. Le lendemain il quitte Brest nuitamment et sans expliquer ses motifs à qui que ce soit, il tombe comme des nues à Combourg, où il annonce à ses parents stupéfaits qu'il s'est découvert la vocation ecclésiastique, et qu'il vient se préparer à recevoir les ordres sacrés. Par cette déclaration il se concilia l'appui cordial de sa pieuse mère, et ne trouva pas d'opposition de la part de son père, qui au fond était content de voir assuré l'avenir de son fils cadet, qu'il n'avait plus besoin

de pousser et de pourvoir. D'après les conseils de sa mère, le jeune homme passe quelque temps près de ses parents pour éprouver sa vocation; une grave maladie, qui met ses jours en danger, l'oblige de prolonger ce séjour et d'ajourner la réalisation de son projet, en lui révélant en même temps le véritable état de son âme et les troubles naissants de son cœur. Revenu à la vie, ce n'est pas la religion qui occupe son esprit et qui remplit son cœur, mais une création de sa fantaisie, une «magicienne» — comme il l'appelle — une femme, que son imagination pare de toutes les grâces et de tous les charmes. C'est le fruit de ses longues insomnies, de la lecture des poètes Horace et Tasse et des vagues aspirations de son cœur. Dans le premier tome de ses «Mémoires d'outre-tombe» Chateaubriand peint lui-même l'état de son âme à ce temps: «Les facultés de mon âme — dit-il — s'exaltèrent jusqu'au délire; je montais avec une magicienne sur les nuages; roulé dans ses cheveux et dans ses voiles, j'allais, au gré des tempêtes, agiter la cime des forêts, ébranler le sommet des montagnes, ou tourbillonner sur les mers. Les mondes étaient livrés à la puissance de mes amours, et les paroles que j'adressais à cette femme auraient rechauffé le marbre des tombeaux. Vierge et amante, Ève innocente, Ève tombée, l'enchanteresse, par qui me venait ma folie, était un mélange ineffable de mystère et de passion. Le roulement du tonnerre sur les combles du château excitait mon enthousiasme; comme Ismen sur les remparts de Jérusalem, j'appelais l'orage, espérant qu'il m'apporterait Armide».

Le marin, comme le prêtre manqué, dut alors plier sous la main sévère du vieillard, sous lequel avait tremblé son enfance, et qui se regardait comme le maître absolu de la destinée de ses enfants, qu'il n'interrogeait aucunement. En lui remettant un jour le brevet de sous-lieutenant dans le régiment de Navarre, qu'il avait obtenu pour lui, son père lui déclara qu'il était temps de mettre fin à une oisiveté compromettante, il lui donna sa bénédiction et l'envoya à l'armée. Arrivé au régiment, le jeune homme, qui n'aimait pas la vie de garnison et qui se souciait fort peu des soins et des devoirs de l'état militaire, vint en 1789 à Paris et il y passa presque tout son temps, jusqu'au printemps de l'année 1791, où il s'embarqua pour l'Amérique. En qualité de neveu du ministre Malesherbes, Chateaubriand fut accueilli dans les cercles les plus distingués de la capitale. C'est là qu'il fit son début littéraire en publiant dans «l'Almanach des Muses» une idylle fort sentimentale: «L'Amour de la campagne», qui, bien que louée par Laharpe et par Chamfort, n'eut qu'un succès fort modeste, et n'attira pas l'attention du public sur l'auteur. Après avoir assisté au spectacle des premières journées de la Révolution, le jeune royaliste s'embarque pour l'Amérique, ayant l'intention d'explorer la mer Polaire; il met dans son sac de voyage fort peu d'espèces, mais les poètes qu'il ne quitte jamais, Homère, Virgile, Le Tasse et Camoëns. Arrivé à Baltimore, il change d'idée, et au lieu de marcher par terre vers le pôle,

comme il le voulait d'abord, il se dirige vers les grands lacs du Canada, afin de visiter le Canada français, où il trouve les souvenirs de la France, ainsi que les merveilleuses beautés d'une nature vierge et sauvage, qu'il allait révéler à l'Europe littéraire dans ses peintures immortelles. Après avoir vécu une année entière avec les Indiens des forêts de l'Amérique, Chateaubriand, dont les ressources pécuniaires étaient épuisées, et qui avait appris la fuite du roi Louis XVI pour Varennes, se hâte de revenir en Europe. Il n'avait à la vérité fait aucune découverte au delà de l'Atlantique, mais son voyage ne fut pourtant pas sans utilité. Il emportait une source inépuisable de laquelle son génie fit plus tard jaillir les épisodes «Atala», «René», les «Natchez» ainsi que les plus belles descriptions du «Génie du Christianisme». A sa rentrée en France, après avoir épousé une jeune fille réputée très-riche, dont sa famille lui avait ménagé la main, notre auteur se rend à Bruxelles et de là à l'armée du prince de Condé. Blessé assez dangereusement à la bataille de Thionville, Chateaubriand malade et pauvre se rendit en Angleterre, où il vécut plusieurs années dans la plus profonde indigence. Soulagé par quelques personnes charitables, Chateaubriand y gagnait sa vie en donnant des leçons de français et en faisant des traductions pour les libraires. Cependant il ne tarda pas à se faire connaître par son activité littéraire. En 1797 il publia son «Essai politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française». Dans ce fruit d'études assidues, l'auteur tâche de prouver la grande analogie des révolutions politiques précédentes avec la révolution française. Mais vers ce temps un changement sensible s'opère dans les idées et dans les sentiments de Chateaubriand. A la maladie et aux privations de toute sorte, qu'il éprouvait en Angleterre, s'ajoutèrent maintenant des souffrances morales, qui en influençant puissamment son esprit, produisirent le revirement le plus complet dans sa manière d'envisager la religion. Sa soeur bien-aimée fit parvenir à l'exilé de bien tristes nouvelles par rapport à leur mère. Cette dernière était passée du château de Combourg dans une triste prison et venait de mourir au fond de la Bretagne, profondément affligée de ce qu'on lui avait rapporté sur les erreurs consignées par son fils dans «l'Essai» précité. La pauvre femme plaçait cette dernière épreuve fort au dessus de toutes celles, qui avaient rempli sa vie. Sa soeur, qui lui mandait ces souffrances et cette mort, et qui y ajoutait ses propres plaintes très-tendres, ne survécut elle-même à sa lettre que peu de jours. «Ces deux voix sorties du tombeau — dit Chateaubriand dans les «Mémoires» — cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé: je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles: ma conviction est sortie du coeur; j'ai pleuré et j'ai cru... Je m'exagérais ma faute; «l'Essai» n'était point un livre impie, mais un livre de doute et de douleur. A travers les ténèbres de cet ouvrage se glisse un rayon de la lumière chrétienne, qui

brilla sur mon berceau». Il ne fallait pas un grand effort pour revenir du scepticisme de «l'Essai» à la certitude du «Génie du Christianisme».

Immédiatement après son retour en France parut en 1800 «Atala», ce premier témoignage de sa nouvelle tendance, roman qui eut un tel succès, que depuis «Paul et Virginie» n'a eu aucun autre roman en France. En 1802 Chateaubriand fit paraître le «Génie du Christianisme», dont «Atala», qui en est un épisode, forma le 18e. livre. «Une espèce de fièvre — dit Chateaubriand dans les «Mémoires» — me dévora pendant tout le temps de ma composition. On ne saura jamais ce que c'est que de porter à la fois dans son cerveau, dans son sang, dans son âme, «Atala» et «René» et de mêler à l'enfantement de ces brûlants jumeaux le travail de conception des autres parties du «Génie du Christianisme». Le premier désir de gloire enflammait mon imagination exaltée; je voulais un grand bruit, afin qu'il montât jusqu'au séjour de ma mère, et que les anges lui portassent ma sainte expiation».

Cette apologie du Christianisme, parée de tous les charmes de l'éloquence et de la poésie, laisse clairement entrevoir le combat, qui se livre dans le coeur de l'auteur, entre les idées, que lui donne la philosophie et celles que lui inspire la poésie. Son but est d'éclairer au moyen d'une philosophie religieuse l'obscurité chaotique de la vie humaine. A son apparition le «Génie du Christianisme» eut un succès beaucoup plus grand, que l'auteur ne l'avait espéré et il lui assura une place éminente parmi les écrivains de sa nation et de son temps. Il dédia son oeuvre à Bonaparte et la dédicace très-flatteuse qu'il lui adressa plut beaucoup au premier Consul, qui, justement occupé à rétablir l'autorité de l'Eglise dans l'intérêt de ses idées politiques, se montra fort reconnaissant envers l'apôtre de doctrines si loyales. «Atala ou l'amour de deux sauvages dans le désert» est le fruit de ses croyances religieuses et politiques, ainsi que de sa piété sincère et profonde. En voilà le contenu. Un sauvage d'Amérique de la nation indienne des Natchez, dont la puissance était redoutable dans les contrées du Meschacébé, — véritable nom du Mississipi — a quitté son pays pour se rendre en France. Revenu dans sa patrie, il y mène la même vie qu'avant son départ, et atteint un âge fort avancé. Un Européen, René, qui veut s'établir dans la même contrée, le rencontre par hasard. Le sauvage, dont le nom est Chactas, lui raconte son histoire. Cette scène se passe sur les bords du Meschacébé, que l'auteur peint avec autant de force que de beauté. Fait prisonnier par une nation ennemie, Chactas est condamné à être brûlé vif. Cependant les femmes ont pitié de lui, et Atala, une jeune fille, qui en devient amoureuse, le délie de l'arbre, où on l'avait attaché et pour échapper au danger, auquel elle s'exposait d'être brûlée à sa place, s'enfuit avec lui dans les déserts. Leurs aventures pendant la fuite, les sentiments qui les agitent, tels que l'angoisse, l'espérance, l'amour, le repentir sont peints d'une manière vraiment admirable. Atala, élevée dans

le Christianisme, a promis à sa mère de garder sa virginité pendant toute sa vie. Les deux fuyards sont près de succomber à la passion, lorsqu'ils entendent la cloche du père Aubry, missionnaire qui s'était retiré dans les déserts. Voilà ce qui leur donne la force de résister à l'impulsion des sens. Le missionnaire recueille Chactas et Atala dans sa pauvre cabane; le lendemain ils assistent à la messe, que le père Aubry célèbre en plein air. Agitée entre l'amour qu'elle éprouvait pour Chactas, et le voeu de chasteté, qu'elle avait fait à sa mère, Atala s'empoisonne et meurt. Quelques jours après le père Aubry obtient la couronne du martyr.

Le petit roman: «Les Aventures du dernier des Abencerrages», parut la première fois dans les «Oeuvres complètes», dont il forme le seizième volume. Le dernier rejeton de l'illustre famille des Abencerrages, qui avaient régné pendant plusieurs siècles à Grenade, poussé par la douleur et la vengeance vient voir la ville, où ses ancêtres avaient résidé et de laquelle les Espagnols les avaient chassés. La vue de dona Blanca, la jolie fille du duc de Santa-Fé, de laquelle il devient passionnément amoureux, lui fait oublier le motif, pour lequel il était venu à Grenade. Blanca partage ses sentiments, sans apprendre de lui le secret de sa naissance. Un message de sa mère mourante rappelle le More à Tunis. A peine a-t-il rempli les derniers devoirs, qu'il se hâte de faire retour en Espagne, où il passe une année très-heureuse auprès de sa bien-aimée. L'un et l'autre sont intimement attachés à leur religion et c'est en vain que chacun d'eux tâche de convertir l'autre. Ils se séparent de nouveau sans avoir cédé à leur passion. La troisième fois qu'Aben-Hamet vient à Grenade, il trouve près de Blanca son frère Don Carlos et Lautrec, jeune Français, que son frère veut lui faire épouser. L'amour et la jalousie amènent un duel entre les deux rivaux, dans lequel le Français est vaincu et doit la vie à la générosité de son rival. Sûr de l'amour de Blanca et s'étant gagné l'amitié de Don Carlos, Aben-Hamet veut surmonter toutes les difficultés, qui s'opposent à son mariage avec Blanca. C'est à ce moment qu'il apprend par une chanson, que Don Carlos chante, que ce dernier est le fils du guerrier de la famille du Cid, qui a tué le grand-père du More. Emporté par la colère, il se fait connaître pour le dernier des Abencerrages, en déclarant qu'il était venu à Grenade pour venger la mort de son grand père sur le petit fils du Cid. Sur cela Don Carlos lui offre un duel à mort, ou bien la main de Blanca, à la condition qu'il embrasse le Christianisme. Hamet invite sa bien-aimée à décider sur ce qu'il devait faire pour être digne de son amour. «Retourne dans le désert!» s'écrie Blanca, et elle s'évanouit. «Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il partit pour Malaga, et s'embarqua sur un vaisseau qui devait toucher à Oran. Il trouva campée près de cette ville la caravane, qui tous les trois ans sort du Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte et rejoint

dans l'Yémen la caravane de la Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pèlerins» On n'a jamais su quelle fut sa destinée.»

Le second épisode du «Génie du Christianisme», qui est une élégie bien plus qu'un roman, «René» se rattache à «Atala»: La scène se passe dans les mêmes endroits, on y trouve les mêmes personnes; mais la vie, les sentiments et surtout l'idée fondamentale, tout cela diffère du roman qui le précède et avec lequel il a de commun que tous les deux ont exercé une influence immense sur le développement de la littérature française. En venant au monde, René coûte la vie à sa mère. Toute son existence répond à ce triste commencement. Son humeur est impétueuse, son caractère inégal. «Tour à tour, — comme il le dit lui-même, — bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes compagnons; puis les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage». Ayant perdu son père et ayant dû quitter le toit paternel, devenu l'héritage de son frère aîné, René eut un moment la tentation de cacher sa vie dans un monastère voisin de son nouveau séjour. Dans le récit qu'il fait de sa vie au vieux Chactas et au père Souël, «je vois encore — dit-il, — le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye, où je pensais dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix, qui marquait le champ des morts, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes, qui ayant vécu loin du monde, avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient point mon coeur! Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins: je résolus de voyager». Après avoir parcouru une partie de l'Europe, sans pouvoir vaincre sa tristesse toujours croissante et voyant partout des objets, qui donnaient un nouvel aliment à sa mélancolie, mécontent de tout, fatigué de la vie, le coeur rempli d'une amertume indéfinissable, René revient en France, où il trouve une nouvelle génération et un état de la société, qui lui fait pressentir le bouleversement qui va bientôt arriver. Sa soeur Amélie, la seule personne qu'il aimât à ce monde, et dont il fût aimé, portait aussi dans son coeur le germe d'une pareille tristesse. «Elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis, que je comptais aller la rejoindre; elle se hâta de me répondre, pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu, où l'appelleraient ses affaires» Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère». Cet isolement ne fit qu'augmenter sa tristesse et ne trouvant aucun remède à cette étrange blessure de son coeur, René résolut de quitter la vie. Sa soeur découvre son intention, elle accourt à lui et l'en

détourne. Ils passent ensemble quelques heures heureuses, mais une secrète douleur éloigne de lui sa soeur, et la fait entrer dans un couvent. René assiste à la cérémonie. Il la voit prendre le voile, lui couper les cheveux, la mettre dans le cercueil. On chante les cantiques funèbres pour signifier qu'elle allait quitter le monde. Il se met à genoux à côté du cercueil et « Tout à coup — dit-il — un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral: je m'incline et ces paroles épouvantables — que je fus seul à entendre — viennent frapper mon oreille: « Dieu de miséricorde, fais que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion! »

« A ces mots, échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire: ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma soeur dans mes bras, je m'écrie: Chaste épouse de Jésus-Christ, reçois mes derniers embrassements à travers les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te séparent de ton frère ». René quitta l'Europe pour passer en Amérique, où il se fit guerrier d'une tribu indienne. Dans « les Natchez », troisième roman de ce genre, Chateaubriand continue l'histoire de René. Ce n'est pas une « épopée de l'homme et de la nature humaine », comme l'auteur nomme ce petit roman, mais bien plutôt un produit de la « littérature de boue et de sang » dont Chateaubriand est le précurseur. Arrivé au pays du Meschacébé, René, conseillé par Chactas et par le père Aubry, prend pour femme la jeune Celuta, dont il est tendrement aimé. Il vit avec elle plusieurs années, sans trouver le bonheur, car il ne l'aime pas. En vivant avec les sauvages, René prend part à leurs chasses et à leurs guerres. Un chef des Natchez, Onduré, aimé d'Ackensie, un des chefs féminins de la même tribu indienne, que, de sa part il n'aime pas, voit dans l'amour de cette femme un moyen de s'emparer du pouvoir, et commet les plus affreuses atrocités. Dans une guerre contre les Illinois il fait tuer le chef « Soleil » par son propre peuple, il livre René aux ennemis, il fait prisonniers les deux Sachems Chactas et Adario, qui jouissaient d'une grande autorité auprès des Natchez, fait jeter Ackensie dans un marais, plein de serpents à sonnettes, déshonore la jeune Celuta évanouie, et tombe enfin lui-même sous les coups du frère de cette dernière. Malgré quelques endroits beaux et même sublimes, ce roman fourmille d'horreurs et d'atrocités.

Il est maintenant hors de doute, que dans René Chateaubriand s'est peint lui-même, du moins tel qu'il était dans sa jeunesse. Julian Schmidt soutient même dans son histoire de la littérature française, qu'il est resté tel toute sa vie. Ce roman n'est donc pas la peinture d'un sentiment passager, mais une véritable confession, bien que les Mémoires d'outre-tombe n'en donnent qu'un bien faible indice. Ce qui est cependant encore plus remarquable et plus sûr, c'est que René offre un caractère général du temps, dessiné d'abord par Jean Jacques Rousseau, en Allemagne par Goethe dans

«Werther», par Friedrich Schlegel dans son roman «Lucinde» et avant lui par Tieck et Jean Paul — car non seulement l'amour pour une soeur, mais plus encore la mélancolie de parti pris, le «Weltschmerz» le mal de René, de Werther, d'Obermann, était devenu une mode, un trait caractéristique du temps.

Après lui avoir donné le privilège de rédiger ensemble avec Fontane et Laharpe le «Mercure de France» journal très-conservatif, Napoléon envoya Chateaubriand en 1803 à Rome en qualité de secrétaire de l'ambassade française. Ici commence la carrière diplomatique de Chateaubriand. Des différends, qu'il ne tarda pas d'avoir avec le Cardinal Fesch, le poussèrent à quitter bientôt sa place pour revenir à Paris. Bonaparte le nomma alors ambassadeur de France près de la république de Wallis. Les relations amicales entre le poète et l'empereur semblaient définitivement fixées, lorsque l'exécution du Duc d'Enghien lui ouvrit les yeux sur le véritable caractère de Napoléon; il se détacha tout à fait et à jamais de lui, en devenant depuis ce moment légitimiste de profession. En 1806 Chateaubriand entreprit un voyage en Orient, d'où il revint en 1807 à Paris. L'épopée religieuse «Les Martyrs où le triomphe de la religion chrétienne» et «l'Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris» furent les fruits de ce voyage. La première de ces oeuvres a une tendance égale à celle du «Génie du Christianisme». La mythologie de tous les peuples, l'archéologie, la Bible, les Actes des Saints, les créations poétiques de Milton, ses aventures personnelles au milieu des sauvages de l'Amérique, tout a contribué dans ce livre à la glorification du Christianisme. «L'Itinéraire» est riche en excellentes peintures de la nature, dans lesquelles ce véritable maître de la prose poétique excelle au plus haut degré. Ces deux oeuvres caractérisent suffisamment les tendances du poète qui plaide pour le Christianisme; il n'est pas l'apôtre de l'ascétisme; il ne fait pas des recherches minutieuses sur l'avenir du Christianisme: il se borne à conjurer les Chrétiens à garder avec ténacité ce que l'Eglise a obtenu au prix de tant de souffrances et de martyrs.

Bien que Chateaubriand fit dans le «Mercure» une guerre ouverte à Napoléon, celui-ci ne voulut pourtant pas priver «l'Institut» du talent le plus brillant de son temps: il lui accorda le fauteuil académique, qui était resté vacant en 1811 par suite de la mort de Joseph Chénier. Le nouvel académicien, à qui le gouvernement impérial avait ôté le privilège de rédiger le «Mercure», mena jusqu'à la fin de l'Empire une vie très-rétirée et ne se mêla plus de politique. Il ne pouvait à la vérité refuser son admiration à la gloire militaire de la France, fruit des victoires de Napoléon, mais il sentait une sympathie de plus en plus vive pour des aspirations secrètes des Bourbons. Dans son agitation joyeuse le poète célébra le 31 Mars 1814 la chute de l'empereur par une brochure mesquine, indigne de lui et de sa générosité habituelle. «Il a plus corrompu les hommes, — s'écrie-t-il, — plus fait de mal au genre humain

dans le court espace de dix années, que tous les tyrans de Rome ensemble depuis Néron jusqu'au dernier persécuteur des Chrétiens Encore quelque temps d'un pareil règne, et la France n'eut plus été qu'une caverne de brigands». Il jeta la cocarde tricolore pour prendre les lis; il flatta les Bourbons, et il alla même jusqu'à remercier les troupes étrangères d'avoir délivré la France! Le libéral modéré était devenu tout à coup un royaliste très-fanatique, et le philosophe des déserts de l'Amérique s'était changé en philosophe des Tuileries! Chateaubriand resta fidèle à ce système pendant tout le reste de sa vie. Ses «Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français» lui servirent de puissante recommandation pour le ministère de Louis XVIII, et commencèrent sa fortune politique. On lui offrit la place d'ambassadeur de France à Stockholm, à la cour de Bernadotte, où il n'était pas disposé à se rendre. Et en effet le légitimiste acharné aurait dû séjourner à la cour d'un parvenu, d'un ci-devant général de l'empereur et s'approcher respectueusement de son trône! Le retour inattendu de Napoléon de l'île d'Elbe le tira d'embarras. Il suivit le roi à Gand comme ministre des affaires étrangères et il lui soumit en cette qualité un rapport fort étrange sur l'état de la France au mois de Mai 1815. Après la bataille de Waterloo, Chateaubriand revint avec son roi à Paris, où il se démit de son portefeuille et fut fait pair et conseiller du roi. Dès ce moment Chateaubriand plaida chaleureusement et combattit à outrance dans les rangs des émigrés et des aristocrates, pour le rétablissement des anciens privilèges de la noblesse et pour les idées féodales du moyen âge, qu'il regardait comme des institutions fort salutaires. En 1816 il publia la brochure politique «De la monarchie selon la charte» dans laquelle il développait par égard à la constitution des idées si peu pratiques et il avançait des doutes si peu convenables, que le roi Louis XVIII le raya de la liste des hommes d'Etat et des pairs. Le pavillon Marsan, qui faisait opposition au gouvernement du roi, tendit alors la main à l'illustre écrivain, tombé en disgrâce, qui depuis ce moment prit une part très-active aux aspirations du parti ultra-royal. C'est dans ce sens qu'il écrivit «Les Remarques sur les affaires du moment». Par suite des «Memoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort du duc de Berri» Chateaubriand entra en grâce et gagna à tel point la faveur du roi, qu'on l'envoya à Berlin en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et à son retour en 1821 notre écrivain fut nommé ministre d'Etat et conseiller intime du roi. Louis XVIII l'envoya l'année suivante à Londres pour y représenter la France. Au congrès de Vérone nous le voyons parler en qualité de second ministre plénipotentiaire avec tant d'éloquence contre toutes les aspirations révolutionnaires qu'il éclipse le duc de Montmorency lui-même. A son retour à Paris il remplaça ce ministre, en prenant le portefeuille des affaires étrangères, qu'il ne garda pas longtemps: N'ayant pu maîtriser son élan romantique, Chateaubriand

tomba la seconde fois, et se mit à combattre le ministère Villèle de toutes ses forces et par tous les moyens que lui offrait la presse. La brochure «Le roi est mort, vive le roi», lui gagna à la mort de Louis XVIII de nouveau la faveur de la cour, sans lui ouvrir cependant les portes du ministère. C'est pourquoi l'illustre écrivain resta dans l'opposition. La brochure «De l'abolition de la censure» fut approuvée par tous les bien pensants. Dans la «Note sur la Grèce» notre auteur plaida la cause de la délivrance de ce peuple du joug des Turcs. C'était bien étrange à la vérité de voir le champion de l'absolutisme jouer tout à coup le rôle d'un héros du jour vanté et célébré par les libéraux et qui avait gagné pour ses idées et pour l'opposition au gouvernement la jeunesse, jusque là royaliste, et jusqu'à l'Académie elle-même. Cependant les contradictions dans lesquelles Chateaubriand s'était engagé finirent par user tellement le célèbre écrivain, qu'il se vit forcé de se retirer presque tout à fait de la vie politique pour s'appliquer de nouveau à ses études littéraires et historiques. Nous le voyons briller encore une fois dans la carrière politique sous le ministère Polignac qui l'envoya en 1828 à Rome pour y représenter la France auprès du St. Siège. C'est là que Chateaubriand tint devant le pape et les Cardinaux un brillant discours sur les progrès du siècle et de la civilisation. «Ce fut à Rome, où sa carrière officielle avait commencé en 1803 — dit le Comte de Carnet de l'Académie française dans «l'Étude sur la vie et les ouvrages de Mr. de Chateaubriand» — qu'elle s'acheva réellement en 1829, quoique le ciel lui réservât encore vingt années d'une existence à peu près inutile à la gloire de son nom». Cette gloire, — ajoutons-nous, — toute littéraire, est due surtout à l'excellence de sa prose poétique, sur les riches sources de laquelle ce précurseur et premier chef de l'école romantique en France domine en maître. Il sait exploiter ses précieux et brillants trésors avec un charme si puissant, que le lecteur enchanté et ravi aperçoit à peine les défauts du genre. Son prestige littéraire est encore aujourd'hui si grand dans son pays, que pas un Français a été jusqu'ici en état de prononcer sur Chateaubriand un jugement, qui soit absolument impartial.

L'organe du parti révolutionnaire dans le champ littéraire est Mme. de Staël, que la nature a fort heureusement douée, et que la révolution a formée, dans la véritable acception du mot. Cette femme auteur, appelée à raison «une reine par la grâce de l'esprit» a exercé sur la régénération des belles-lettres en France une influence encore plus importante et plus durable que celle de son célèbre contemporain, dont nous venons de parler. Ces «deux colonnes de triomphe à l'entrée du siècle» comme les appelle St. Beuve, sont inséparables dans le souvenir plein de reconnaissance de la postérité. Madame de Staël aspirait à combler la forme vide de la poésie de son temps; elle voulait trouver les règles générales du goût, pour les substituer aux théories esthétiques de convention, tout particulièrement françaises, qui

étaient alors en vigueur en France; elle cultivait enfin les littératures étrangères pour en introduire l'étude et la connaissance solide et exempte de préjugés dans son pays, où l'on pensait avoir dépassé en littérature tous les siècles et tous les pays. «*Donnée — dit Demogeot — de tous les talents, accessible à toutes les idées vraies, à toutes les émotions généreuses, amie de la liberté, passionnée pour les élégances de la société et des arts, parcourant tour à tour toutes les régions de la pensée, depuis les considérations sévères de la politique et de la philosophie, jusqu'aux sphères les plus brillantes de l'imagination, elle réunit tous les éléments les plus divers, mais sans confusion et sans disparate. Une harmonie pleine de beauté coordonne chez elle toutes les forces de l'esprit et du cœur.*»

Comme nous avons fait pour Chateaubriand, nous suivrons aussi Madame de Staël dans toute sa vie, non seulement parce que sa vie tient aux événements politiques sans lesquels on ne saurait se former une idée juste de cette femme supérieure, mais aussi parce qu'elle exerça une influence très-puissante sur tout ce qui l'entourait. A l'époque de laquelle nous nous occupons — de 1800 à 1830 — c'est elle en effet qui représente avec Chateaubriand l'ensemble de toutes les grandes impulsions poétiques qui ont exercé de l'influence sur le progrès des belles-lettres en France. Mais tandis que Chateaubriand représente l'esprit chevaleresque et religieux de l'ancienne France et ne parvient que par de grands détours aux idées du progrès social et humanitaire, qui contiennent le germe essentiel de la civilisation moderne, Madame de Staël, élevée dans les idées de son père, influencée et formée pour ainsi dire par les hommes fort remarquables qui fréquentaient son salon de Paris avant la révolution et sous le Directoire, transmet à la nouvelle génération le germe impérissable du progrès intellectuel et moral du dix-huitième siècle, germe qu'elle féconda en renouant les relations de la France avec le mouvement philosophique et littéraire de l'Allemagne.

Anne Louise Germaine Necker, fille du ministre de ce nom et femme de l'ambassadeur de Suède baron de Staël-Holstein, naquit à Paris en 1766. L'éducation qu'elle reçut dans la maison de ses parents fut fort singulière. Il y a à la vérité de quoi être surpris, que cette femme étonnante soit devenue ce qu'elle a été, après avoir été conduite par la main de sa mère, si peu faite pour guider sa jeune et brillante intelligence. Fille d'un ministre protestant du canton de Vand, Madame Necker était une des femmes les plus instruites de son temps; mais son caractère différait essentiellement de celui de sa fille. Avec la science, qu'elle avait acquise, elle avait reçu ou s'était formé elle-même des opinions fort arrêtées et comme elle était d'avis que tout peut s'acquérir par l'étude, elle étudiait la société comme on étudie une question littéraire. Elle observait tout et réduisait tout en système. Les inductions et les observations qu'elle en tirait, pour être toujours finement exprimées, n'étaient pas toujours justes. A cette instruction fort positive,

Madame Necker joignait des maximes très-rigides, un extérieur sérieux et même sévère, un maintien froid et compassé. Madame de Staël était par contre toute âme, toute imagination, toute tendresse; elle formait par là le plus vif contraste avec sa mère. Monsieur Necker, qui adorait sa fille, lui parlait toujours avec tendresse, en lui donnant ainsi tout ce qu'il lui était refusé du côté de sa mère. Quant à Germaine, son amour filial était sa vie; mais tandis que sa tendresse pour sa mère, à cause de la froideur de celle-ci, était concentrée au fond de son coeur, elle aimait son père avec une véritable idolâtrie. «Elle aima son père — dit Madame D'Abrantès dans les *«Salons de Paris»* — avec un sentiment indéfinissable: ainsi, par exemple, en lui répondant même une plaisanterie, ce ne fut jamais sans émotion, et une émotion vive. Que de trésor dans cette âme! quelle fête du coeur continue! Madame de Staël devait être adorée! Eh bien! avec ce foyer d'amour qu'elle avait en elle, elle fut longtemps à ne dire et à ne faire que ce que ses parents voulaient et désiraient. . . . Ne quittant jamais son père et sa mère, témoin de tous les entretiens graves et profonds, qui se tenaient dans le salon de sa mère, mais contrainte d'écouter sans parler, Germaine n'eut pas d'enfance, et tant qu'elle ne fut en effet que «Germaine» l'enfant eut une existence misérable». . . . A l'âge de seize ans nous la voyons dans le salon de Madame Necker, environnée des derniers représentants de cette époque, des Raynal, des Thomas, des Marmontels, des Buffon, des La Harpe, des Ledaine, des Grimm, qui lui parlaient avec une déférence, qu'ils n'avaient pas ailleurs avec une personne de vingt-cinq ans. Leur savante conversation, qu'elle écoutait attentivement sans y prendre part, et la sérieuse lecture, dont elle est sans cesse occupée, donnèrent à son esprit un essor si prématuré, qu'elle commença à composer des portraits, des extraits, des sortes de feuilletons et même trois petites nouvelles. Les compositions dramatiques qu'elle écrivit à ce temps lui firent comprendre, que son talent n'était pas poétique. Elle réussit mieux dans les nouvelles, genre qui était alors cultivé en France par Arnaud et par Mme. Riccoboni. Mademoiselle Necker perfectionna ce genre, et fit trois nouvelles, remplies d'intérêt et de sensibilité. Les *«Lettres sur Rousseau»* qu'elle publia en 1788 révélèrent les tendances de sa pensée et le point de départ de ses opinions. A leur apparition il y eut un étonnement général, car cet ouvrage était vraiment prodigieux pour une jeune personne de vingt ans. Peu de temps avant de publier ce petit ouvrage Mademoiselle Necker avait épousé Monsieur le baron de Staël-Holstein ambassadeur de Suède à Paris, ami du roi Gustave III, d'une haute et belle naissance, d'une loyauté parfaite et professant pour elle une vive admiration. Il était protestant, comme le désirait sa mère, homme intact de tous points, comme le voulait son père, et quant à la jeune fille elle aurait voulu rencontrer un homme avec lequel ses goûts fussent en rapport. Le baron, beaucoup plus âgé que Mademoiselle Necker,

avait peu d'esprit, mais elle l'accepta sans hésitation, avec cette bonté de coeur qui lui fit presque toujours dans sa vie sacrifier son intérêt personnel, parce que ce mariage convenait surtout à ses parents. Devenue Madame de Staël, elle réunit autour d'elle à l'époque de l'Assemblée des Notables tout ce que la France avait de remarquable comme talent militaire, littéraire ou savant. Immédiatement avant la révolution, nous la voyons, en sa qualité d'ambassadrice de Suède, ouvrir son salon à toutes les célébrités du jour. Elle passait à ce temps sa vie au milieu de graves et profondes conversations avec des hommes tels que Vergniaud, Mirabeau, Barnave, Cazalès, Mathieu de Montmorency, Lameth et beaucoup d'autres. Depuis sa jeunesse, elle fut constamment captivée par le charme de la causerie; une personne spirituelle était pour elle une personne tout de suite à part des autres. Ambassadrice, maîtresse d'une grande fortune, femme supérieure et parfaitement spirituelle, douée d'un esprit brillant et lucide, elle comprit la société et forma des relations de choix qui devaient embellir sa vie. Elle trouvait surtout un grand charme à entrer en lice, et à soutenir quelques-unes de ces thèses politiques et sociales, qui étaient le sujet de toutes les conversations, et qui ont placé Madame de Staël quelques années plus tard au rang des premiers publicistes de l'Europe. Cependant la révolution éclata et ses horreurs désolèrent le malheureux pays. Madame de Staël, après avoir sauvé nombre d'amis des mains des bourreaux, après avoir échappé elle-même à grande peine à la guillotine, se vit proscrire par la force des choses, qui se passaient à Paris. Elle se refugia d'abord à Coppet sur le lac de Genève, et passa de là avec son mari en Angleterre, pour revenir bientôt après en France, où elle rentra en 1794, lorsque la Suède eut reconnu la république française. Le 18 fructidor Madame de Staël fut presque proscrire, on ne sait pas trop pourquoi et ne dut la possibilité de revenir à Paris qu'aux soins de Barras qui la défendit avec succès contre les autres membres du Directoire. Elle gagna ensuite une si grande influence sur le gouvernement d'alors, que ce fut par sa recommandation que Talleyrand fut nommé ministre des affaires étrangères. Madame de Staël publia vers ce temps les «Réflexions sur la paix» (1794), «Réflexions sur la paix extérieure et sur la paix intérieure» (1795), oeuvre pleine d'idées profondes et lucides, et en 1796 parut son livre «De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations», dans lequel on admire une sensibilité hors ligne et une profondeur étonnante. C'est dans la même année que Madame de Staël cessa de vivre avec son mari, qui était bien loin d'avoir les brillantes qualités de sa femme, son esprit remarquable et lumineux, son talent, son génie. Leur mariage était resté sans amour. A défaut du bonheur, qui lui fut refusé, elle aspira à la gloire littéraire. «Relevons-nous, — dit-elle, — sous le poids de l'existence. Puisqu'on réduit à chercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affections, eh bien! il faut l'atteindre». Son livre «De la littérature considérée dans ses

rapports avec les institutions sociales», paru en 1800, prêchait la nécessité d'une nouvelle poésie qui s'annonçait déjà en Angleterre par «Ossian» et en Allemagne par Werther; poésie qui donnât surtout au sentiment une expression plus vive et plus profonde. Elle voulait une autre foi qui domptât les barbares de la révolution comme le Christianisme avait dompté les barbares de la grande migration des peuples. Elle plaida pour le libre développement de l'individualité personnelle et nationale, pour la spontanéité du sentiment, pour l'enthousiasme et pour l'intelligence créatrice. «Il n'y a rien de si facile, — dit-elle, — que de se donner l'air très-moral, en condamnant tout ce qui tient à une âme élevée. Le devoir, la plus noble destination de l'homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme offensive, dont les esprits étroits, les gens médiocres et contents de l'être se servent pour imposer silence au talent, et se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de tous leurs ennemis. On dirait à les entendre que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées, que l'on possède et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie, que ceux, qui en manquent».

Ce livre eut un succès immense. Claude Fauriel, plus tard littérateur et historien célèbre, l'ami de Baggesen et de Manzoni, prit fait et cause pour Madame de Staël au sujet de ce livre, et écrivit à sa défense dans la «Decade philosophique», journal libéral, dont il était un des rédacteurs, un article très-diffus et plein d'une profonde sagacité. Il y vantait la croyance hautement spirituelle, qui éclipsait complètement tout aussi bien les idéologues de la «Decade», que la réaction religieuse et politique représentée par le «Journal des débats» et par le «Mercure de France». Depuis l'apparition de ce livre, Madame de Staël est une puissance morale, d'autant plus remarquable, que ces idées forment le contraste le plus vif avec celles de Chateaubriand, et qu'elle se trouve en opposition avec Bonaparte, pour qui depuis ce moment elle devient un objet de persécution et de souci. Voilà en peu de mots les griefs de Bonaparte contre cette femme célèbre. Son père, l'ex-ministre de Louis XVI avait écrit peu de temps avant le 18 brumaire, où Bonaparte se fit élire premier Consul pour dix ans, en s'emparant ainsi de l'héritage de la révolution, une brochure à la défense de la république aux abois. C'était précisément le 18 brumaire que Madame de Staël revenait à Paris en attirant sur elle l'attention du gouvernement du moment, qui se méfiait d'elle, sachant qu'elle avait été une amie du gouvernement précédent, sur lequel elle avait exercé une grande influence. Elle n'était pas pour le premier Consul; elle voulait une constitution libérale, telle que son père en rêva une pendant toute sa vie. Les ennemis de Madame de Staël prétendaient même, que son père à sa sollicitation avait pris part à la rédaction de la «Constitution de l'an III». Le premier jour de son installation à Paris, elle fut dans un état très-violent; c'est dans la plus grande anxiété qu'elle

attendait les nouvelles qu'on lui apportait. «C'était la première fois depuis la révolution, — disait-elle, — qu'on entendait un seul nom prononcé parmi le peuple. . . . Jusqu'alors on disait l'Assemblée, la Convention, le Directoire, . . . le peuple. Maintenant on ne parlait plus que de cet homme, qui devait se mettre à la place de tous, et rendre l'espèce humaine anonyme, en accaparant la célébrité pour lui seul, et en empêchant tout être existant d'en acquérir en son nom».

Depuis ce moment Madame de Staël prit à tâche de recevoir chez elle les ennemis les plus reconnus de Bonaparte: Bernadotte, Moreau, les deux généraux qu'il détestait le plus, ainsi que tout ce que Paris enfermait de mal pensant contre le premier Consul était accueilli dans son hôtel, où l'on blâmait hautement les actes de son gouvernement et on s'en moquait. La mésintelligence entre Napoléon et Madame de Staël prit un caractère d'aigreur très-prononcée lorsque Benjamin Constant, l'ami intime de cette dernière, tint quelques jours après au Tribunat un discours, dans lequel il blâmait sans aucune réserve le procédé du premier Consul. Celui-ci soupçonna Madame de Staël d'avoir travaillé au discours de Benjamin Constant. Elle n'avait pris à la vérité aucune part à sa rédaction, mais elle en avait encouragé l'auteur à le prononcer, quand ce dernier, hésitant à le tenir, lui demanda son avis à ce sujet. Le roman «Delphine», qui parut en 1803, et qui fit beaucoup parler de Madame de Staël, acheva d'irriter Napoléon contre son auteur. Ce roman, un peu métaphysique, contenant en forme épistolaire la peinture de sa propre jeunesse, éveilla un véritable enthousiasme et fut au même temps vivement attaqué par nombre de journaux littéraires et politiques du point de vue monarchique, catholique et classique. C'est qu'en effet il roule sur un principe inadmissible, savoir que l'homme doit braver l'opinion publique, tandis que la femme doit s'y soumettre. «Non, — s'écrie là-dessus Chénier — l'homme ne doit pas braver l'opinion, la femme ne doit point s'y soumettre, tous deux doivent l'examiner, se soumettre à l'opinion légitime, braver l'opinion corrompue. Le bien, le mal sont invariables: les convenances qui assujétissent les deux sexes diffèrent entre elles, comme les fonctions que la nature assigne à chacun d'eux; mais la nature ne condamne pas l'un au scandale, et l'autre à l'hypocrisie; elle leur donne la vertu pour les inspirer, la raison pour guider la vertu, et toutes les convenances s'arrêtent devant ces limites éternelles». Madame de Staël a emprunté ses caractères à la vie réelle. Dans l'héroïne de son roman, Delphine, on reconnaît aisément Madame de Staël elle-même, qui, ayant un coeur et une âme créées pour aimer et être aimée, s'est mariée sans amour, et se sent malheureuse pendant toute la vie. Dans Mr. de Lobensei, le noble protestant, aux manières anglaises, on devine Benjamin Constant. Mme. Cerlèbe n'est que le portrait de sa nièce, Mme. Necker de Saussure, si dévouée à ses devoirs et à ses enfants. Enfin Maxe de Vernon, au caractère égoïste et froid

est le portrait, on ne saurait plus fidèle et frappant, de Talleyrand. C'est à raison qu'on reproche à ce roman que l'invention en est souvent monotone, que les caractères ne sont pas bien soutenus, et que le style, et même la grammaire, laissent parfois quelque chose à désirer. Ses défauts sont du moins en partie compensés par les nombreuses pensées sublimes et nobles que ce roman renferme, ainsi que par la langue exprimant le plus noble enthousiasme et la plus profonde conviction. A son apparition, ce livre trouva bien plus d'ennemis que de défenseurs, parce qu'il y avait beaucoup de personnes, qui ne pouvaient supporter le miroir que Madame de Staël leur présentait. S'il y avait de l'exagération, comme on le prétendait, elle n'était pour sûr pas dans les personnes, mais dans les opinions. La question sociale, relative à l'opinion publique, qu'elle voulait résoudre dans ce roman, est de nature extrêmement délicate; c'est un côté de la société française fort sensible, discuté et rebattu cent fois, qui reparaisait maintenant avec une nouvelle force, sous l'influence d'autres éléments qui en rendaient la solution encore plus difficile. Si nous envisageons «Delphine» comme roman, nous devons convenir, que Madame de Staël n'était pas en état d'écrire un roman parfait, étant trop dominée par son propre individu, duquel elle ne pouvait pas s'arracher. Mais bien qu'incomplète, cette oeuvre est si remarquable et tellement supérieure, qu'elle charma et ravit tous les esprits avec une puissance vraiment irrésistible. C'est qu'aussi Madame de Staël possédait dans son talent extraordinaire et original tant de brillantes qualités, qu'elle employait parfois à son insu, que le succès ne pouvait lui manquer. Son imagination était d'ailleurs si vive, et son sentiment si profond, qu'elle sentait et éprouvait elle-même ce qu'elle écrivait. Son style était aussi sans la moindre affectation, son éloquence naturelle étant toujours le docile instrument de ses sentiments et de ses idées. Quelques mois après, exilée à quarante lieues de Paris, Mme. de Staël quitta la France. C'est elle-même qui raconte, dans sa brochure «Dix ans d'exil», les circonstances de son bannissement, et l'apparition soudaine du gendarme, venant lui intimer l'arrêt de Napoléon, qui mit une aigreur à l'attaquer lui-même, qu'on ne lui avait vue pour personne. Elle se rendit d'abord à Weimar, et de là à Berlin, où la conversation et les rapports d'amitié avec Goethe, Schiller, Schlegel et avec l'élite des savants et des poètes de l'Allemagne lui ouvrit un nouveau monde d'idées. La nouvelle de la maladie de son père, lui fit quitter son séjour de Berlin; en avril 1804 elle revint à Weimar, où elle engagea Schlegel comme précepteur de ses enfants et, à la mort de Mr. Necker, elle l'emmena avec elle à Coppet. Entourée de plusieurs savants et poètes, parmi lesquels on voyait Bonstetten, Benjamin Constant et Sismondi, Madame de Staël passa plusieurs mois dans la maison de ses parents sur le lac de Genève en se préparant à son voyage d'Italie, qu'elle entreprit en 1805 avec J. W. Schlegel. Le fruit de ce voyage est «Corinna ou l'Italie», le second roman de Madame

de Staël, que Sainte-Beuve appelle roman-poème et qui est beaucoup plus célèbre que «Delphine». L'idée fondamentale de ce chef-d'oeuvre est contenue dans ces paroles de l'héroïne du roman: «En cherchant la gloire, Corinne a toujours espéré, qu'elle se ferait aimer». Ce livre renferme une description pittoresque et animée de l'Italie; l'ensemble en est imposant, un seul défaut y paraît sensible. L'auteur y exige, comme dans «Delphine» une admiration respectueuse, un culte même pour les deux principaux personnages. On ne doit comparer aucune femme à Corinne, aucun homme à Oswald. L'incomparable Oswald n'est pourtant ni moins égoïste, ni moins borné, que l'incomparable Léonce. Le roman de Corinne a moins de défauts, que celui de Delphine, plus de beautés d'un plus grand ordre. Sans doute on peut reprocher à ces deux ouvrages quelques pensées, qui ne soutiendrait pas l'examen, quelques expressions plutôt cherchées que trouvées. Mais qu'importent ces taches légères? Tous deux sont riches de détails, tous deux étincellent de traits ingénieux, et garantissent à Mme. de Staël un rang parmi les écrivains, qui ont fait de nos jours le plus d'honneur à la littérature française.

L'amitié et l'admiration ont dicté à Mme. Necker de Saussure une notice étendue «Sur le caractère et les écrits» de cette femme illustre, dont elle était parente. C'est à cette «Notice» que nous empruntons les idées suivantes, qui nous paraissent d'une vérité frappante: «... On a reproché à Mme. de Staël de s'être peinte elle-même dans Corinne. Peut-être n'avait-elle pas été étrangère au désir d'affaiblir les préventions qu'on a dans le monde contre les femmes à grands talents; peut-être a-t-elle voulu montrer, ainsi qu'elle le savait par expérience, que l'amour de la gloire ne supposait pas nécessairement les défauts avec lesquels l'opinion commune l'associe. Elle a donc créé un être semblable à elle, une femme, qui unit le besoin du succès à une sensibilité profonde, la mobilité de l'imagination à la constance du coeur, l'abandon dans la conversation à cette dignité de l'âme, qui commande celle des manières, et enfin la passion dans toute sa force à l'examen de soi et des autres. Et cet être qu'elle a conçu, elle l'a tellement réalisé, elle lui a donné aux yeux de tous une forme si prononcée, que la fiction a servi de preuve à la vérité; et Corinne a fait enfin connaître Mme. de Staël.»

Tout en reconnaissant les brillantes qualités de ce roman, beaucoup de littérateurs s'accordent à y voir une certaine pauvreté d'invention. Les personnes, qui y jouent les principaux rôles, Corinne, Lucile, Oswald ne sont — surtout d'après l'avis du célèbre savant allemand Julian Schmidt — que les personnes qu'on connaît déjà du premier roman de Madame de Staël, savoir Delphine, Mathilde, et Léonce, que l'auteur se plaît à répéter sinon avec plus de profondeur, du moins avec plus de détails et plus d'art. C'est surtout Oswald, qui perd beaucoup dans cette reproduction. Déjà Léonce paraissait assez faible, mais l'idée de l'honneur était quelque chose de noble et d'intéressant, qui le mettait dans un jour plus favorable, que ce fantôme

des convenances sociales, rendant Oswald incapable de prendre à lui seul une résolution libre et indépendante. Mme. de Staël prononce elle-même là-dessus un jugement, qui en apparence résout la question : « L'amour dans un caractère incertain et faible trompe à demi, la raison éclaire à demi et c'est l'émotion présente, qui décide laquelle des deux moitiés sera le tout ». Ce jugement est cependant bien loin de suffire, car les convenances, par lesquelles Oswald se laisse influencer, sont tout à fait ridicules. A toute démarche sérieuse, qu'il est sur le point de faire, il se demande, ce que feu son père aurait dit, et il se condamne à une éternelle minorité. L'impression, que l'on éprouve en est d'autant plus pénible, qu'Oswald ne doit aucunement être représenté comme un fou. Lucile paraît aussi peu aimable que Mathilde. Le lecteur prend d'abord décidément parti pour sa brillante soeur. Mais cette disposition se change dans le cours de la narration, et l'on gagne la conviction, que la jeune fille, élevée dans la sévère discipline de la moralité, est plus propre à rendre l'homme heureux que la fière artiste, qui l'a fortement ému avec toute la puissance et pour ainsi dire avec toute la violence de la passion. On pense aussi qu'à la longue elle est plus capable de l'attirer. « Lucile lui plaisait comme le mystère, comme l'inconnu ; il se sentit doucement flatté par cet innocent intérêt si timidement et si sincèrement inspiré ». Ce n'était aucunement nécessaire de représenter Oswald comme un homme sans caractère, pour lui attribuer de tels sentiments. Une Sapho, une Corinne, une dame de Staël peut bien inspirer une passion ardente de courte durée, mais non pas un amour durable. Corinne a écrit elle-même le livre, autrement elle aurait trouvé à Lucile encore plus de qualités aimables et encore plus de faiblesses dans sa propre image.

Après la publication de *Corinne*, Mme. de Staël passa d'abord quelque temps à Coppet, et entreprit ensuite son second voyage en Allemagne, en passant par Vienne, où elle s'arrêta quelques jours pour chercher des sources pour son oeuvre « *De l'Allemagne* », qu'elle préparait depuis longtemps et qu'elle publia en 1810. C'était une peinture de l'Allemagne, de ses moeurs, de sa littérature, de sa philosophie. Elle voulait faire connaître aux Français leurs voisins d'outre-Rhin, dans le but de rectifier ce qu'il y avait d'exclusif dans la tendance de l'esprit français. « L'Allemagne intellectuelle, — dit-elle, — n'est presque pas connue de la France : bien peu d'hommes de lettres parmi nous s'en sont occupés. Il est vrai qu'un beaucoup plus grand nombre la juge. Cette agréable légèreté, qui fait prononcer sur ce qu'on ignore, peut avoir de l'élégance quand on parle, mais non quand on écrit. Les Allemands ont eu le tort de mettre souvent dans la conversation ce qui ne convient qu'aux livres ; les Français ont quelque fois aussi celui de mettre dans les livres ce qui ne convient qu'à la conversation ; et nous avons tellement épuisé tout ce qui est superficiel, que, même pour la grâce, et surtout pour la variété, il faudrait, ce me semble, essayer d'un peu plus de profondeur.

J'ai donc cru, qu'il pouvait y avoir quelques avantages à faire connaître le pays de l'Europe, où l'étude et la méditation ont été portées si loin, qu'on peut le considérer comme la patrie de la pensée. . . . Je ne dissimule point que je vais exposer, en littérature comme en philosophie, des opinions étrangères à celles, qui règnent en France; mais soit qu'elle paraissent justes ou non, soit qu'on les adoptent ou qu'on les combattent, elles donnent toujours à penser. Car nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées de dehors d'y pénétrer.»

Ce livre fut mis au pilon et Mme. de Staël reçut l'ordre de quitter le pays en vingt-quatre heures. Il lui fut enjoint de passer en Amérique ou bien de ne pas quitter sa terre de Coppet. Ayant demandé au ministre de police le motif d'un procédé si sévère à son égard, celui-ci lui répondit: «Votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Votre ouvrage n'est point français. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples, que vous admirez».

Retirée à Coppet, où elle s'était mariée à un jeune officier, M. Rocca, du midi de la France, Mme. de Staël y eut à subir tant de vexations de la part de la police impériale, qu'elle prit la résolution de passer en Angleterre. Elle atteignit ce pays en faisant un grand détour, car elle dut traverser l'Autriche, la Pologne et la Russie pour s'embarquer à St. Pétersbourg. C'est à Londres que Mme. de Staël fit imprimer son oeuvre sur l'Allemagne et ce fut aussi là qu'elle écrivit d'une manière fort attrayante dans: «Dix années d'exil» la description de son exil et de son dernier voyage en Angleterre. Revenue à Paris, après la chute de Napoléon, elle y fut accueillie par les princes étrangers avec beaucoup de déférence et employa toute son influence auprès d'eux pour accélérer l'évacuation du territoire français. Pendant les cent jours Madame de Staël vécut de nouveau à Coppet; après la seconde restauration elle revint à Paris, où elle obtint de Louis XVI la restitution de deux millions de francs, que son père avait laissés dans le trésor public avant de quitter le ministère. Elle continua de vivre à Paris, entourée d'amis et en relations amicales avec tous les grands hommes de son temps, qui vivaient alors à Paris. Elle était occupée à son dernier ouvrage: «Considérations sur la révolution française» jusqu'à sa dernière maladie, à laquelle elle succomba le 14 Juillet 1817.

«Adolphe. Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu», roman de Benjamin Constant de Rebecque, qui parut en 1816 à Paris, se trouve en rapport bien étroit avec «Delphine» et «Corinne». L'auteur, très-célèbre écrivain et orateur politique, était l'ami intime de Mme. de Staël; toutes ses opinions en politique et en littérature elle les partageait; toutes ses pensées

étaient les siennes. «Adolphe» fut écrit sous l'influence immédiate de la célèbre femme-auteur. Né à Lausanne d'une famille française, émigrée à l'occasion de la révocation de l'Édit de Nantes, après avoir fait ses études en Allemagne et en Angleterre, Benjamin Constant vint à Paris au commencement de la révolution, où il plaida en 1796 courageusement la cause des réformés émigrés. Comme membre du tribunal Benjamin Constant défendit aussi le système représentatif et la liberté civile. Vers ce temps il travailla avec Madame de Staël à faire nommer Talleyrand ministre des relations étrangères. Ses écrits et ses discours parlementaires lui firent perdre la grâce du premier Consul, qui le fit sortir du tribunal. Obligé de quitter la France, Benjamin Constant accompagna Madame de Staël dans ses voyages et s'occupa d'études scientifiques jusqu'en 1814, où il put revenir à Paris à la suite du prince héritier de Suède. Pendant la première restauration ce célèbre écrivain plaida dans le «Journal des débats» la cause des Bourbons, en se laissant néanmoins nommer conseiller d'État par Napoléon. C'est en cette qualité qu'il prit part à la rédaction de la «Constitution du Champ-de-Mai». Au retour des Bourbons il se rendit à Bruxelles, mais il obtint bientôt après la permission de faire retour à Paris. De 1819 à 1824 Benjamin Constant fut membre de la chambre des députés; après la révolution de Juillet il vota pour que le duc d'Orléans fût reconnu roi constitutionnel, et mourut encore la même année. Benjamin Constant écrivit: «Cours de politique constitutionnelle», contenant toutes ses brochures politiques; «Mélange de littérature et de politique»; «Discours prononcés à la chambre des députés»; «De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements»; Du polytéisme romain considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne»; «Mémoires sur les cent jours», et son roman «Adolphe», qui contient des circonstances de sa vie, revêtues d'une forme idéale. Adolphe est un jeune homme blasé de tout, sans le savoir, qui devient amoureux d'une femme de dix ans plus âgée que lui, qui est maîtresse d'un autre et mère de deux enfants de l'amour. Après une courte et vive résistance, elle lui cède. Adolphe s'aperçoit bientôt qu'il ne l'a jamais aimée et peu à peu toute l'inconvenance de cette liaison vis-à-vis de la société vient se présenter à ses yeux d'une manière frappante. Ses parents et ses amis le pressent de rompre ces liens indignes; tout son avenir est compromis; son propre cœur l'exige. Mais Ellenore — son amante — est malheureuse et dans son malheur, elle n'a d'autre espérance qu'en lui. Comme elle lui a tout sacrifié: une vie aisée et agréable, un ami riche et puissant, elle lui demande aussi quelques sacrifices, et elle est extrêmement vexée en s'apercevant qu'Adolphe a pour elle de la générosité et pas d'amour. Cette découverte amène des querelles, des plaintes incessantes, des résolutions de rompre leur liaison jusqu'à ce qu'à la fin Ellenore voyant la faiblesse et l'hésitation d'Adolphe succombe dans la lutte. On voit par ce court résumé que ce roman

manque de tout ce qui peut intéresser le lecteur. Au lieu d'action, on y voit deux caractères immoraux: un jeune homme faible, une femme plus âgée et dégradée, qui s'attache fortement à lui, et ne veut pas le quitter. Ce roman ne manque pas malgré cela d'être fort intéressant, vu que l'auteur y a peint d'une manière très-brillante l'état malheureux de deux cœurs désolés. Plutôt qu'un roman, c'est un procès-verbal très-exactement dressé, et une étude psychologique, telle que nous en retrouverons depuis ce moment dans tous les romans de famille de cette époque.

Un des romanciers les plus féconds de ce temps est Pigault-Lebrun, dont les soixante-dix volumes de romans furent lus avec une avidité extraordinaire par un public, qui était charmé de la grossière jovialité de l'auteur. Né à Calais en 1753, Pigault-Lebrun eut sous l'empire un petit emploi, qu'il perdit après la chute de Napoléon. Parmi ses romans les plus connus sont: «L'enfant du carnaval», «Le baron de Felsheim», «La folie espagnole», «Mr. Botte», «Mon oncle Thomas», «Le garçon sans souci», «Jerôme» et «L'homme à projets». Ce dernier roman est surtout un fidèle tableau du caractère sceptique, prédominant à cette époque. A cause de son incrédulité Pigault-Lebrun était même considéré comme l'organe de la grande majorité des Français de ce temps, élevés dans les luttes civiles et dans les bivouacs militaires. Outre quelques comédies, ce romancier écrivit encore les «Mélanges critiques et littéraires», ainsi qu'une «Histoire de France» de peu de valeur. Une vive imagination, des caractères peints avec beaucoup de vérité, un grand bonheur dans l'invention et dans l'exécution de la fable et par dessus tout un coup d'oeil très-heureux à découvrir le côté comique de la société, voilà les qualités par lesquelles excelle cet écrivain, qui par contre ne connaît rien de plus haut, ni le sérieux de la vie, ni la réserve pudique de l'écrivain, qui ne parle de la volupté que par nécessité et qui, quand il doit en parler, le fait absolument avec calme et sang-froid, sans faire de la sensualité le jouet d'une humeur insolente et lascive. C'est justement ce que fait Pigault-Lebrun dans sa grossière et insolente gaité, en offensant par là la pudeur et la convenance.

Ducray Duminil (1761—1819) forme un contraste très-frappant avec Pigault-Lebrun. Il le surpasse même dans le nombre des romans, ayant laissé plus de cent volumes. Dans toutes les compositions de ce genre l'auteur peint le combat de l'innocence et de la faiblesse contre la force et le crime. Ses principaux romans sont: «Les petits orphelins du hameau», «Coelina ou l'enfant du mystère», «Victor ou l'enfant de la forêt», «Elmonde ou la fille de l'hospice», «Lolotte et Fanfan», et la «Fontaine Sainte Catherine». Comme on le voit par les titres, presque tous les héros de ces romans sont des enfants, qui après beaucoup de souffrances et de misères parviennent enfin à être heureux. Cet auteur ne manque pas d'imagination, il en abuse au contraire en amassant des événements invraisemblables. Ses caractères ne sont pas toujours heureux et son style laisse beaucoup à désirer.

Les deux romans de Fiévées (1767 — 1839) «Suzette» et «Frédéric», qui à leur publication eurent une vogue immense, prouvent quelles fausses idées avaient les Français de cette époque sur la morale. Le contenu de ces deux livres, qui a fait les délices de la petite bourgeoisie du temps de l'empire est tel, que nous ne pouvons nous en occuper d'avantage.

De toutes les dames françaises qui ont cultivé la littérature, celle qui a produits le plus d'ouvrages est assurément Mme. de Genlis. Stephanie Félicité Ducrest de Saint Aubin, Marquise de Sillery, Comtesse de Genlis naquit à Champceri, près d'Autun en 1746. Ses romans, ses livres d'éducation, de piété etc., estimables dans quelques parties sont défectueux à plusieurs égards. On n'écrit pas toujours bien quand on veut toujours écrire. L'esprit, l'imagination ne sont pas toujours aux ordres de ceux-mêmes qui en ont le plus. Elle parut très-jeune sur la scène du monde. Plus favorablement traitée par la nature que par la fortune, ses grâces, sa beauté et un talent admirable pour la musique la firent bientôt accueillir dans les meilleures sociétés de Paris. Une lettre très-spirituelle de Mlle. Ducrest à une de ses amies tomba par hasard entre les mains du comte de Genlis, et la simple lecture de cet écrit, dont il n'avait jamais vu l'auteur, fit naître en lui le sentiment du plus vif intérêt, qui se changea bientôt en une véritable passion, et il offrit sa main et sa fortune à la jeune personne, qui écrivait si bien. Ce mariage lui donna un rang élevé dans le monde et la rapprocha de la famille du duc d'Orléans. Le duc de Chartres, fils de ce prince, lui confia bientôt après l'éducation de ses enfants — trois fils et une fille — contre la volonté de la duchesse son épouse, et cela avec le titre inusité pour une dame de «gouverneur». Voulant justifier le choix qu'on avait fait d'elle, elle publia successivement plusieurs ouvrages pour la jeunesse, surtout des livres d'éducation, des comédies et des livres de piété. C'est à cette époque, que parurent «Adèle et Théodore», les «Veillées du château», les «Annales de la vertu», et le «Théâtre à l'usage des jeunes personnes», qui furent favorablement accueillis par le public. Madame de Genlis se montra à son début grande amie du christianisme, qu'elle défendit très-chaleureusement contre d'Alembert, Diderot et autres pour devenir bientôt après une aussi grande amie de la révolution. Sa conduite politique ne fut pas sans reproche: elle fréquenta les «clubs» des Jacobins et montra publiquement son enthousiasme pour les idées révolutionnaires. Forcée de quitter la France, elle passa en Angleterre, où elle fut accompagnée par le terroriste Pétion; mais elle revint bientôt après dans son pays, où les choses avaient pris une telle tournure qu'elle fut obligée de le quitter de nouveau. Elle se rendit en Belgique et de là en Suisse pour rejoindre mademoiselle d'Orléans. Quelques désagréments, qu'elle avait éprouvés dans ce nouveau séjour, lui firent quitter ce pays; elle voyagea en Allemagne et demeura longtemps à Altona. C'est là qu'elle développa une grande activité littéraire. Dans le but de prouver qu'elle n'était pas une

«sauvage furie» comme l'avaient surnommée les émigrés en Suisse, et que ses opinions politiques étaient loyales et monarchiques elle écrivit son roman historique «Les chevaliers du Cygne», qui fut suivi par beaucoup d'autres qu'elle écrivit dans le même but pendant son séjour en Allemagne. Après le dix-huit brumaire Mme. de Genlis obtint du gouvernement consulaire sa radiation de la liste des émigrés et la permission de rentrer en France. Napoléon devint pour elle très-prodigue de faveurs. Il lui accorda une pension de six mille francs, un logement à l'Arsenal avec le droit de prendre à la bibliothèque de ce nom tous les livres, qu'elle jugerait nécessaires à ses travaux. Sa relation avec l'empereur fut bien étroite, comme le prouve la correspondance très-amicale qu'elle entretenait avec lui. Mr. le duc d'Orléans, son ancien élève, lui conserva sa pension après la restauration des Bourbons. Elle fut entourée d'égards et de soins les plus tendres de la famille de ce prince et continua à écrire jusqu'à sa mort (en 1831) un grand nombre de romans, de livres d'éducation, des livres de piété et de polémique littéraire, ainsi que dix volumes de mémoires. Dans la «Biographie universelle des Contemporains» II. vol. page 1838 il y a la liste complète de ses oeuvres formant cent volumes. Quant à ses controverses littéraires, on peut dire d'elle, ce qu'on a dit de La Harpe, car elle attaque tous les auteurs et surtout les contemporains et ne sait guère admirer que ses propres ouvrages et ceux de quelques auteurs des siècles passés. Quant à ses romans, — dont nous nous occupons ici tout particulièrement — ils sont écrits avec talent, correction et élégance. Rivarol, écrivain français de son temps, dont la verve satirique était supérieure à celle de Voltaire lui-même, disait de Mme. de Genlis, que le ciel avait accordé à ses ouvrages le charme du talent, mais qu'il avait refusé à sa jeunesse celui de l'innocence. Ce reproche est en tout cas bien injuste. Elle sut éveiller le plus vif intérêt par des situations, dont l'invention est fort heureuse et l'arrangement bien spirituel. Cependant comme les qualités les plus essentielles à un bon romancier lui faisaient tout à fait défaut, l'intérêt qu'inspiraient ses romans ne pouvait pas être durable. Elle n'a ni la vivacité du sentiment, ni l'esprit d'observation, ni le talent de peindre les caractères; elle vivait peu dans son propre coeur et presque toujours dans la société, à laquelle elle empruntait tout. Elle saisissait tout ce qui était à la portée de son esprit et savait fort bien tirer parti de tous les détails conventionnels de la haute société de son temps et elle les peignait à merveille. Mais son esprit s'arrêtait là, sans pénétrer plus loin. La passion véritable et profonde ainsi que le coeur de l'homme en général, lui était inconnus. C'est surtout dans ses romans historiques, qu'on s'en aperçoit le plus. Elle n'y reproduit que son temps et cela dans les limites très-étroites, dans lesquelles elle vivait elle-même. Le lecteur de ses ouvrages s'aperçoit du manque de sentiment réel et de vérité; il y voit au contraire à tout moment l'artifice par lequel cette femme-auteur, dans le but de paraître loyale,

fidèle et dévouée, s'efforce de concilier une frivolité qui va jusqu'au cynisme, avec une piété qui dégénère en bigoterie. C'est pourquoi les productions littéraires de la Comtesse de Genlis ne pouvaient être goûtées que par des personnes blasées et trop disposées à se faire des illusions sur elles-mêmes. On peut penser que parmi les émigrés français il y en avait assez! Que le caractère et les aventures d'Armflède dans «Les Chevaliers du Cygne ou la Cour de Charlemagne» — roman que Mme. de Genlis publia en 1795 — nous repugnent et nous dégoûtent. L'auteur voulait dans ce roman, comme dans tous les autres qui le suivirent, glorifier la piété et combattre les idées de l'école philosophique, dont, dans le roman, Mme. de Staël était le *principal représentant*. Mais cette piété n'est pas naturelle, elle ne coule pas de source; elle est artificielle et outrée dans le but de prouver, que la religion est d'un grand secours dans le malheur. Ainsi on ne saurait s'imaginer une personne plus repoussante que Duenna Eléonore, dans la «Tendresse maternelle», — roman paru en 1806. L'héroïne de ce roman, ayant tous les vices imaginables, dont toute la vie immorale et malhonnête n'est qu'un tissu de mensonges et de perfidie, reste en possession de son bien mal acquis, et vit même heureuse vers la fin de sa vie, parce qu'elle a des sentiments de piété, bien que l'idée qu'elle a de la religion soit fausse. Dans le roman: «Jeanne de France» (1816), cette princesse pousse l'indulgence et l'abnégation jusqu'au point de devenir l'amie intime des bien-aimées de son mari et de renoncer au trône et à son époux lui-même, pour qu'il puisse se marier avec Anne de Bretagne. «Mademoiselle de Clermont», — roman publié en 1802, — est sans contredit le meilleur ouvrage de ce genre de cette femme-auteur, vu qu'il excelle par les caractères bien développés, par des situations bien dessinées ainsi que par une invention fort heureuse. «Mademoiselle de La Fayette» ou le siècle de Louis XIII (1818) est aussi un excellent roman, qui n'a d'autre défaut, que celui d'être un peu trop diffus. Les autres ouvrages de ce genre, que la Comtesse de Genlis écrivit plus tard dans le but de combattre les idées philosophiques sont fort mauvais: il ne vaut pas la peine de s'en occuper. Comme le public a oublié depuis longtemps tous les ouvrages de notre auteur, nous nous abstenons d'en donner ici le contenu et nous nous bornons à citer le jugement, que J. Demogeot prononce sur ce romancier dans son «Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours»: «La platitude du style et de la pensée, fardée d'un vernis de morale, — dit le célèbre littérateur, — peut être représentée par les cent volumes de Mme. de Genlis.

Une noble et féminine délicatesse, une faiblesse gracieuse caractérise les écrits de Sophie Ristaud (1773—1807), qui après avoir épousé à l'âge de dix-sept ans le banquier Cottin, mort trois ans après, vécut retirée, en se vouant entièrement à ses études. Elle s'est acquis une réputation européenne bien méritée par ses romans: «Elisabeth ou les exilés en Sibérie».

(1806), «Amélie Mansfeld», «Mathilde, mémoires tirés de l'histoire des croisades». Son coup d'essai «Claire d'Albe» ne donnait toute fois que de médiocres espérances; la fable est vulgaire et mal tissée; les détails n'en sont point heureux; on rencontre même dans les lettres d'une certaine Elise plusieurs traits intelligibles pour le lecteur et pour l'auteur. C'est ce que Boileau appelait du galimatias double. Quant à la «Prise de Jéricho» c'est un mauvais ouvrage dans un mauvais genre, un poème qui n'est point en vers. Les prétendues aventures de la Juive Raab sont moins embellies que défigurées par un langage hermaphrodite, qui se sépare de la prose sans pouvoir atteindre à la poésie. Les effets tragiques dominent dans les productions de Mme. Cottin. Hors des scènes de passions, son style se traîne et l'on voit qu'elle ne connaît point assez l'art d'écrire; mais elle fut douée d'une sensibilité rare; elle sait peindre l'amour, surtout l'amour entouré de malheurs. Elle ne prêche, ni ne régente, et dans chacun de ses bons romans l'héroïne est aussi tendre qu'aimable. Elle établit et soutient bien un caractère qu'elle affectionne; elle compose enfin sans timidité, mais sans audace, et l'on doit regretter cette dame, enlevée à la littérature dans un âge où son talent déjà très-remarquable, pouvait encore se perfectionner.

Madame de Flahaut-Souza (1760—1836), dont les romans sont un modèle de délicatesse et de grâce, naquit au château de Longpré en Normandie et épousa en 1784 le comte de Flahaut, qui fut guillotiné à Arras en 1793. Après sa mort, elle se rendit en Angleterre avec son fils, qui fut plus tard général et aide de camp de Napoléon. C'est le besoin, qui poussa Madame de Flahaut à écrire son premier roman «Adèle de Sénange ou lettres de Lord Sydenham», par lequel nous voyons jusqu'à quel point à ce temps les idées de la véritable morale étaient fausses et les sentiments peu naturels. Bientôt après parurent «Emilie et Alphonse», «Charles et Marie» romans, qui furent surpassés par «Eugène de Rothelin», le meilleur ouvrage de ce spirituel et charmant auteur. Dans «Charles et Marie» Madame Flahaut imite Sterne, en faisant preuve d'une délicatesse toute féminine; dans «Eugène et Mathilde» on admire le beau caractère d'Eugène, qui est peint d'une manière vraiment admirable. Il est vrai, que les romans de Madame Flahaut-Souza n'offrent pas le développement des grandes passions; on n'y doit chercher non plus l'étude approfondie des travers de l'humanité; on est sûr par contre d'y trouver des aperçus très-fins sur la société, des tableaux vrais et bien exécutés, un style orné avec mesure, des sentiments délicats, des tours ingénieux, des expressions choisies, l'esprit qui ne dit rien de vulgaire et le goût, qui ne dit rien de trop.

Une beauté fort célèbre pendant l'empire, Madame Sophie Gay, née de Lavalette (1776—1852), mariée en secondes noces à l'associé d'un banquier, vécut longtemps à Aix-la Chapelle, et plus tard à Paris, où son salon devint le rendez-vous des écrivains et des artistes les plus célèbres de son

temps. Elle débuta dans le «Journal de Paris» pour y défendre l'auteur de «Delphine». Ses romans sont: «Laure d'Estelle», «Léonie de Montbreuse», «Anatole», «Les malheurs d'un amant heureux», «Théobald», «Le moqueur amoureux», «La duchesse de Chateauroux», «Marie de Mancini», «Ellenor», «Marie-Louise d'Orléans» parmi lesquels «Anatole» eut un succès extraordinaire. Madame Gay est très-heureuse dans l'invention de la fable; ses peintures sont très-vives; ses caractères intéressent le lecteur au plus haut degré. Dans tous ses écrits on voit la femme fine et spirituelle, qui a de l'expérience et qui sait observer. S'il est vrai qu'elle ne sort pas du cercle social dans lequel elle vit, ses tableaux sont bons et vrais et bien que bornés à la haute société de son temps, ils éveillent le plus vif intérêt. On sait que l'empereur Napoléon avait fondé en 1806 une nouvelle noblesse héréditaire et qu'il l'avait richement douée. Depuis ce moment, il était très-vivement occupé à fonder par des mariages cette noblesse de sa création avec les grandes familles aristocrates de l'ancien régime. Dans le roman «Un mariage sous l'empire» Madame Flahaut peint avec beaucoup de talent ce système de fusion sociale de l'empereur sous tous les points de vue et dans toutes ses conséquences de la manière la plus charmante et la plus attrayante.

(Continue.)

Em. Ritter v. Stauber.

Kranjske šole in Habsburžani, njihovi pospeševalci.

Za občo ljudsko naobraženost neprecenljivi vpliv šol prikazovati se je jel še le tedaj, ko je potegnila država ves javni pouk v svoje področje. Zgodilo pak se je v Avstriji to še le proti koncu minulega stoletja; dotlej smatrale so se šole zavodi, kateri niso državi do malega nič na mari; samostani, grajščaki, okraji itd., urejajo naj si jih, kakor in kadar se jim zljubi, ter jih uzdržujejo sami. Vsled tega so bile šole pač skoraj zasebni zavodi, in največkrat cerkvene služabnice, ker tudi po protestantih osnovane šole bile so v prvej vrsti namenjene v podporo protestantovske cerkve.

Gledé šol zaostala ni Kranjska za družimi pokrajinami slovanskimi. Da si tudi so srednjeveška poročila o njih jako skromna, vendar je nedvomno, da so kranjski stanovi radi in vselej žrtvovali se za šole. Že za Rudolfa I. imela je Ljubljana šolo, a ne ve se nič natančnejega o nji, poznan nam je le jeden njenih učiteljev, *Jacobus scholasticus Laibacensis*.¹ Da so imeli kranjski samostani dobro urejene šole, je skoro nedvomljivo, da si tudi se dà to dokazati le o loški šoli, kjer pak je tudi samo učiteljevo ime poznano: *Volflinus scholasticus*. Mej kranjskimi mesti odlikoval se je v srednjem veku važni Kamnik s svojo šolo. L. 1395 dal je kamniški župnik «*Otto der Stüppel*» kamniški cerkvi v dar «vrt pri šoli učitelju v užitek». ² Jednako častno mesto mej kranjskimi kraji zavzema Ribnica. Ondotna šola imela je več razredov; Burkhard Zengg, župan v Memingu na Švabskem, obiskoval je okoli l. 1407 to ribniško šolo v svojih mladih dneh celih sedem let. ³

Ljubljanska šola pri Šenkavcih se je tekom časa zaradi zanikernosti in mlačnosti meščanov in šenkavških župnikov opustila. Vsled prošnje župnika šenpeterskega Haugenreutterja in mestnega sveta dovolil je vojvoda Ernst Železni l. 1418, naj se stara, opuščena šola zopet otvori ter se zanjo sezida novo poslopje. Mimo branja in pisanja učilo se je v njej tudi cerkveno petje. ⁴ Napredovalo se je tako dobro in vpisovalo se je vanjo toliko dijakov, da je

¹ Mittheil. des hist. Ver. für Krain. 1863, 34.

² Mittheil. 1864, 94.

³ Ibid.

⁴ Klun, Diplom. Carn. Mittheil. 1855, 24.

primanjkovalo prostora in je mestni zbor prosil l. 1534 ljubljanskega škofa, naj prepusti v svoji palači jedno sobo za šolo.¹ Kranjski stanovi obračali so šolam vso svojo pozornost ter osnovali po vsej deželi obilo začetnih (partikularnih) šol, ki pak so jele v prvem stoletju novega veka propadati in se opuščati. Cesarju Ferdinandu I. je bilo mnogo do tega, da se ta mlačnost zapreči, in l. 1551 povdarjali so njegovi uradniki v kranjskem deželnem zboru veliko pomanjkanje duhovnov zaradi opuščenja nižjih šol ter zahtevali, naj se osnujejo po vsej deželi. Ker pak bi bili stroški za deželo preveliki, obrnili so se do poslancev mest in trgov, naj tudi oni pripomorejo k temu. Zanimivo je, da se je vlada sama ponudila za sestavo pripravne knjige, da bi bil pouk povsod enakoličen in bi se mladina z nepotrebnimi ali celó sumljivimi knjigami ne preveč obteževala. Višjih šol v deželi takrat še ni bilo, ker so hodili celo bogoslovci na Dunaj ali pak še rajši na inozemska vséučilišča. Da se zlasti to poslednje zabrani, osnoval je Ferdinand I. na Dunaji poseben kolegij ter obljubil, dijaké po vsej moči podpirati. Zahteval je, naj pošlje Kranjska vsako leto po 50—60 štipendijatov, po 15 let starih, na Dunaj, kjer naj se uče bogoslovja pet let, stroški pak naj bi se jemali iz cerkvenih dohodkov, kar jih preostaja čez vzdrževanje farnih in partikularnih šol.²

Tako zgodaj uže potegnili so se avstrijski knezi za kranjsko šolstvo, toda kranjski stanovi jih pri tem niso marali podpirati. Duhovščina je odgovorila, da stori za šole uže sedaj vse, kolikor ji je mogoče, ter da pošilja uže štipendijate na Dunaj. Jednako se je glasil odgovor mest in trgov, in tudi druga gospoda po deželi ni imela novcev za šole, kakor jih je želel cesar Ferdinand I.

Uzrok tega zanikanja pa ni tičal v denarnih zadregah, ampak drugej. Nova protestantovska vera razširila se je namreč dotlej že po vsej deželi. Zastonj jo je potiskal Ferdinand I. vun. Ko pak se ji ni mogel več ustavljati in je moral dovoliti osnovo nove latinske protestantovske šole v Ljubljani, bilo je tekoj novcev zanjo dovelj. Otvorila se je vsled Trubarjevega prizadevanja l. 1563 pod vodstvom Leonharda Budine, učitelja latinsčine na prejšnji kato-liški šoli. Ker pak je bil mož slaboten, šel je l. 1566 v pokoj († 1573) in sledil mu je Bohorič do l. 1582. A tudi ta se je postaral in poklical se je iz Tübinga v Virtembergu bistroumni pisatelj in poet Nikodem Frischlin. A ta nemirni, z vsem svetom prepirajoči se učenjak ostal je le dve leti na Kranjskem. Naslednik njegov v ravnateljstvu je bil Jakob Prentelius.

Protestantovska latinska šola imela je v početku 4 razrede, prvi razpadal je v 3 dekurije. Frischlin preustrojil jo je v pet razredov. Zaradi pomanjkanja prostora se ne moremo spuščati v natančnejši njeni popis ter omenimo le najvažnejše njene strani.

¹ Dimitz, *Gesch. Krains* II. 302.

² Mittheil. 1867, 44 in 45.

Iz šolskega reda se razvidi, da je bila ta šola v najtesnejši zvezi s cerkvijo in konfesionalna šola v pravem smislu. Latinščina, katekizem in evangeliji so bili najglavnejši predmeti. Molitve predpisane so bile ne le za šolo, ampak tudi za dom, zjutraj in zvečer, pred jedjo in po jedi. Ob nedeljah in praznikih zbirali so se dijaci v šoli ter šli od tod v cerkev pridigo poslušat, ki se je potem izpraševala. Kletev kaznovala se je zelo ostro. Slovensko poučevalo se je le v prvi dekuriji prvega razreda, v drugi dekuriji pak se je uže delal razložek mej slovenskimi in nemškimi dijaci in tretja dekurija, ki se je bavila zlasti z berilom in učenjem cerkvenih spisov, bila je strogo nemška. V drugem in tretjem razredu bili so slovenski pogovori celó prepovedani, četrtorazredniki smeli so se le latinsko izraževati. Če se je kdo spozabil in mu je ušla kaka slovenska ali nemška beseda, obesili so mu lesenega osla na vrat, ki ga je moral nesti domu. Ta jezikovna prepoved veljala je tudi doma.

Disciplina je bila jako stroga, da si tudi se je zlasti v novem, po Frischlinu sestavljenem šolskem redu priporočalo, dijake le malokdaj kaznovati ter se zdrževati pri kaznovanju vsih surovih in razžaljivih besedi. Palica zove se učiteljevo žezlo in za lenobo in druge pregreške se je marsikterikrat z njo plačalo. Zapiranje in odpiranje, kurenje in snaženje šol so bili dijaški posli.¹ Na poti domov dijaci niso smeli zijal prodajati in se morali ponižno odkriti in ogniti, če so srečali koga od plemstva, bodi si možkega, bodi si žensko, ali sicer kacega meščana, zlasti pak se jim je priporočalo, naj skazujejo svoje spoštovanje mestnim svetovalcem, učenim in imenitnim ljudem, v prvi vrsti pa duhovnikom in učiteljem.

Ravno tako nadzorovali so se tudi podučitelji, *collaboratores*. Krčme in slabe družine so jim bile prepovedane; v četrto leta po odpovedi djali so se lahko iz službe. Nalagalo se jim je, naj šolske ure vestno držé ter se o šolskem času ne spuščajo v nepotrebne razgovore. V početku imel je ravnatelj malo moči do svojih podučiteljev, ki so se mu zavoljo tega neradi uklanjali. Vsled obilih preprirov pak so stanovi ravnateljevo oblast pomnožili.²

Mimo te latinske, nahajale so se v Ljubljani še tri, in sicer ljudske šole. Jedno, nemško pri Šenklašču, morali so zapreti, ker se je preslabo obiskovala. Drugo uzdrževal je magistrat, o tretji šoli pak se ne ve nič natančnejega.

Latinsko šolo imeli so mimo Ljubljane le še v Kranji, nižje šole pak so se nahajale tudi sicer po deželi. V Metliki n. pr. zahtevali so od učitelja znanje dveh pisav, nemške in latinske, ali pak nemške in glagoliške. Na Dolenjskem je bilo Krško središče duševnega napredka, kjer je poučeval Bohorič, predno so ga poklicali v Ljubljano ravnateljem gimnazije, zlasti

¹ Mittheil. 1860, 66.

² Viri o tej šoli: Elze: Superintendenten. — Strauss: Nicodem. Frischlin. — Nečásek: Gimnazijski program l. 1859. — Mittheil. 1859.

sinove plemenitažev.¹ Sploh se je Dolenjska za šole zelo brigala, ker tudi v Črnomlju in Žužemberku nahajamo učitelje. Poznana je bila šola v Kamniku, mej kmetskimi občinami pak si je omislil le Bled svojo šolo.²

A le kratek čas je bil tem šolam odmenjen, katoliška protireformacija zadobivala je vedno več tal in ko so prišli l. 1595 jezuiti na Kranjsko, napočili so za protestante slabi časi. 30. oktobra l. 1598 prišel je v Ljubljano kneževsk ukaz, da morajo vsi protestantovski učitelji pred solnčnim zatonom Ljubljano in v treh dneh vse nadvojvodove pokrajine zapustiti³, in šole prevzeli so jezuiti, ki jih je Ferdinand podpiral na vso moč, ter jim stregel z bogatimi darili v roke. Navesti le hočemo nekoliko slučajev. Že l. 1599 odmenile so se vse pri vicedomatu vplačevane kazni jezuitom. Tudi kazni luterskim meščanom in plemičem naložene, pripoznale so se jezuitom za zidanje novega kolegija, mimo tega pa še takó zvaní deseti vinar od posestva izselilih se protestantov. Ta deseti vinar prinesel je jezuitom l. 1601 in 1602 ne manj ko 8310 gld. 15 kr. L. 1603 dovolil jim je cesar od desetega vinarja zopet 3000 gld. L. 1602 dala se je jezuitom hiša necega iz dežele odislega protestanta Geralda, naj se otvori v nji šola za uboge dijake. L. 1607 pritožili so se meščani, da jezuiti nočejo plačevati davka od 17 v šentjakovski in rožni ulici nakupljenih hiš. Toda vicedom odbil je njihovo pritožbo z izjavo, da so si pridobili jezuiti s poukom mladine veliko zaslug in da naj so toraj davka prosti. Proti jezuitom upirali so se tudi kranjski stanovi zastonj. L. 1599 pritožili so se proti njihovi upeljavi v deželo, a že malo let za tem obdarjevali so jih res kneževsko.⁴

Latinska jezuitska šola imela je dva oddelka, gimnazijo in licej ali tudi filozofička šola zvan. Gimnazija imela je 6 razredov. Glavni njen smoter je bil, dijakom priučiti dovršeno, klasično znanje latinskega jezika, mimo tega učila se je tudi grščina, seveda le površno uže v 2. razredu, še le pozneje sprejela se je v učni red tudi zgodovina, aritmetika, zemljepisje in kosmografija⁵. Pridnost dijakov so skušali jezuiti z raznimi sredstvi podžigati ter osnovali v ta namen večkratne disputacije in tekmecevanje (koncertacije). Dijaci, ki so izdelali najboljše naloge ali se v besednem boju skazali najbistroumneje, imenovali so se častnim šolskim dostojanstvenikom ter se zvali: *decurio*, *sensor*, *decurio maximus* itd., najodličnejši pa *imperatorji* ali *pretorji*.⁶ Sicer sta bila dva izpita v letu, toda izvrstni dijaci prestopili so lahko tudi tekom leta v višji razred. Konec leta so se odličnjaki obdarovali z premijami in njihova imena so se javno brala, lenuhom pak so se pridela še smešna:

¹ Mittheil. 1865, 100.

² Dimitz, Gesch. Krains, III.

³ Mittheil. 1851, 49.

⁴ Mittheil. 1863, 86 in 87.

⁵ Nečásek, Gimnazijski progr. l. 1860, 6.

⁶ Mittheil. 1857, 134.

Leonardus Confusius, Mandarinus Landstreichensis, Gabriel Rusticutius Grobianensis, Casparus Irrelandus, Antonius Nihilaufmerkius itd. Vrh u tega so se lenuhi devali še v nižji razred, ali so se morali same sebe bičati, ali so jih oblačili v grešniske rašovnike in jih postavljali javno v posmeh; tepli so jih, zapirali, postili in izključevali.¹

Človek bi mislil, da je bilo jezuitom do nravnosti in poštenega obnašanja dijakov še več, ko do dobrih vspehov v šoli, toda disciplina je bila kaj slaba. Jezuiti celo prepoznega prihoda v šolo v početku leta zabraniti niso mogli. Redko kdo je prišel o pravem času; še le 14 dni po pričetku leta jeli so se dijaci od vseh strani shajati. Dostikrat so si dajali dijaci sami počitnice, sicer pak so bili tudi jezuiti sami v tem oziru sila radodarni. Najneznatnejši slučaj je zadostoval, da se je dalo prosto, vrhu tega so obile procesije na Rožnik, k Božjemu grobu, na Fužine, k Mariji Devici v Polje itd. vzele šoli mnogo časa. A godile so se še druge nedostatnosti, ki jih jezuiti ali niso hoteli videti, ali jih zamolčati skušali. Gledé nravnega obnašanja dijakov bile so protestantovske šole mnogo, mnogo boljše. Ponočevanje, igranje z kartami, tepeži z vojaci, rokodelci in meščani bila je kaj navadna reč in se je odpravljala tim težje, ker so jezuitski profesorji o vsaki priliki z dijaci potegnili, zlasti če so bili dijaci plemiči. Z plemstvom v najožji dotiki ostati bilo je prvo in najvažnejše geslo jezuitsko in dobrikali so se plemenitim staršem in diakom. V cerkvi n. pr. so morali pri maši klečati, le plemiči smeli so zavzeti kapele, grofi pak so lahko sedeli.² L. 1651 bičali so profesorji tri dijake zaradi vendar le prerokovnjaškega življenja in najhujega mej njimi izključili. Izključili pak bi bili tudi jednega plemiča, ko ne bi bili prisiljeni jemati ozir na njegovo plemstvo. Potepuh je ostal še v šoli.³ L. 1664 zasačili so tri dijake pri tatvini. Jednega, sina poštene rodovine (pač plemenite), izpustili so tekoj, druga dva pak so priprli, a izpustili so ju skrivaj, bojé se, da ne bi unega, plemiča, kompromitovali.

Taka pristranskost delala je na dijake pač slab utis ter nosila se slabši sad. Vršili so se v Ljubljani dogodki, ki se nam zdé skoro nevrjetni. L. 1682 n. pr. zrovali so se dijaci po stari navadi zopet z rokodelci, a jeden pot pritegnejo črevljarji od vseh strani ter tri dijake zabodo. Vse ljudstvo pridere skup, in tudi ravnatelj in profesor govornitva pritečeta na kraj nesreče. Prepričani so bili vsi, zlasti pa mestna straža, ki jo je odposlal sodnik, da so jedini dijaci vsega šuma in vse nesreče krivi, toda dijaci so jo še o pravem času pred stražo popihali.

Drug dan spravili so dijaci vse mesto na noge. Raznesla se je govorica, da se bodo dijaci nad črevljarji za zaklane tri drúge maščevali. Strah mej

¹ Nečásek, *ibid.*

² Mittheil. 1857, 101.

³ *Ibid.*

črevljarji je bil silen; pomagati si niso vedeli drugače, kakor da to županu naznanijo, ki da po mestni straži vsem meščanom razglasiti, naj so zvečer pripravljeni za boj. Vsled tega sklenejo meščani, tekoj, ko bi se pokazal kje kak nemir, dati zvoniti pri sv. Florijanu in na Gradu.

Dijaci se zberó zvečer res na Starem trgu, in sicer oboroženi. Čudno, da se je prefektu posrečilo spraviti jih domu v jezuitski seminar. A komaj se zapró vrata za njimi, nastane okoli poslopja grozno, dolgo v noč trajajoče rogovilenje razburjenih meščanov. Kakor toča gostó frčí kamenje v seminarska okna od vsih strani, in celo v vrata se je ljud zaganjal in obetal seminar razdjati. A dalj ko do žuganja ni prišlo.

To rovanje trajalo je še več dni, dokler mu ni napravila kuga konca.¹

Mimo tega premalo ostrega postopanja šolskih oblasti proti razsajanju in nepoštenemu vedenju dijakov, kvarile so mladino še po vsih jezuitskih šolah upeljene dramatične predstave. Bile so sicer po večjem vse verskega značaja in njihovi predmeti vzeti iz svete zgodovine, a izbirali so se dostikrat zelo spodtakljivi predmeti. Te predstave smatrale so se del šolskega pouka. V šoli naučil se je dijak klasične latinščine, ker pak je delal jezuitski red na to, da pride v dotiko z najvišimi stanovi, trebalo je njegovim članom tudi zunanje olike, in ravno predstave zdele so se pripravne, oprostiti mladino boječnosti in one nerodnosti, ki marsikoga do groba ne zapusti. Predstavljalci bili so po največ sinovi bogatih in vplivnih starišev in v igri mojstersko izurjeni. Vabili so se k predstavam ne le starši predstavljavcev, ampak tudi člani vseh viših stanov ljubljanskih sploh. Na kmetske sinove, ki jim je bilo zunanje olike pač bolj treba, se ni dosti ozir jemalo, ker niso imeli enakih zvez z plemenitimi in grofovskimi hišami.

Če bi bilo ostalo pri tem, bi te igre ne bile še toliko škodljive javni mravnosti, a iz šole preselile so se na cesto. Dovolilo se je namreč ubogim dijakom mnogokrat, take igre na javnih prostorih predstavljati, da si prislužijo potrebni živež. Tadanji čas sicer gledé spodobnosti ni bil posebno rahločuten, a vendar se je nad temi javnimi igrami spodtikal. Dijaci so pak pri tem vendar mnogo zaslužili in ščasoma lotili so se teh predstav tudi nedijaci, vlačugarji in potepuhi. Prišlo je tako daleč, da se je moral mestni zbor sam za to stvar pobriniti in jo odpraviti.² Beračenja in vlačuganja privadili so se kranjski dijaci tako, da so tudi na tujem, n. pr. na Dunaji in v Gradcu, raje beračili, nego sedeli na vseučiliških klopih in Dunajčanje so jih jezuitom nazaj pošiljali. Seveda niso bili ti najboljši dijaci, a izvrstno spričevalo od jezuitov ni bilo težko dobiti; trebalo ni družega ko ponižne prošnje ali pak je bil dijak še gotoveji, če je bil plemenitega stanu. L. 1668 svetoval je toraj jezuitski prefekt, naj se ne dajo izvrstna spričevala več tako

¹ Dimitz, *Gesch. Krains*, IV. 104.

² *Mittheil.* 1848, 55 seq.

adodarno ter dostavil, naj se pošiljajo nezreli dijaki k plugu ali rokodelstvu, saj ni treba, da bi bil vsak gospod ali fajmošter.¹

Z vsemi močmi podpirali so avstrijski knezi to jezuitsko šolo in jo opriliki odlikovali tudi s tem, da so se udeležili dijaških predstav, n. pr. l. 1616, ko je bival nadvojvoda Ferdinand v Ljubljani, ali l. 1631, ko je potovala Marija, nevesta Ferdinanda III., skozi Ljubljano.² V notranje šolske zadeve pak se niso mešali nikoli ter prepuščali vodstvo, urejo in ves pouk previdnosti jezuitski in deželni blagajnici; vodilo jih je pač prepričanje, da šole delajo tim vspešneje, čim manj se vtika vanje svetovna oblast. Vrh tega pak se šolstvo sploh ni smatralo za ustanovo, za katero naj bi se država brigala.

Kranjski stanovi osnovali in vzdrževali so toraj šole z lastnimi novci, ustanovili l. 1563 protestantovsko, l. 1594 jezuitsko gimnazijo in jo razširili l. 1703, 1704 in 1705, osnovavši stolico za filozofijo in kanonično pravo.³ V ta namen dovolil se je fond 22 110 gold.

Razen ljubljanske gimnazije ni bilo po izseljenju protestantov nobene više šole v deželi in tudi ljudske šole so sčasoma vse ponehale, razen one v Idriji. Še le l. 1750 otvorila se je še jedna ljudska šola v St. Petru pri Kamniku, ki jo je dal zidati slavní Peter Glavár ter poklical iz Kamnika na lastne stroške Jako Zupana, izurjenega in tudi godbe veččega učitelja. V to šolo poklical je nekoliko otrok iz okolice, kjer se niso le brezplačno poučevali, ampak preskrbljeval jih je s stanovanjem, hrano in obleko.⁴ Za ljudske šole se jezuiti niso brigali, ker jim niso obetale nobenega dobička, vrhu tega je bila po Kranjskem povsod mej duhovščino razširjena misel, da znanje branja in pisanja vodi na slabo pot, dà, celó iz lece doli oznanjalo se je ljudstvu tako.⁵

Tako se je godilo kranjskim šolam skoro dolzih dve sto let. A zazarjali so se uže boljši časi, avstrijska vlada potegovati je jela šole v svoje varstvo in svojo skrb. Že l. 1703 dal se je prvi ukaz za osnivanje ljudskih šol v tisinem in marmaroškem komitatu, toda kako se je ukaz izpolnil in če se je sploh izpolnil, pové se kaj težko, vsaj l. 1730 tam o kaki šoli ni bilo ni duha ni sluha.⁶

Ne le po Avstriji, po vsi Evropi jeli so z početkom 18. stoletja upoznavati, da je priprosti ljud koren in deblo državljanskega življa, ki pak je državi popolnoma izgubljen, dokler se mu z poukom in omiko ne odvzemo spona nevednosti in duševne temé. Tega težavnega in skoro predrznega dela lotila se je sloveča cesarica Marija Terezija, koje imé se bo s spoštovanjem

¹ Gimnaz. program l. 1860, 10.

² Ibid. p. 8.

³ Mittheil. 1859, 45.

⁴ Mittheil. 1848, 36.

⁵ Helfert, die österr. Volksschule, 67.

⁶ Ibid., 75.

imenovalo, dokler bo hodil kak Avstrijanec po zemlji, 14. julija l. 1770 sešla se je prvič po nji sklicana šolska komisija, ki je odprla pol leta za tem, 2. januarja l. 1771, prvo normalno šolo pri sv. Štefanu na Dunaji.¹

Po izgledu te šole osnovale so se normalke po vsih avstrijskih deželah. Pri nas na Kranjskem predložil je P. Blaž Kumerdej l. 1773 cesarici načrt, kako bi se kranjsko ljudstvo najlože priučilo slovenskega in nemškega čitanja in pisanja. Ta načrt dal se je deželnemu glavarstvu v presojo, ki je poprašalo v tej zadevi dolenjske in gorenjske urade, kostanjeviškega in zatiškega opata, bistriskega prelata in novomeškega dekana Martina Josipa Jabacina. V obče ujemali so se vsi z Kumerdejevim načrtom, le jedini Jabacin ne, ki se mu je uprl s čudnimi, a za njegove in nazore njegovih drugov kaj karakterističnimi razlogi, z katerimi je hotel nepotrebnost, da celó škodljivost ljudske omike dokazovati.

«Nekteri vladarji,» dejal je, «in postavodajavci prepovedali so svojim podanikom čitanje in pisanje... Dan danes sicer to znanje ni več tako nevarno, kakor prej, a kakor izkušnja uči, ni priprostemu ljudu koristno nikoli,... ampak zadene toliko, kakor najboljše jedi v slabem želodci... Vsegamogočni Bog dal je tudi priprostemu, pisanja in čitanja nevesčemu ljudu moči dovelj za izpoznanje, kaj mu hasne za njegov časni in večni blagor.... Nevedneži, zlasti v verskih rečeh, so srečnejši, nego učenjaki.... Ko niso ljudje poznali tako rekoč več ko jedne knjige, bil je ves ljud pobožen in svet» itd.²

Vse Kumerdejeve razloge za potrebo šol, ometal je po vrsti ter zatrjeval, da je kmetsko ljudstvo v krščanskih resnicah in nramnosti uže sedaj bolj poučeno, kakor marsikak meščan, ki vendar zna čitati in pisati. «Izkušnja uči, da postanejo ljudje, ki se lotijo čitanja in pisanja — zlasti pak ženske, ki se jih nahaja na Dolenjskem uže tu pa tam kaj taci — lenuhi in hinavci, da imajo rajši knjigo ko matiko, ki jim vendar bolje pristuje, da niso ne za službo, ne za kmetsko delo, itd. Z kratka, kmetskemu ljudstvu na Kranjskem naj se čitanje in pisanje ne svetuje nikakor.»³

Po taci in jednaci protirazlogih nasvetoval je dekan Jabacin, naj se izbere v vsaki fari nekoliko 9, 10, 15 ali še več let starih fantičev, ki naj se poučujejo ob nedeljah in praznikih in tudi sicer, kadar ni nujnega dela; ne silijo pak naj se nikari v šolo, ker kmetskemu ljudstvu zde se v početku vse novotarje sumnjive.⁴

A presvitla cesarica se za te in jednake razloge ni zmenila, ampak zaukazala, naj se osnujejo tudi po Kranjskem normalke, imenuje se šolska komisija in ustanovi šolski fond, za kateri je za prvi početek ponudila 1000—3500 gold. na posodo. Predstojnikom ljubljanske šole imenovala je

¹ Helfert, *ibid.* 146.

² Helfert, *ibid.* 172.

³ Helfert, *ibid.* 67, op. 2.

⁴ *Ibid.* 174.

Blaža Kumerdeja «radi njegovega posebnega razumja pri sestavi načrta za opravo šol, ki pak naj se za sedaj še podá na Dunaj, kjer se bo praktično izvežbal.»¹

Z početkom šolskega leta 1774 osnovala se je normalka v Ljubljani.²

Po vsej Avstriji pa ni morebiti nobena slabše napredovala. «Res, obžalovati se mora», sporočal je l. 1777 grof Torres, za novo napravo jako vnet goriški svetovalec in član ondotne šolske komisije, «da se šolstvo na Kranjskem takó slabo obnaša, ko se je vendar poslal tje spreten in vnet ravnatelj Kumerdej in se potrosilo mnogo časa in še več novcev.» Uzrok tiči v ljudskih predsodkih — občna misel je bila namreč, da so nove šole vse luterske³ — in navzela se jih je celó vlada sama, ki kaže svojo nevoljo proti novi upravi jasno dovelj, največ pa je kriva duhovščina, zlasti knezoškof, ki je celo grofu Torres-u v obraz dejal, da o normalkah najraje nič ne sliši.⁴

Izjemo delalo je na Kranjskem le malo duhovnikov; mej njimi odlikoval se je najbolj zatiški opat in njegov tajnik Ignacij pl. Fabiani. «Tema dvema», sporočil je cesarici grof Edling, referent v šolskih zadevah, «zahvaliti se je v prvi vrsti, da so se v zatiškem okraju šole rade upeljale in se ni delal ne tisočeri del onih zaprek, ki so bile sicer na poti.»⁵

Slab pričetek zakrivila je pak šolska komisija nekoliko tudi sama, ker je upeljala v Ljubljani tekoj 4 razrede, za ktere ji je manjkalo dijakov, učiteljev in knjig. Le zgolj sodrga obiskovala je to šolo.⁶

Da se to zabrani, imenovala je cesarica grofa Torres-a komisarjem za Ljubljano, škof pak je dobil kaj osorno pismo, v katerem je kazala cesarica na druge škofo in njihovo duhovščino, ki je pripomogla celo z denarno žrtvo k osnovi šol, mej tem ko na Kranjskem o tem ni ne duha ne sluha. Izrazila je upanje, da škof ne bode oviral več šol, ampak se z krepkim sodelovanjem prizadeval odvrniti od sebe pravično jezo cesaričino, ki si jo nakoplje na glavo vsak, brez ozira na osebo, kdor se ne zmeni za izvrševanje cesarskih ukazov.⁷

A še po tem jako nemilostnem listu se škof ni mogel sprijazniti z novo šolo. Še isto leto 1876 naročil se je (bržkone Kumerdeju) prevod saganškega evangelija, a mesto njega prevzel je delo loški administrator grof Edling. Že je prevod dovršil, ko poprosi škof cesarico, naj bi se to delo njemu prepustilo. Cesarica pritrdila je tej prošnji 14. novembra 1877, da ne bi škofa, uže sedaj nasprotnika, storila šoli še bolj neprijaznega. Edling moral

¹ Ibid. 174.

² Ibid. 386.

³ Ibid. 567.

⁴ Ibid. 388, op. 1.

⁵ Ibid. 567.

⁶ Ibid. 388.

⁷ Ibid. 390.

je prevod zase pridržati. A zastonj se je čakalo na škofov prevod. Dne 3. aprila, torej skoro pet mesecev zatem, podrezala je cesarica škofa, ki je prosil še tri mesece odloga. Lehko je bila za blagor svojih podanikov vneta cesarica razburjena. Dala je povelje, naj se Edlingov katekizem tiska.

Škof vidě, da se ne more dalj kratovičiti, predloži cesarici prevod svojega velicega katekizma ter prosi za tiskovno pravico.

Cesarica mu jo podeli, toda z dostavkom, da se morajo stavki, ki se nahajajo tudi v Edlingovem katekizmu, z Edlingovimi besedami tiskati, da ne bi ljudstvo menilo, da uči mali katekizem kaj drugega, ko veliki.

Škof se temu seveda ni maral podkloniti ter odvrnil, da ne kaže, da se veliki ravna po malem, ter vrhu tega še povdarjal, da je njegov prevod za priprosti ljud bolj razumljiv.

In kaj je storila cesarica? — Občudovati moramo njeno potrpežljivost in vnetost za razvoj šol. Da si tudi je dobro vedela, kam meri vse škofovo napenjanje, vendar je vstregla njegovi želji. Edlingov uže tiskani katekizem se ni razposlal, ampak naročilo se uradu za razprodajo šolskih knjig, naj ga porabi in spečā, kakor vé in zna.¹

Z tacimi silnimi težavami morala se je boriti cesarica.

Na Kranjskem zaviral je nemški jezik dober vspeh šol, ker gledalo se je na to, da se mu napravi kolikor mogoče tal, da si tudi so se v deželah, kjer se je govorilo nemški in slovanski, jemali v službo le obeh jezikov vešči učitelji. Za Ljubljano priporočal je grof Torres osnovo elementarnih šol za slovenske dijake.²

V večjih mestih nahajale so se trojne šole: trivijalne, kjer se je učilo le čitanje in pisanje, normalke in glavne šole, kjer se je učilo tudi nekoliko latinščine; poslednje nasvetovale so se mimo Ljubljane tudi v Kranji, Kamniku, Loki, Idriji, Novem mestu in Radovljici, ki pak naj ostanejo se trivijalne, dokler se ne preskrbe potrebni učitelji in potrebne knjige.³

Tudi ženskemu spolu naklonila je Marija Terezija dobroto pouka. Uže obstoječe uršulinske šole se niso odpravile, le zahtevalo se je od njih, da se seznanijo do dobra z novimi napravami. Nalašč v to svrhu poslala je cesarica gospodičino Kohllöffel z Dunaja v Ljubljano, Gorico in Reko.⁴

Uzdrževale so se šole z početka iz državne blagajnice, pozneje pak iz deželske in tako zvanega normalkinega fonda, kamor je tekla zlasti imovina l. 1773 razpuščenega jezuitskega reda. Jezuitski kolegiji in jezuitske gimnazije uporabile so se za ljudske šole, tako n. pr. v Novem mestu, kjer so imeli Frančiškani od l. 1746 neko boro latinsko šolo, v kateri se je dijakom slaba

¹ Ibid. 553.

² Ibid. 474.

³ Ibid. 404.

⁴ Ibid. 407.

latinščina s palico v glavo utepala. Bila je pribežališče vsih zanikernih, iz Ljubljane ali Karlovca zapodenih dijakov.¹

Naj bi Marija Terezija ne imela za Avstrijo drugih zaslug, uže te zagotovile bi ji nesmrten slaven spomin.

Za Josipa II. razcvetale so se te šole jako lepo ter razširjevale znanje in omiko mej priprostim narodom. V Ljubljani napravili so mimo šenklaščke šole 1791 tudi šolo pri sv. Petru; patron ji je bil mestni magistrat, in mej letom 1787—1790 osnovali ste se v Trnovem celo dve in se sozidalo novo šolsko poslopje.²

Tudi sicer po deželi obnašale so se šole jako dobro, najbolje morebiti ona v Idriji, kjer je bilo v 4 razredih 320 dijakov, mej tem, ko so jih idrijski učitelji pred preustrojenjem šol z veliko silo komaj 60 skup sklicali.³ Idrijska dekleška šola uredila se je l. 1779 in je bila jako dobro obiskovana. V Idriji, Novem mestu, Kamniku, Postojni in Loki šolalo se je 1779. leta 3083 učencev, na ljubljanski normalki pak 434,⁴ gotovo ogromno število za prvi početek.

Baš isti čas sprejela je država tudi gimnazije v svoje oskrbljevanje. L. 1773 razpusil se je jezuitski red in se mu pouk v gimnaziji odvzel. Ker pak potrebnih svetovnih učiteljev ni bilo mogoče tekoj dovelj dobiti, ostali so jezuiti še nekoliko let učitelji, novomeška slaba gimnazija pak se je odpravila in nadomestila z glavno šolo.⁵

Odkar je obrnila cesarica gimnaziji svojo dobrotno pozornost, razglaševalo se je leto za leto mnogo pouku in omiki koristnih ukazov. L. 1775 objavile so se *«leges academicae»*, ki so zahtevale za vstop v gimnazijo temeljito znanje normalkinih predmetov, posebno poudarjalo se je znanje nemščine in prvih glavnih latinskih šol. Nižji gimnazijski razredi smeli so se štirikrat ponavljati. Dvorni dekret 5. jan. 1776 zahteval je nek zrelostni izpit za dijake, ki prestopijo v filozofiško šolo. 10. avgusta preustrojila se je gimnazija tako, da je imela odslej le pet razredov, dva humanitetna in tri gramatikalne. Veljaven postal pa je ta ukaz še le leta 1778 ter veljal do l. 1806, ko se je gimnazija pomnožila zopet na šest razredov. L. 1781 razglasil se je nov učni načrt ter se ob enem ukazalo, naj se premije delé v razredih z 10 dijaki le jednemu, z 20 dvema itd., drugi naj se pohvalijo, toda k večjem pet v enem razredu.

Zanimivo je, da se je domača in habsburška rodbinska zgodovina upeljala še le po tem novem šolskem načrtu l. 1781.⁶

¹ Ibid. 403.

² Mittheil. 1866, 35.

³ Mittheil. 1849, 15—16.

⁴ Mittheil. 1860.

⁵ Novomeški gimn. progr. l. 1868.

⁶ Nečásek, Gimn. progr. 1861, 3—5.

Od leta 1656 sem bila je gimnazija v sedanjem redutnem poslopji, ko pak se je frančiškanski samostan (sedanja gimnazija) izpraznil, nasvetoval je naš slavni zgodovinar Anton Linhart, naj se porabi to poslopje za šole. Popravljanje pričelo se je l. 1788 ter bilo končano meseca septembra l. 1790; stalo je 33 169 gold. 40 kr. Normalka preselila se je iz neke pretesne privatne hiše tekoj tje, ne pa tudi gimnazija, kajti njeni učitelji prosili so 5. decembra l. 1789, naj ostane gimnazija v prejšnjem poslopji pri sv. Jakobu, saj je popravljeni frančiškanski samostan, kjer je uže monturna zaloga, glavna straža, rudarska sodnija, denarni poskuševalni urad, plavži, šola za kirurge, anatomska soba itd., napolnjen uže dovelj. V tako družčino se gimnazija malo poda, vrhu tega je Ljubljana tam jako plitka in kraj vsled tega nezdrav.

Toda ti in drugi od učiteljev navedeni razlogi so se ovrgli in se 12. majnika l. 1790 prošnja odbila. Gimnazija preseliti se je morala v sedanje poslopje.¹

Mimo gimnazije bili ste v Ljubljani še dve, in sicer višji šoli, bogoslovna in modroslovna fakulteta, kjer se je učilo mimo modroslovskih predmetov v ožjem smislu od l. 1762 tudi kirurgija in medicina, mehanika, arhitektura in drugi za rokodelce in umetnike potrebni predmeti.² L. 1784 pak se je preselil ves bogoslovni učiteljski zbor v Inomost, modroslovna fakulteta pak se je razpustila. Uzrok za to je bil kaj čuden. Iz ust tadanjega profesorja modroslovja, Novaka, čule so se dostikrat besede, nad katerimi so se Ljubljančani zelo spodtikali. Jeden njegovih najodličnejših dijakov šel ga je tožit ravnatelj, bivšemu jezuitu Ambšelu, ki je dal sklicati brž preiskovalno komisijo in Novaka odstaviti. Novak pak je imel na Dunaji dobre prijatelje, van Swieten sam potegnil se je zanj ter ga pozval na Dunaj v veliko boljšo in častnejšo službo v Terezianum, preiskovalni komisiji pak se je poslalo celo ostru graja, ker se vtika v zadeve, ki naj ji niso čisto nič mari. Še bolj pak so bili kranjski stanovi osupnjeni, ko se je modroslovna fakulteta koj zatem, 20. oktobra 1785, vsled cesarskega ukaza zatvorila.

To je bil za Kranjce hud vdarec. Morebiti je vplivalo na cesarja tudi to, da se je na tej modroslovni fakulteti poučevalo slovenski, kar se z njegovimi nazori o veljavi nemškega jezika pač ni vjemalo. Proti temu ukazu uložil je najprej knezoškof Karol grof Herberstein 7. junija 1786 in zatem kranjski stanovi 20. aprila 1787 prošnjo, ki so se, dokazovaje potrebo filozofične fakultete v Ljubljani, opirali največ na to, da se je na nji poučevalo slovenski. Filozofičnih šol, se ve da ne v stari obliki, ampak po izgledu dunajskega vseučilišča ne želi samo Kranjska, zatrjevali so cesarju, ampak vstrezala bi tudi željam Hrvaške, Istre in Friulske, Dalmačije, vsega avstrijskega in celo še beneskega primorja. Gledé učnega jezika treba je te šole,

¹ Ibid. 10

² Mittheil. 1860, 69.

ker so na tujem šolajoči se Slovenci v nevarnosti, da pozabijo svoj materni jezik ter postanejo tem potem za rabo v domači deželi popolnoma nesposobni.

Maternega jezika zmožnih in filozofično izobraženih učiteljev potrebujejo tudi normalke, da morejo ucepiti mladini dobrih nauk.

Treba je je tudi duhovnikom, ki se kličejo z Kranjskega v sosedne slovanske dežele in tudi uradniki, ki imajo opraviti z priprostim ljudstvom, ne morejo brez slovensčine shajati.

In tudi v materialnem oziru priporoča se Kranjcem taka šola. Dunajsko vseučilišče je za revne Kranjce preoddaljeno, idrijski rudokop trpel bi veliko škode, še več pa trgovstvo in fabrike v Ljubljani, Trstu, Reki in Gorici.

Kar se tiče denarnih teženj, se državi v tem oziru ni treba bati ničesar. Knjižnice ima Ljubljana dovelj, jedno javno in jedno kmetijske družbe in tudi fonda za njuno vzdrževanje ne manjka. Za mehaniko, kemijo, ladjetesarstvo, matematiko in fiziko potrebnih aparatov je uže sedaj dovelj, vrhu tega pak se nahaja v mestu še obilo zasebnih, vedno množčih se zbirsk denarjev, ki bi jih njihovi lastniki radi prepustili šoli. Če se dovoli stolica za naravoslovje, predlagajo stanovi zanj slovečega Hacque-ja, ki je zbiral jako pridno dolžih 20 let razne naturalije po vsej Kranjskej.¹ To zbirko je cesar Jožef II. l. 1784 sam videl in jo močno hvalil. Z naravoslovjem dala bi se združiti tudi kemija in nihče bi za ta posel ne bil tako sposoben, kakor Hacquet ki je slovenskega jezika popoluoma zmožen. Nekteri udje kmetijske družbe ponudili so se, da hočejo učitelje podpirati pri njihovih znanstvenih potovanjih o počitnicah. Za više, šolske namene dali so nekteri kranjski stanovi 22 110 gold.; letne obresti tega kapitala bile bi precejšen donesek za vzdrževanje filozofične šole. Tudi za prostor niso stanovi v zadregi, frančiškanski samostan velik je dovelj, da sprejme mimo normalke in gimnazije tudi to solo. Do jeseni l. 1787 zavežejo se ga popraviti. Za zvezdarno pak je Grad tudi pripraven in prostora zanj gori dovelj.

Vsled te izvrstno utemeljene in z veliko bistroumnostjo sestavljene prošnje otvorila se je filozofička šola zopet l. 1788, teologička pa 1791.²

Sicer je bila zopetna upeljava filozofične šole za Kranjce velika dobrota toda v obče se z Josipovim vladanjem niso mogli pohvaliti. L. 1771 ustanovili so družbo koristnih umetnosti ter jo podpirali z 1000 gold. na leto. 1787 l. jo je Josip II. razpusil in njeno prihranjeno imovino 8143 gold. 5 kr. stekla ni v stanovsko blagajnico, kar bi se vendar moralo zgoditi po vsacem pravu, ampak v normalkini fond. Dá, še več! Tudi oni letni donesek 1000 gold odkazal se je imenovanemu fondu, da si tudi so mu stanovi uže sicer donašali po 350 gold. Josip II. tirjal je še več. 18. januarija l. 1787 naročilo se je stanovom, da se mora ves ostanek stanovskega imetja oddajati v šolski fond, in l. 1788

¹ Mittheil. 1859, 25—27.

² Gimn. progr. 1861, 8.

in 1789 morali so stanovi za zidanje nove gimnazije in normalke plačati 26 826 gold. 17 kr., da si tudi bi se morala zidati s šolskim fondom.¹

Zaradi tega vstreglo se je kranjskim stanovom na vso moč, da jih je pozval Leopold II., ne prijatelj vsih Josipovih reform, naj izjavijo svoje želje in pritožbe. Spomenica do Leopolda obseza 52 pol. Gledé šolstva so omenili:

Od ustanovljenja liceja bil je pouk po vsej deželi vsake solnine prost, se le l. 1784 in pozneje obložili so ga z njo ter iz teh dijaških doneskov ustanovili stipendije. Toda kako težavno je, kako štipendijo dobiti, ko morajo ubogi dijaci še le po večletnem učenju svojo sposobnost in vrednost dokazati, mej tem pak tudi ti reveži sami solnino plačevati. Pa še pozneje, ko postanejo sposobni, leži jim toliko zaprek na poti, da nimajo starši revnih dijakov resnikacega dobička od štipendij. Ta naprava je grob za najboljše talente, škodljiva je državi, nepravilna nasproti revežem, za Kranjsko, za siromaško Kranjsko, pak popolnoma pogubljiva. Stanovi prosijo toraj, naj se odpravi solnina iz licej in gimnazij.

Manj razumna pak je bila druga prošnja ter ne dela kranjskim stanovom posebne časti. Obrnili so se namreč z vso silo proti ljudskim šolam, ki ne dosegajo svojega namena. Sila, z katero so se ustanovljale, djali so, napravila jih je škodljive. Pristudile so se zavoljo teženj, ki so se naložile občinam in posestnikom. Zaničujejo se zato, ker se je vsled njih mladina odtegnila poljedelstvu, ki je v očeh ljudstva, ki sodi vedno po prvem utisu, vendar njen jedini poklic, zaničujejo se, ker je vlada učitelje le z lepimi obeti pitala in jih pahnila v revo. — Tudi vspeh ni tak, kakor se je pričakoval. Z površnimi vajami v čitanji in pisanji opravljeno je bilo vse. Izobraževanje uma in srca se od učiteljev, ki jim je manjkalo obeh, in pri plači, slabši, kakor navadnega hlapca, ni moglo pričakovati. Največ dijakov naučilo se je le toliko, kolikor je potreba, da so sami seboj in vsem svetu nezadovoljni. Odpravijo naj se toraj tako zoprne trivialne šole po kmetih ter se vpeljejo po potrebi le v mestih in trgih.²

Teh vendar le prereakcionarnih in kratkovidnih tirjatev Leopold II. ni mogel nikakor dovoliti. Odpraviti je dal le generalni seminar, v katerem so se izrejali duhovniki po novih nazorih 18. stoletja. Nadzorovanje teologičnih študij oddalo se je z dvornim dekretom ddto. 4. julija 1790 zopet škofom. Mesto da bi bil pak Leopold II. ljudske šole odpravil, potegnil se je celó zanje, ter ustanovil 8. februarija 1791 tako zvane „Konsese za študije“ v vsacem glavnem mestu. Konsesu oddajale so se vse šole tikajoče se zadeve in se njihovim udom imenovali le javni učitelji in za šolo zaslužni možje. Dobrim, vnetim učiteljem obetala se je boljša plača in častneje službe, ker pred vsem družem je bilo Leopoldu II. največ do tega, da zagotovi javnim učiteljem dolžno spoštovanje in vsled njihove naobraženosti po pravici pripadajoči jim

¹ Mittheil. 1859, 45.

² Mittheil. 1859, 91.

vpliv.¹ A tekoj se te cesarske nade vendar niso še izpolnile, ker dve leti zatem tožil je naš Vodnik konsesu, „da učitelj sedaj nima druge časti, kakor katero si sam pridobi. Vse odlikovanje učitelja za njegovo službovanje je v šolskem prahu pokopano.“ Učiteljem v spodbudo priporoča toraj Vodnik povišanje plače in branjenje njihove časti in veljave.² Ta iz predsednika in šestih članov, namreč iz štirih zastopnikov štirih fakultet in iz jednega gimnazijskega in jednega ljudskega učitelja sestavljeni konses odpravil se je l. 1802 in upeljala se zopet gimnazijska ravnateljstva. Prvi ravnatelj je bil Florijan Thanhauser, po njegovi smrti pak je dobil 17. avgusta 1798 l. naš Vodnik to mesto ter ga oddal 7. aprila l. 1807 Hladniku.³

S šolskim letom 1807/08 vpeljal se je nov učni red, gimnazija imela je zopet šest razredov in šest učiteljev, katerim niso bili posamezni razredi, ampak posamezni predmeti odločeni. Vodniku pripala je zgodovina in zemljepisje, toda ker je kateheta manjkalo, prevzel je on začasno veronauk.⁴

Omeni naj se, da so profesorji tadaj dijake tako milostno sodili, da je dobila v vsacem razredu več ko polovica dijakov «eminenco». Dà, zgodilo se je celó, da se je dijakom, ki tega reda niso dobili, dovolilo, po končanem šolskem letu delati še enkrat izpit, če so hoteli prositi za štipendijo ali sprejem v kak dobrodelen zavod. L. 1809 je avstrijska vlada to strogo prepovedala.⁵

Ko so prišli Francozi v deželo ostalo je v prvem letu vse pri starem, l. 1810 pak je vlada vse šole po svoje uravnala. Ves pouk v Iliriji nadzoroval je «*l'inspecteur general de l'instruction publique dans le provinces illyriennes Rafael Zelli*». Dosedanji liceji dobili so ime «*ecoles centrales*» in so bili razdeljeni v zdravniški, kirurški, inženirsko stavbarski in bogoslovni oddelek. Ravnatelj teh visocih šol nadzoroval je tudi druge šole. Gimnazija skrčila se je na tri razrede in njen ravnatelj bil je ob enem nadzornik začetnih šol; za to mesto imenovan je bil Vodnik ob enem tudi učitelj in ravnatelj umetniške in rokodelske šole. Gimnazij je imela Kranjska pet: v Ljubljani, Kranji, Novem mestu, Postójini in Idriji in en licej v Ljubljani. Učni jezik je bil iz prva slovenski in nemški, pozneje pak francoski.

Preustrojila se je tudi mestna glavna šola z dvema razredoma, začetni predmeti učili so se slovenski. Dijaci, dovršivši ta dva razreda z dobrim uspehom, prestopili so v prvo latinsko šolo. Razen teh dveh bil je še tretji višji, nekaka meščanska šola za mladino, ki se ni dalje šolala. Nemščina dovolila se je v tem razredu le proti pogoju, da se ob enem uči tudi francoščina.⁶

¹ Gimn. progr. 1861, 11.

² Gimn. progr. 1875, 26.

³ Ibid. 26.

⁴ Ibid. 27.

⁵ Provinzialgesetzsammlung 4. Febr. 1809.

⁶ Gimn. progr. 1875, 28 in 29.

Le ljudskih trivijalnih šol po kmetih se francoska vlada ni dotaknila.¹ L. 1811/12 se je v šolstvu zopet mnogo spremenilo. „*Ecoles centrales*“ prekrstile so se v akademije, gimnazija pa v licej z dvema gramatikalnima in dvema humanitetnima razredoma.²

Šolsko leto 1813/14 pričelo se je zopet pod avstrijsko vlado in vpeljal se je, «ker so imele francoske šole toliko hib in pomanjkljivosti», stari red.³ Francoski jezik se je začasno še učil (Hofkanzleidecr. 20. I. 1814), a že konec tega šolskega leta se odpravil. (Studienhofcomm. 10. junija 1814.) Z posebno gorečnostjo lotil se je Franc I. urejevanja in izboljšanja šol; v naslednjih dveh letih, l. 1814 in 1815, dobile so šole po večjem že tako lice, kakoršno so imele do svoje preustrojitve l. 1848.

Tudi mej bojnim hrupom pozabil ni Franc I. šol. Dajal je mnogo šolskih postav, ki so se po l. 1813 razglasile veljavne tudi za Kranjsko. 19. junija 1812 dal je ukaz, naj se napravijo natančne tabele o stanju ljudskega šolstva. 7. avgusta 1812 zahteval je strogo, naj se obiskovanje šol podpira z vso močjo. 8. februarja 1811 razglasila so se pravila za teologične studije. 5. januarja 1810 določil se je učni red natanko, ter se povdarjalo, naj se ga učitelji strogo držé, kar se pod francosko vlado ni zgodilo, ampak učitelji so poučevali, kakor se je njim ljubilo. 23. avgusta zahtevalo se je, naj se stavi učiteljem pri konkurzih jedno pedagoško vprašanje.

Ljubljanske teologične studije osnovala so se z nova 7. junija 1814 l., 8. junija pak medicinsko-kirurški fakulteta, kakor je bila pred l. 1809. 3. junija odpravili so na gimnaziji po Francozih vpeljano šolnino 12 frankov ter so ponovili ukaz od l. 1802, ko so se vse avstrijske gimnazije oprostile šolnine. Ljubljanska gimnazija bila je gimnazija drugega reda, 27. oktobra l. 1815 pak se je povzdignila v prvi red. Zanimiv je ukaz od 3. septembra l. 1815. Predlagalo se je, naj se ustanové na gimnaziji tri premije za dijake, ki bi se v nemščini najbolj odlikovali. Toda cesar je odgovoril, da bi se videlo, kakor bi se hotel s tem slovenski jezik na steno pritiskati, ter dejal, da ta predlog ne velja.

Ob enem uredila se je novomeška gimnazija proti pogoju, da so ji učitelji frančiškani. Če bi pak ta red ne imel dovolj za pouk sposobnih članov, pridrže naj se le gramatikalni razredi. Vrh tega je Franc I. povdarjal še, naj ta gimnazija šolskemu fondu, kolikor največ prizanaša.

S toliko skrbjo, kakor njegovi predniki, potegoval se je tudi Franc I. za povzdigo ljudske omike. 17. junija 1814 l. ukazal je, naj se pospešujejo šole ljudske povsod, kjerkoli jih ljudstvo želi. V početku se ni treba tudi nad pomanjkljivostimi spodtikati. Brezplačno za šolo ponudena soba, če tudi

¹ Odlok c. kr. začasne vojaške in civilne vlade 6. nov. l. 1813.

² Gimn. progr. 1875, 30.

³ Vsi tu navedeni dekreti nahajajo se v „*Provinzialgesetzsammlung*“ omenjenih let.

ni taka, kakor bi morala biti, je vendar boljša, ko nobena, ker ljudska naobraženost pričeti se more jedino le pri ljudski šoli. Toda kmalo zatem je bil Franc I. družega mnenja. Zadostovalo mu ni več, da so izrazile občine željo po šoli. 15. februarja 1815 zapovedal je, da se na to ne more čakati, ampak se naj dela na vso moč za povzdigo ljudskih šol ter se pri tem nič ne prenaagli.

Tudi nedeljskim šolam obrnil je Franc I. vso svojo pozornost. Že 15. februarja l. 1809 prepovedal je vzeti v službo pastirja, ki se ne izkaže s spričevalom kake ljudske šole; tisti otroci pa, ki nikakor ne morejo obiskovati redne šole, hoditi morajo vsaj ob nedeljah in praznikih od 1 do 3 v nedeljsko šolo. 7. junija 1814 l. ponovila sta se ukaza od 1. oktobra l. 1778 in 11. julija 1786, vsled kojih se je vsem rokodelskim učencem ukazalo, ves čas obiskovati nedeljsko šolo, ter napraviti 14 dni predno postanejo pomočniki, izpit pri katehetu. Od 21. marca 1815 l. dalje morali so celó oni, ki so ljudske šole dobro zvršili, nedeljske šole obiskovati.

Učni jezik bil je v vseh ljudskih šolah, izvzemši šestih na Kočevskem, slovenski in že leta 1815 ukazala se je raba slovenskih knjig ter se ob enem ustanovila v Ljubljani stolica za slovenski jezik, a razen bogoslovcev so si to dobroto le malokteri v svoj prid obrnili.¹

Od avstrijskih knezov tako podpirano kranjsko šolstvo vspelo se je polagoma na visoko stopinjo. L. 1848 bilo je na Kranjskem 7 glavnih, 92 tri-vijalnih in četvero dekliskih šol, potem 5 industrijalnih in 101 nedeljska, v katerih se je učilo 21 297 otrok. Seveda so bile še jako pomanjkljive, ker 36 624 otrok ostalo je brez pouka in 2543 krajev ni imelo nobene šole.² *A l. 1848 prevzel je vladarstvo avstrijskih pokrajin presviti cesar Franc Josip I., ki je povzdignil ljudsko šolstvo do tolike stopinje, da se primerja lahko s šolstvom najizobraženejših držav.*

¹ Mittheil. 1849, 17.

² Mittheil. 1849, 15.

Ivan Vrhovec.

Schulnachrichten.

1. Der Lehrkörper am Schlusse des zweiten Semesters.

- 1.) *Dr. Johann Mrhal*, Director, lehrte Mathematik in der IV. Cl.
- 2.) *Emil Ziakowski*, Professor, Mitglied der Prüfungscommission für angehende Locomotivführer, Dampfmaschinenwärter u. s. w., Erprobungs- und Revisionscommissär für stationäre Dampfkessel, lehrte darstellende Geometrie in der V. und VII., Freihandzeichnen in der I.a., I.b., geometr. Zeichnen in der II. und IV., Kalligraphie in der II. Cl.
- 3.) *Franz Kreminger*, Professor, 8. Rangel., Vorstand der VI. Cl., Mitglied der Prüfungscommission für Volks- und Bürgerschulen, Custos der Realschulbibliothek, lehrte Mathematik in der V. und VI., darstellende Geometrie in der VI., geometrisches Zeichnen in der III., Kalligraphie in der I.a. und I.b. Cl.
- 4.) *Franz Globočnik*, Professor, beeideter Kunst- und Sachverständiger für Schriftsachen beim k. k. Landesgerichte, lehrte Freihandzeichnen in der II. bis VII. Cl.
- 5.) *Friedrich Križnar*, Professor, geistlicher Rath, Exhortator, Vorstand der IV. Cl., lehrte katholische Religion in allen Classen, deutsche Sprache in der IV. Cl.
- 6.) *Balthasar Knapitsch*, Professor, Vorstand der V. Cl., Custos der chem. Lehrmittel, beeideter Chemiker beim k. k. Landesgerichte, lehrte Chemie in der IV. bis VI. Cl., Arithmetik in der II. Cl., analyt. Chemie als Freigegegenstand.
- 7.) *Wilhelm Voss*, Professor, Vorstand der I.a. Cl., Custos der naturhist. Sammlungen, lehrte Naturgeschichte in der I.a., I.b. (bloss im I. Semester), II., V., VI. und VII. Cl.
- 8.) *Andreas Senekovič*, Professor, Vorstand der VII. Cl., Custos der phys. Lehrmittel, lehrte Physik in der III., IV., VI. und VII., Arithmetik in der I.b. Cl.
- 9.) *Emanuel Ritter v. Stauber*, Professor, beeideter Dolmetsch für italienische Sprache beim k. k. Landesgerichte, Examinator für französische Sprache bei den Volks- und Bürgerschul-Prüfungen, lehrte französische Sprache in der III. bis VII. Cl.
- 10.) *Anton Raič*, Professor, lehrte slovenische Sprache in der II., III., IV. und VI., Geographie und Geschichte in der IV. Cl.
- 11.) *Clemens Proft*, Professor, Vorstand der III. Cl., lehrte Mathematik in der I.a., III. und VII., deutsche Sprache, Geographie und Geschichte in der III. Cl.
- 12.) *Franz Levec*, wirklicher Lehrer, Custos der geogr. und histor. Lehrmittel, Translator für slovenische Sprache bei der k. k. Landesregierung, lehrte slovenische Sprache in der V. und VII. Cl., ferner in den drei Jahrgängen des Freicurses für Nicht-Slovenen, Geschichte in der VII. Cl.
- 13.) *Dr. Josef Julius Binder*, wirklicher Lehrer; für das ganze Schuljahr wegen Krankheit beurlaubt.
- 14.) *Josef Borghi*, wirklicher Lehrer, Vorstand der II. Cl., beeideter Interpret für das Italienische beim k. k. Landesgerichte, lehrte deutsche Sprache in der II., italienische Sprache in der V., VI. und VII., Geographie in der I.a. Cl.
- 15.) *Johann Vrhovec*, suppl. Lehrer, Vorstand der I.b. Cl., lehrte deutsche Sprache in der I.a. und I.b., slovenische Sprache in der I.b., Geographie und Geschichte in der II. Cl.
- 16.) *Victor Schaller*, suppl. Lehrer, lehrte deutsche Sprache in der V., VI. und VII., Geschichte in der V. und VI. Cl.
- 17.) *Johann Šubíc*, Probecandidat, lehrte im II. Semester Naturgeschichte in der I.b. Cl.
- 18.) *Karl Pirc*, Assistent beim Zeichenunterrichte.
- 19.) *Julius Schmidt*, Turnlehrer an der hierortigen Lehrer-Bildungsanstalt, lehrte Turnen in allen Classen.

Schuldiener.

Bartholomäus Jereb. — *Johann Skube.* — *Anton Bietenz*, Hausmeister.

2. Lehrplan.

Obligate Lehrgegenstände.

I. Classe.

Religion, 2 St. wöch.: Kathol. Religionslehre. Vom Glauben, von den Geboten, Sacramenten; die christliche Gerechtigkeit.

Deutsche Sprache, 4 St. wöch.: Die Wortarten, Flexion des Nomen und Verbum; der nackte Satz, Erweiterung desselben; orthographische Übungen; zahlreiche Lesestücke mit Wort- und Sacherklärungen; Wiedererzählung des Gelesenen; Memorieren und Vortragen erklärter Gedichte und prosaischer Abschnitte. Jeden Monat zwei Hausaufgaben und eine Schularbeit.

Slovenische Sprache, 4 St. wöch.: Lautlehre, Wortarten, Flexion des Nomen und Verbum; der nackte und erweiterte Satz, aufgezeigt und erklärt an einfachen Beispielen, Lesen und Erklären passender Lesestücke, Wiedererzählen des Gelesenen; orthographische Übungen. Monatlich eine Schularbeit und zwei Hausaufgaben.

Geographie, 3 St. wöch.: Die wichtigsten geographischen Vorbegriffe zum Verständnisse der Karte; Vertheilung von Land und Wasser auf der Erdoberfläche; politische Übersicht der Erdtheile; das Wichtigste aus der mathematischen und physikalischen Geographie.

Arithmetik, 3 St. wöch.: Dekadisches Zahlensystem; die vier Grundoperationen mit unbenannten und mit einfach benannten Zahlen, ohne und mit Decimalien; Erklärung des metrischen Mass- und Gewichtssystems; Grundzüge der Theilbarkeit der Zahlen; grösstes gemeinsames Mass und kleinstes gemeinsames Vielfaches; gemeine Brüche; Verwandlung gemeiner Brüche in Decimalbrüche und umgekehrt; das Rechnen mit mehrfach benannten Zahlen.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: Anschauungsunterricht, im I. Sem. Wirbelthiere, im II. Sem. wirbellose Thiere.

Freihandzeichnen, 6 St. wöch.: Zeichnen ebener geometrischer Gebilde aus freier Hand nach Tafelvorzeichnungen, als: Gerade und krumme Linien, Winkel, Dreiecke, Vierecke, Kreise, Ellipsen, Combinationen dieser Figuren; das geometrische Ornament; Elemente des Flachornamentes; Erklärung der Körper und ihrer Netze.

Schönschreiben, 1 St. wöch.: Deutsche Current-, englische Cursivschrift; die Rundschrift.

II. Classe.

Religion, 2 St. wöch.: Cultus der kathol. Kirche, Gebet, Messe, Sacramente, Ceremonien; das kathol. Kirchenjahr.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Vervollständigung der Formenlehre; Erweiterung der Lehre vom nackten und bekleideten Satze; die Satzverbindung und Satzordnung in ihren leichteren Arten; Fortsetzung der orthographischen Übungen; alles übrige wie in der I. Classe. Alle 14 Tage eine Hausaufgabe, alle vier Wochen eine Schularbeit.

Slovenische Sprache, 4 St. wöch.: Eingehende Wiederholung des in der I. Classe genommenen Lehrstoffes; Erweiterung der Lehre vom nackten bekleideten Satze; die Satzverbindungen; Satzordnung. Eine Stunde wöchentlich Übersetzung aus dem Deutschen ins Slovenische. Schriftliche Arbeiten wie in der I. Classe.

Geographie und Geschichte, 4 St. wöch.: a) Geographie, 2 St.: Specielle Geographie Afrikas und Asiens in topographischer und physikalischer Hinsicht, mit Bezugnahme auf Klima und Vegetation, Verkehrsleben und Culturzustände der Völker; Übersicht der Bodengestalt, der Stromgebiete und Länder Europas; specielle Geographie der Länder des westlichen und südlichen Europa. — b) Geschichte, 2 St.: Geschichte des Alterthumes, hauptsächlich der Griechen und Römer.

Arithmetik, 3 St. wöch.: Abgekürzte Multiplication und Division mit periodischen und unvollständigen Decimalbrüchen; Mass-, Gewichts- und Münzreduction; Schlussrechnung; Verhältnisse und Proportionen mit Anwendungen; Regeldetri, Kettensatz; Procent-, einfache Zins-, Discout-, und Terminrechnung; Theilregel, Durchschnitts- und Allegationsrechnung.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: Im I. Sem. Mineralogie; im II. Sem. Botanik, Beschreibung einiger häufig vorkommender Gewächse und Merkmale der hauptsächlichsten natürlichen Familien.

Geometrisches Zeichnen, 3 St. wöch.; *a)* Geometrie, 2 St.: Elemente der Planimetrie einschliesslich der Flächenberechnung. — *b)* Geometrisches Zeichnen, 1 St.: Übungen im Gebrauche der Reissinstrumente; Constructionszeichnungen im Anschlusse an den in der Planimetrie abgehandelten Lehrstoff und unter Berücksichtigung der einfachen ornamentalen Formen.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Elemente der Perspective an der Hand der dazu erforderlichen Apparate, Draht- und Holzmodelle; Beleuchtungserscheinungen, Selbstschatten, Schlagschatten, Flachornamente und Vorzeichnungen an der Tafel.

Schönschreiben, 1 St. wöch.: Fortsetzung der Übungen in der I. Cl.

III. Classe.

Religion, 2 St. wöch.: Geschichte der Offenbarungen des A. B.

Deutsche Sprache, 4 St. wöch.: Der zusammengezogene und zusammengesetzte Satz; Arten der Nebensätze, Verkürzung derselben; indirecte Rede; die Periode; systematische Belehrung über Orthographie und Zeichensetzung; Lectüre von passenden Lese- stücken; Mittheilung biographischer Notizen über die Verfasser; Memorieren, Vortragen. Haus- und Schularbeiten wie in der II. Cl.

Slovenische Sprache, 2 St. wöch.: der zusammengezogene und zusammengesetzte Satz; Arten der Nebensätze, Verkürzung derselben; die Periode; Interpunction; Übersetzung ins Slovenische. Monatlich eine Haus- und eine Schularbeit.

Französische Sprache, 5 St. wöch.: Leselehre; Formenlehre; Substantiv und sein Genre; Adjectiv; regelmässige Conjugation; Construction des einfachen Satzes; mündliche und schriftliche Übersetzung einfacher Sätze aus dem Französischen und in dasselbe; Aneignung eines entsprechenden Wortvorrathes. Kleine Hausarbeiten nach Erfordernis; alle 14 Tage eine Schularbeit.

Geographie und Geschichte, 4 St. wöch.; *a)* Geographie, 2 St.: Specielle Geographie des übrigen Europa mit Ausschluss der österr.-ungar. Monarchie. — *b)* Geschichte, 2 St.: Geschichte des Mittelalters bis Rudolf von Habsburg, unter steter Berücksichtigung der vaterländischen Momente.

Arithmetik, 3 St. wöch.: Die vier Grundoperationen in allgemeinen Zahlen; die Quadrierung und Cubirung ein- und mehrgliedriger algebraischer Ausdrücke sowie dekadischer Zahlen; Wiederholung des Lehrstoffes der früheren Classen; Zinseszinsrechnung.

Physik, 3 St. wöch.: Allgemeine Eigenschaften der Körper; Wärmelehre; Magnetismus; Electricität.

Geometrisches Zeichnen, 3 St. wöch.; *a)* Geometrie, 2 St.: Flächengleiche Figuren und ihre Verwandlung. — *b)* Zeichnen, 1 St.: Anwendung der Algebra zur Lösung einfacher Aufgaben der Planimetrie; Theilung und Construction gerader Linien, Dreiecke und Polygone.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Flachornamente, von der einfachen Blattform ausgehend bis zur Combination verschiedener Stilarten, nach Vorzeichnungen an der Tafel; farblose und polychrome Ornamente; perspectivische und Gedächtnis-Zeichnungsübungen.

IV. Classe.

Religion, 2 St. wöch.: Geschichte der Offenbarungen des N. B.; Apostelgeschichte; Kirchengeschichte bis auf Constantin d. Gr.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Zusammenfassender Abschluss des gesamten grammatischen Unterrichtes; Zusammenstellung von Wortfamilien mit Rücksicht auf Vieldeutigkeit und Verwandtschaft der Wörter gelegentlich der Lectüre; das Wichtigste aus der Prosodie und Metrik; einiges über die antike und germanische Götter- und Heldensage; die wichtigsten Arten der Geschäftsaufsätze. Haus- und Schularbeiten wie in der II. Cl.

Slovenische Sprache, 2 St. wöch.: Zusammenfassender Abschluss des gesamten grammatischen Unterrichtes; Zusammenstellung von Wortfamilien mit Rücksicht auf Vieldeutigkeit und Verwandtschaft der Wörter gelegentlich der Lectüre; das Wichtigste aus der Prosodie und Metrik. Schriftliche Arbeiten wie in der III. Cl.

Französische Sprache, 4 St. wöch.: Fortsetzung der Formenlehre; die Adjectifs numeraux; Comparison; Fürwörter; die drei regelmässigen Conjugationen; article partitif; adverb; Präpositionen; Syntax des Pronom personnel conjoint; Frage- und negative Form; die gebräuchlichsten unregelmässigen Verben mit Ausfall des Stammsconsonanten. Mündliche und schriftliche Übersetzungen aus dem Französischen ins Deutsche und umgekehrt; Vermehrung des Wortvorrathes; vorbereitete Dictate. Lectüre leichter Erzählungen. Hausarbeiten nach Erfordernis, alle 14 Tage eine Schularbeit.

Geographie und Geschichte, 4 St. wöch.; *a)* Geographie, 2 St.: Speciell Geographie Amerikas, Australiens und der österreichisch-ungarischen Monarchie, mit Berücksichtigung der Verfassungsverhältnisse des Kaiserstaates. — *b)* Geschichte, 2 St.: Übersicht der Geschichte der Neuzeit, mit eingehender Behandlung der Geschichte von Österreich.

Arithmetik, 4 St. wöch.: Wissenschaftlich durchgeführte Lehre von den vier ersten Rechnungsoperationen; Theilbarkeit der Zahlen; grösstes gemeinsames Mass, kleinstes gemeinsames Vielfaches; gemeine und Decimalbrüche; Verhältnisse und Proportionen nebst Anwendungen; Gleichungen des ersten Grades mit einer und mit mehreren Unbekannten.

Physik, 3 St. wöch.: Mechanik, Bewegungsarten, Kräftenparallelogramm-Schwerpunkt; einfache Maschinen; Barometer, Luftpumpe; Akustik; Optik.

Chemie, 3 St. wöch.: Die wichtigsten physikalisch-chemischen Erscheinungen und Prozesse; kurze Charakteristik der Elemente und der verschiedenen Arten der aus ihnen entstehenden Verbindungen.

Geometrie und geometrisches Zeichnen, 3 St. wöch.: *a)* Geometrie, 1 St.: Stereometrie. — *b)* Geometrisches Zeichnen, 2 St. wöch.: Erklärung und Darstellung der Kegelschnittlinien, elementare Entwicklung der wichtigsten Eigenschaften dieser Linien und deren Anwendung zu Tangenten-Constructions; Darstellung geometrischer Körper und einfacher technischer Objecte in horizontaler und verticaler Projection auf Grund der Anschauung.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Erklärungen über Stil und Stilarten; Ornamente aus dem griechischen, römischen, romanischen, gothischen und Renaissance-Stil.

V. Classe.

Religion, 1 St. wöch.: Kirchengeschichte von Constantin dem Grossen bis auf die neueste Zeit.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Formen und Arten der epischen und lyrischen Dichtung; Hauptrichtungen der Prosa; Übungen im Vortragen poetischer und prosaischer Schriftstücke; Lesung entsprechender Dichtungen, mit besonderer Rücksicht auf die Antike. In jedem Semester sechs Aufsätze, meist zur häuslichen Bearbeitung.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Abschluss und Wiederholung der gesamten Syntax. In jedem Semester sechs schriftliche, abwechselnd Haus- und Schularbeiten.

Französische Sprache, 3 St. wöch.: Ergänzung der Formenlehre; unregelmässige, defective und unpersönliche Zeitwörter; Conjunction; der zusammengesetzte Satz; Elemente der Wortbildung. Mündliche und schriftliche Übersetzungen aus dem Französischen und in dasselbe; Memorieren kurzer Lesestücke; vorbereitete Dictate. Hausarbeiten wie in der IV. Classe, monatlich eine Schularbeit.

Italienische Sprache, 3 St. wöch.: Lese- und Aussprache-Lehre, Formenlehre des Artikels, Substantivs, Adjectivs, Pronomens, Numerale, der einfachen Zeiten der Verba. Mündliche und schriftliche Übersetzungen aus dem Italienischen und in dasselbe; Aneignung eines entsprechenden Wortvorrathes. Hausaufgaben nach Erfordernis, alle 14 Tage eine Schularbeit.

Geschichte, 3 St. wöch.: Geschichte des Alterthums, besonders der Griechen und Römer, mit Hervorhebung der culturhistorischen Momente; Wiederholung der einschlägigen geographischen Partien.

Mathematik, 5 St. wöch.; *a)* Algebra: Kettenbrüche; unbestimmte Gleichungen des ersten Grades; Potenzen; Wurzelgrössen; Logarithmen; Gleichungen des zweiten Grades mit einer Unbekannten. — *b)* Geometrie: Planimetrie, streng wissenschaftlich behandelt.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: Zoologie, mit genauer Berücksichtigung der Wirbelthiere und der wichtigsten Gruppen der wirbellosen Thiere.

Chemie, 3 St. wöch.: Anorganische Chemie.

Darstellende Geometrie, 3 St. wöch.: Durchführung der Elementaraufgaben der darstellenden Geometrie; über orthogonale Projection mit Rücksicht auf die einschlägigen Schattenconstructions.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Studien über den Regelkopf in verschiedenen Lagen; Bau des menschlichen Schädels, nach Vorzeichnungen an der Tafel; Reliefköpfe nach Gipsmodellen; Übungen im Gedächtniszeichnen.

VI. Classe.

Religion, 1 St. wöch.: Generelle Dogmatik; die besondere Glaubenslehre.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Literaturgeschichte des deutschen Mittelalters; der indo-europäische Sprachstamm und seine Abzweigungen; die nationalen Sagenkreise; Lectüre einiger Abschnitte aus dem Nibelungenliede nach dem Grundtexte unter Hervorhebung der unterscheidenden Merkmale der mittelhochdeutschen und neuhochdeutschen Sprachformen; die Bildung der neuhochdeutschen Schriftsprache und die wichtigsten Erscheinungen der neuhochdeutschen Literatur bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts. Gelesen wurde eine Auswahl aus Göthes Prosa und Lessings Minna von Barnhelm. Übungen im Vortrage poetischer Schriftstücke. Schriftliche Arbeiten wie in der V. Classe.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Stammbildungslehre; Lectüre: Schillers Wallenstein, übersetzt von Cegnar. Übungen im Lesen des Altlovenischen. Literaturgeschichte bis auf Trubar. Schriftliche Arbeiten wie in der V. Classe.

Französische Sprache, 3 St. wöch.: Fortsetzung der Formenlehre bis zum Gebrauch der Zeiten und Arten; entsprechende Vermehrung des Wörter- und Phrasenvorrathes; Lesung leichterer Absätze aus der Chrestomathie mit sprachlicher und sachlicher Erklärung. Monatlich 3 schriftliche Arbeiten, abwechselnd Haus- und Schularbeiten.

Italienische Sprache, 3 St. wöch.: Wiederholung des grammatischen Lehrstoffes mit besonderer Betonung der Casus-, Modus- und Tempuslehre; Hervorhebung der Idiotismen, der Homo- und Synonymen; Lectüre von Pellegrinis «Antologia italiana» und der «Promessi sposi» von Alessandro Manzoni. Monatlich eine Schul- und eine Hausaufgabe.

Geschichte, 3 St. wöch.: Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit bis zum westphälischen Frieden, mit specieller Rücksicht auf die österreichisch-ungarische Monarchie; Wiederholung der einschlägigen Geographie.

Mathematik, 5 St. wöch.: a) Höhere Gleichungen, welche auf quadratische zurückgeführt werden können; quadratische Gleichungen mit zwei und mehreren Unbekannten; Exponentialgleichungen; unbestimmte Gleichungen des zweiten Grades; arithmetische und geometrische Progressionen mit Anwendungen; Combinationslehre; binomischer Lehrsatz. — b) Goniometrie: ebene Trigonometrie, Stereometrie.

Naturgeschichte, 2 St. wöch.: Botanik; Kryptogamen; anatomisch-morphologische Charakterisierung der einzelnen Gruppen; Morphologie der Phanerogamen; Charakter der wichtigsten Pflanzenfamilien.

Physik, 4 St. wöch.: Mechanik fester und flüssiger Körper; schwingende Bewegung; Akustik.

Chemie, 3 St. wöch.: Abschluss der anorganischen Chemie; organische Chemie.

Darstellende Geometrie, 3 St. wöch.: Orthogonale Projection der Pyramiden und Prismen, ebene Schnitte und Netze dieser Körper; Schattenbestimmungen; das Wichtigste über die Darstellung der krummen Linien; Darstellung der Cylinder-, Kegel- und Rotationsflächen; ebene Schnitte und Berührungsebenen in einem Punkte dieser Flächen; Durchdringung der genannten Figuren.

Freihandzeichnen, 2 St. wöch.: Studien nach antiken und modernen Gipsköpfen; Ornamente nach polychromen Musterblättern; Übungen im Gedächtniszeichen und in der Perspective.

VII. Classe.

Religion, 1 St. wöch.: Sittenlehre.

Deutsche Sprache, 3 St. wöch.: Wieland, Lessing, Herder, Schiller, Göthe und ihre Zeit; Erklärung der Hauptpunkte der Dramatik. Gelesen wurde eine Auswahl aus Lessings Prosa, ferner Hermann und Dorothea, Maria Stuart, Torquato Tasso. Übungen im freien Vortrage über selbstgewählte Themen. Schriftliche Arbeiten wie in der VI. Classe.

Slovenische Sprache, 3 St. wöch.: Literaturgeschichte bis auf die Gegenwart. Schriftliche Arbeiten wie in der VI. Classe.

Französische Sprache, 3 St. wöch.: Abschluss und Wiederholung der Grammatik; mündliche und schriftliche Übungen mit Hervorhebung der Idiotismen, Homo- und Synonymen; Lectüre ausgewählter Stücke aus der Chrestomathie. Schriftliche Arbeiten wie in der VI. Classe.

Italienische Sprache, 3 St. wöch.: Fortsetzung der Lectüre aus der «Antologia italiana» von Pellegrini und aus «Promessi sposi» von Manzoni mit sprachlicher und sachlicher Erklärung und mit Wiederholung der Grammatik. Mittheilung von Notizen über die Lebensverhältnisse und literarischen Leistungen der in den Lesebüchern vertretenen Schriftsteller. Monatlich eine Schul- und eine Hausaufgabe.

Geschichte, 3 St. wöch.: Geschichte des 18. und 19. Jahrhunderts mit Hervorhebung der culturhistorischen Momente; Wiederholung der einschlägigen Geographie; Übersicht der Statistik Österreich-Ungarns mit Hervorhebung der Verfassungsverhältnisse.

Mathematik, 5 St. wöch.: a) Algebra: Wahrscheinlichkeits- und Lebensversicherungs-Rechnung; Berechnung des Moduls und Arguments; graphische Darstellung complexer Grössen. — b) Geometrie: Analytische Geometrie in der Ebene; sphärische Trigonometrie; Wiederholung des gesammten Lehrstoffes durch Lösung von Übungsaufgaben.

Naturgeschichte, 3 St. wöch.: a) Mineralogie: Krystallographie; Mineralphysik und Systematik. — b) Geologie: Die einzelnen Glieder des Erdganzen; dynamische Geologie; Petrographie und Formationslehre.

Physik, 4 St. wöch.: Magnetismus; Elektrizität; Optik; Wärmelehre; astronomische Grundbegriffe.

Darstellende Geometrie, 3 St. wöch.: Vervollständigung des in der V. und VI. Classe vorgenommenen Lehr- und Übungsstoffes, betreffend die Berührungsaufgaben und Schatten-constructionen; Elemente der Linearperspective und Anwendung derselben zur perspectivischen Darstellung geometrischer Körper und einfacher technischer Objecte.

Freihandzeichnen, 4 St. wöch.: Fortsetzung der Übungen im Zeichnen der Köpfe, Büsten und Ornamente nach schwierigen Gipsmodellen; Übungen in der Perspective nach der Natur und im Gedächtniszeichnen.

Der für alle Schüler obligate Turnunterricht wurde in Gemässheit des hohen Ministerialerlasses vom 20. September 1875, Z. 14 258, und im Sinne der mit dem hohen Ministerialerlasse vom 15. April 1879, Z. 5607, verlaublichten Instructionen von dem Turnlehrer an der hierortigen k. k. Lehrer-Bildungsanstalt, Herrn Julius Schmidt, ertheilt. Jede der vier Unterclassen hatte 2, die V. und VI. Classe gemeinschaftlich 1, die VII. Classe 1 Unterrichtsstunde wöchentlich.

In Bezug auf die deutsche Sprache, Geographie und Geschichte, Mathematik, Naturgeschichte, Physik, geometrisches Zeichnen, darstellende Geometrie, Freihandzeichnen und Schönschreiben sind sowohl in betreff des für die einzelnen Classen vorgezeichneten Lehrzieles als der angesetzten wöchentlichen Stundenzahl die Bestimmungen des mit dem hohen Ministerialerlasse vom 15. April 1879, Z. 5607, kundgemachten Normallehrplanes mit der für den Unterricht in der Geometrie und im geometr. Zeichnen im Sinne des hohen Ministerialerlasses vom 23. April 1880, Z. 6233, modificierten Lehrstoffvertheilung zur vollen Geltung gekommen.

Der Unterricht in der französischen, italienischen und slovenischen Sprache wurde gemäss den mit dem hohen Ministerialerlasse vom 3. Mai 1880, Z. 10 754, für diese Lehranstalt normierten Modificationen des Normallehrplanes ertheilt. Das Französische in der VI. und VII. Classe und ebenso das Italienische in der V. Classe war nur für jene Schüler obligat, für welche das Slovenische nicht obligat war. Das Slovenische als Unterrichtssprache kam nur bei diesem selbst in der I., II., III., V., VI. und VII. Classe in Anwendung, und wird diese Einrichtung auch auf die IV. Classe ausgedehnt werden.

3. Lehrbücher, welche im Schuljahre 1882/83 beim Unterrichte benützt wurden.

Lehrgegenstand	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.
Religion	Dr. Fr. Fischer, katholische Religionslehre.	Dr. Ant. Wappler, Cultus der katho- l. Kirche.	Dr. Fr. Fischer, Gesch. d. Offenba- rung d. neuen Test.; Pöhl, Kirchengesch.	Dr. Fr. Fischer, Gesch. d. Offenba- rung d. neuen Test.; Pöhl, Kirchengesch.	Pöhl, Kirchengeschichte.	Dr. Ant. Wappler, kath. Religionslehre (Glaubenslehre).	Dr. Ant. Wappler, kathol. Religions- lehre (Sittenlehre).
Deutsche Sprache	Schiller, Gramm. für Mittelsch.; Neumann u. Gehlen, Leseb. für die I. Cl. d. Gymn.	Gramm. w. i. I. Cl.; Neumann u. Gehlen, Leseb. f. d. III. Cl. der Gymnasien.	Gramm. w. i. I. Cl.; Neumann u. Gehlen, Leseb. f. d. IV. Cl. der Gymnasien.	Gramm. w. i. I. Cl.; Neumann u. Gehlen, Leseb. f. d. IV. Cl. der Gymnasien.	Dr. Egger, Lehr- u. Lesebuch f. h. Lehr- anstalten, 1. Th., Ausg. f. Realsch.	Egger, Lehr- u. Leseb. 2. Th., Literatursk.; Janker u. Noß, mit- telhochdeutsch. Leseb.	Dr. Egger, Lehr- u. Leseb. w. i. VI. Cl.
Slovenische Sprache	Janežič, slov. slov- nica, cvetnik 1. Th.	Janežič, slov. slov- nica, cvetnik 2. Th.	Wie in II. Classe.	Janežič, cvetnik sloven. slovesnosti.	Janežič slov. slov- nica; cvetnik w. i. IV. Cl.	Janežič slov. slov- nica; berilo za VIII. gimn. razred.	Wie in VI. Classe.
Französische Sprache	—	Bechtel, franz. Gramm. für Mittel- schulen, 1. Th.	Gramm. w. i. III. Cl.; Leseb. von Bechtel.	Gramm. w. i. III. Cl.; Leseb. von Bechtel.	Bechtel, franz. Gramm. 2. Th.; Leseb. wie in IV. Cl.	Gramm. w. i. III. Cl.; Lesebuch v. Bechtel.	Gramm. v. Bechtel, 2. Th.; Chrestoma- thie v. Bechtel.
Italienische Sprache	—	—	—	—	Musaffia, Sprachl.	Sprachl. w. i. V. Cl.; Pellegrini, antologia; Manzoni, Prom. sposi.	Wie in VI. Classe.
Geographie und Geschichte	Supan, Lehrbuch der Geographie.	Geogr. w. i. I. Cl.; Gindely, Gesch. des Alterth. f. unt. Cl.	Geogr. w. i. I. Cl.; Gindely, Gesch. des Mittelalters.	Geogr. w. i. I. Cl.; Gindely, Gesch. der Neuzeit.	Geogr. w. i. I. Cl.; Gindely, Gesch. f. d. ob. Cl., 1. Bd.	Geogr. w. i. I. Cl.; Gindely, Gesch. f. d. ob. Cl., 2. Bd.	Geogr. w. i. I. Cl.; Gindely, Gesch. f. d. ob. Cl., 3. Bd.; Han- nack, Vaterlandsk.
Mathematik	Mečnik, Arithm. f. Unterrichtsch., 1. Th.	Mečnik, Arithm. f. Unterrichtsch., 2. Th.	Mečnik, Arithm. f. Unterrichtsch., 3. Th.	Habert, Lehrb. der Arithm. u. Algebra.	Habert, w. i. IV. Cl.; Mečnik, Geometrie f. Obergymnasien.	Habert, Arithmetik u. Algebra; Mečnik, Geom. f. Obergymn.	Wie in VI. Classe.
Darst. Geometrie	—	—	—	—	Streissler, Elemente d. darst. Geometrie.	Wie in V. Classe.	Wie in V. Classe.
Naturgeschichte	Pokorny, Naturg. d. Thierreichs.	Pokorny, Naturg. d. Miner. u. Pflanzenr.	—	—	Woldrich, Leitfaden der Zoologie.	Wretschko, Vor- schule der Botanik.	Hochstätter und Bi- sching, Leitf. d. Min- und Geologie.
Physik	—	—	Krist, Anfangsgründe der Naturlehre.	Wie in III. Classe.	—	Handl, Lehrbuch der Physik.	Wie in VI. Classe.
Chemie	—	—	—	Kauer, Elemente der Chemie.	Mitteregger, 1. Th., anorgan. Chemie.	Mitteregger, 2. Th., organ. Chemie.	—
Geometrisches Zeichnen	Streissler, geometr. Formenlehre, 1. Th.	Streissler, geometr. Formenlehre, 2. Th.	Wie in II. Classe.	Wie in II. Classe.	—	—	—

4. Haus- und Schulaufgaben.

a) Deutsche Sprache.

V. Classe.

1.) Gudrun (Inhaltsangabe nach dem Lesebuche). — 2.) Der Ackerbau als Grundlage aller höhern Gesittung (nach dem Gedichte Schillers: «Das eleusische Fest»). — 3.) Das Verfassungswesen der Griechen in der heroischen Zeit und dessen Entwicklung nach der dorischen Wanderung. — 4.) Kaiser Karl d. Gr. und Hüon von Bordeaux (nach der Lectüre des 1. Gesanges aus «Oberon»). —

5.) «Nicht an Güter hänge dein Herz,
Die das Leben vergänglich zieren,
Wer im Glück ist, lerne den Schmerz,
Wer besitzt, der lerne verlieren.» *Schiller.*

6.) Themistokles. — 7.) Der Seidenspinner und seine Bedeutung für die Industrie. — 8.) Frühlingsbilder. — 9.) Nur Beharrung führt zum Ziel (Chrin). — 10.) Die Stellung Roms und Karthagos vor dem Ausbruche des ersten punischen Krieges. — 11.) Heldenmuth und Grösse der Römer in Zeiten der Gefahr und des Unglücks.

VI. Classe.

1.) Alarichs Züge nach Italien und deren Folgen für das weströmische Reich. — 2.) Erklärung des Sprichwortes: «Durch Schaden wird man klug». —

3.) «Nie stille steht die Zeit, der Augenblick entschwebt,
Und den du nicht genützt, den hast du nicht gelebt.» *Rückert.*

4.) Das Epos der Deutschen im 12. und 13. Jahrhundert. — 5.) Welche Bande knüpfen uns an das Vaterland? — 6.) Würdigung der Verdienste Heinrichs I. um die deutsche Nation. — 7.) Die Farne (eine naturhistorische Skizze). — 8.) Das Meer in seiner Wichtigkeit für den Haushalt der Natur und das Leben des Menschen. — 9.) Die Lage Deutschlands zur Zeit des Regierungsantrittes Rudolfs von Habsburg. —

10.) «Nicht der ist auf der Welt verwaist, dem Vater und Mutter gestorben,
Sondern der für Herz und Geist keine Lieb' und kein Wissen erworben.» *Rückert.*

11.) Die Handlung in Lessings «Minna von Barnhelm».

VII. Classe.

1.) Die Reformen Kaiser Josefs II. — 2.) Kurze Darlegung der Hauptgedanken aus Lessings Laokoon. — 3.) Würdigung der Verdienste Gutenbergs. — 4.) Über den Wert des Geschichtsstudiums. — 5.) «Wer nicht vorwärts geht, der kommt zurück» (Goethe). — 6.) Die bewunderungswürdige Überlegenheit Europas über die anderen Erdtheile. — 7.) Schiller, unser volksthümlicher Dichter. — 8.) Elisabeth und Maria Stuart (Charakter schilderung). — 9.) Weltstellung des Hauses Habsburg im 16. Jahrhundert (zur Reifeprüfung).

b) Slovenische Sprache.

V. Classe.

1.) Ocena Vodnikove pesni «Moj spominek». — 2.) Red je pol življenja. — 3.) Zima v mestu in na kmetih. — 4.) Goré ločijo narode, reke jih vežejo. — 5.) Meč, pero, plug. —

6.) «Sreča prebiva sredi srca,
V srci poštenem ti je doma».

7.) Ogenj in voda dobro služita, pa slabo gospodarita. — 8.) Ščedljivec in zapravljivec, lakomnik in skopuh. — 9.) Železnice, pospešilo našega napredka in naše omike. — 10.) Čebela; nje življenje in nje korist. — 11.) Hanibalov značaj. — 12.) Beseda sladka, domovina.

VI. Classe.

1.) Kako in kake pisatelje biča Prešeren v «Novi pisariji»? — 2.) Vzroki propada rimskega cesarstva. — 3.) Vsebina pesni o Igorjevi vojski. — 4.) «Delo je hladilo srcu — Delo je modrosti vir.» — 5.) Življenje in sege na Ogerskem za habsburških vladarjev do Karola VI. — 6.) Boj med Svetopolkom in Arnulfom. — 7.) Vsebina pogovora med Marijo Stuart in Elizabeto; značaj obeh kraljic (po «Marija Stuart», III. 4.). — 8.) Kak razloček je

med zgodovinsko in pesnikovo Marijo Stuart? — 9.) Pokažite lastnosti narodne pesni na narodnej «Kraljevi Marko in tolovaj Musa». — 10.) Avstrijsko medvladje in prepričanje za habenbergovo dedšino. — 11.) Značaj Kraljeviča Marka po narodnih «Uroš i Mrjavčevići, Marko Kraljević i Musa Kesedžija, Marko Kraljević i Djemo Brdjanin in Marko Kraljević i Arapin». — 12.) Kako se pripravljala Kranjsko in Ljubljana na sprejem Jegovega Veličanstva.

VII. Classe.

- 1.) Stara tam stoji Ljubljana,
Vse dežele kinč in kras,
Mati sinom slavnoznana. *Valjavec.*
- 2.) Valvasor in njegove zasluge za naš narod. — 3.) Zois in njegovi prijatelji. — 4.) Pravi uzroki francoske revolucije. — 5.) Kakšen pomen za našo državo imata Dunav in Jadransko Morje? — 6.) Kaj nam je čitati in kakó? — 7.) Razvaline — življenja novine (z zgodovinskimi pojasnili). — 8.) Vulkanizem, njegovi pojavi in učinki. — 9.) Preširen, stvaritelj slovenskega pesništva. — 10.) Zgodovinska osnov Preširnovega «Krstja pri Savici». — 11.) Kako elektrika služi človeku? — 12.) Kako je nastala avstrijsko-ogerska država? (Zrelostna preskušnja.)

5. Freie Gegenstände.

a) Slovenische Sprache für Nicht-Slovenen.

Dieser mit dem hohen Erlasse des k. k. Ministeriums für Cultus und Unterricht vom 19. September 1880, Z. 13377, genehmigte Freicurs besteht aus 3 Jahrgängen mit je 3 wöchentlichen Stunden. Den Unterricht erteilte Professor Franz Levec.

Besuch: I. Jahrgang, I. Semester 27, II. Semester 21 Schüler; II. Jahrgang, I. Semester 12, II. Semester 10; III. Jahrgang, I. und II. Semester 7 Schüler.

Lehrplan. I. Jahrgang: Die Buchstaben und deren Aussprache, die Wortbetonung, Silbentrennung, Rechtschreibung; die Formenlehre und deren praktische Anwendung nach dem «Slovenischen Sprach- und Übungsbuch» von Dr. Jakob Sket. Monatlich zwei Schulaufgaben und eine Hausarbeit. — II. Jahrgang: Der übrige Theil der Formenlehre, namentlich das Numerale und das Verbum; die syntaktischen Haupteigenthümlichkeiten und deren praktische Anwendung, besonders der Gebrauch der Verba perfecta und imperfecta, sowie auch die Casuslehre. Lehrbuch und Zahl der schriftlichen Arbeiten wie im I. Jahrgang. — III. Jahrgang: Die Partikeln, der übrige Theil der Syntax, die Wortbildungslehre. Bei der Lectüre gelegentliche Wiederholung der gesamten Formenlehre. Lehrbuch wie im I. Jahrgang; Chrestomathie. Monatlich eine Haus- und eine Schulaufgabe.

b) Analytische Chemie.

Zu diesem von Professor Balth. Knapitsch in 4 wöchentlichen Stunden erteilten Unterrichte wurden nur Schüler der VI. und VII. Classe zugelassen, im I. und II. Semester 12, 3 übten sich im Titrieren, die übrigen in der qualitativen Analyse einfacher und zusammengesetzter Körper.

c) Modellieren.

Professor Franz Globočnik unterrichtete in 4 Stunden wöchentlich im I. Semester 12, im II. Semester 13 Schüler aus den drei Oberclassen nach verschiedenen plastischen Modellen aus der Ornamentik, Studien des menschlichen Kopfes und der Thiere im Relief, mit besonderer Rücksicht auf praktische Verwertung.

d) Gesang.

Der Gesangsunterricht wurde von dem Domchor-Dirigenten Herrn Anton Foerster in 2 Cursen durch 5 Stunden wöchentlich erteilt; hievon entfielen 2 Stunden auf den I. Curs, je 1 Stunde auf den II. Curs, A (Knabenchor), B (Männerchor), und A und B zusammen (gemischter Chor).

Im I. Curs wurde das Elementare der Gesangkunst bis zum Abschlusse der Dur-Tonarten mit ein-, zwei-, drei- und vierstimmigen Beispielen, Liedern und Chören vorgenommen, und zwar theils nach eigener Gesangsschule, theils verschiedenen Liedersammlungen entlehnt; im II. Curs wurden die Moll-Tonarten nebst Wiederholung des im I. Curs Vorgenommenen vorgetragen, daneben mannichfache Chöre und Lieder geistlichen und weltlichen Inhaltes einstudiert.

Im I. Semester 70, im II. Semester 66 Schüler.

[illegible]

7. Unterstützungsverein.

Dieser Verein hat die Unterstützung dürftiger, gesitteter und fleissiger Realschüler durch Beischaffung von Schulbüchern, Zeichenrequisiten, Kleidungsstücken, Aushilfen in Krankheitsfällen u. s. w. zum Zwecke.

Der Verein zählt gegenwärtig 98 Mitglieder, darunter 9 gründende und 89 unterstützende; seine Wirksamkeit ist aus dem nachstehenden, der Generalversammlung am 9. Jänner 1883 für das Jahr 1882 vorgelegten Rechnungsabschlusse zu ersehen.

Nr.	Einnahmen	fl.	kr.
1	Casserest vom Jahre 1881	25	59
2	Geschenk von der krainischen Sparcasse	200	—
3	Hälfte des Reinertrages der am 6. Mai 1882 veranstalteten Schülerakademie	94	97
4	Geschenk des Herrn Waldherr und seines Institutes	36	—
5	Legat aus der Verlassenschaft des Herrn Malitsch	25	—
6	„ „ „ „ „ Leopold Bürger	20	—
7	Mitgliederbeiträge	126	—
8	Coupons-Erlös	69	—
	Summe	596	56

Nr.	Ausgaben	fl.	kr.
1	Für Lehrbücher, Schreib- und Zeichenrequisiten	320	26
2	„ Aushilfen zur Zahlung des Schulgeldes, monatliche und einmalige Geldunterstützungen	179	29
3	„ Kleidungsstücke	56	50
4	„ den Druck und Einband der Vereins-Jahresberichte pro 1881	11	—
5	„ das Austragen dieser Jahresberichte und für das Ein- cassieren der Mitgliederbeiträge pro 1882	4	50
6	Stempel für Quittungen	—	63
	Gesammtausgabe	572	18
	Casserest für das Jahr 1882	24	38
	Summe	596	56

Ausserdem sind dem Vereine nachfolgende Spenden zugeflossen: Von den Herren Eduard Mahr, Karl Till und Albert Zeschko eine grössere Menge Zeichen- und Schreibrequisiten; von der Buchhandlung Bermann und Altmann in Wien je drei Lesebücher für die 1. und 2. Classe; die «Laibacher Zeitung» nahm die Kundmachungen des Vereines unentgeltlich auf.

Der Vereinsausschuss besteht aus folgenden Mitgliedern:

Dr. Johann Mrhal, k. k. Oberrealschul-Director, Obmann;
Friedrich Križnar, k. k. Oberrealschul-Professor, Obmanns-Stellvertreter;
Franz Kreminger, k. k. Oberrealschul-Professor, Vereincassier;
Balthasar Knapitsch, k. k. Oberrealschul-Professor, Vereinssecretär;
Franz Eder, Bürger und Hausbesitzer;
Franz Globočnik, k. k. Oberrealschul-Professor;
Wilhelm Voss, k. k. Oberrealschul-Professor.

Verzeichnis

der p. t. Mitglieder des Unterstützungsvereines im Vereinsjahre 1882.

Herr Auer Georg, Brauereibesitzer.

- » Baumgartner Joh., Fabriksbesitzer.
- » Beischlag Karl, Director d. Gasfabrik.
- » Belar Leopold, Leiter der zweiten städtischen Volksschule.
- » Bilina Ferdinand, Bürger und Handelsmann.
- » Dr. Binder Josef, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Birschitz Erasmus, Apotheker.
- » Borghi Josef, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Bürger Leopold, Handelsmann.

Se. Excellenz Freih. Conrad v. Eybesfeld, Minister für Cultus und Unterricht.

Herr Deschmann Karl, Museal-Custos.

- » Dimitz August, k. k. Oberfinanzrath.
- » Dreö Alexander, Sparcasse-Präsident, Handelsmann.
- » Dürr Julius, Handelsgärtner.
- » Eder Franz, Bürger.
- » Eger Franz Handelsmann.
- » Dr. Eisl Adolf, kais. Rath, Strafhaus- und Bahnarzt.
- » Dr. Fux Franz, Primararzt.
- » Gariboldi Ant. Ritter v., Landtags-Abgeordneter.
- » Globočnik Franz, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Gürke Anton, Sections-Ingenieur.
- » Hafner Jakob, Lehrer.
- » Hüllriegel Josef, Oberingenieur.
- » Rittmeister Ludwig Graf Hoyos.
- » Hozhevar Joh., k. k. Regierungsrath.
- » Isatitsch Franz, k. k. Oberlandesgerichts-Hilfsämterdirector.
- » Jagodic Emanuel, k. k. Steuer-Oberinspector.
- » Janesch Johann jun., Fabriksbesitzer.
- » Janesch Johann sen., Fabriksbesitzer.
- » Dr. Jarc Anton, inf. Propst.
- » Kastner Michael, Handelsmann.
- » Dr. Keesbacher Friedrich, Sanitätsrath.
- » Knapitsch Balthasar, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Kordin Josef, Handelsmann.

Frau Kosler-Rudesch Marie.

Herr Kottek Eduard, Hausbesitzer und Uhrmacher.

- » Kraup Moriz, Spinnfabriks-Director.
- » Kreminger Franz, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Krisper Josef, Handelsmann.
- » Krisper J. Vincenz, Handelsmann.
- » Križnar Friedrich, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Levec Franz, k. k. Oberrealschul-Professor.

Herr Luckmann Josef, Handelsmann.

- » Luckmann Karl, Handelsmann.
- » Luckmann Theod., Realitätenbesitzer.
- » Mahr Arthur, Lehrer an der Handels-Lehranstalt.
- » Mahr Eduard, Handelsmann.
- » Mahr Ferdinand, Director der Handels-Lehranstalt.
- » Maurer Heinrich, Handelsmann.
- » Mayer Emerich, Handelsmann.
- » Mikusch Lorenz, Handelsmann.
- » Millitz Rudolf, Buchdruckereibesitzer.
- » Dr. Mrhal Joh., Schulrath, k. k. Oberrealschul-Director.
- » Mühleisen Arthur, Handelsmann.
- » Perdan Johann, Handelsmann.
- » Dr. Pfefferer Anton, Hof- und Gerichts-Advocat.
- » Pirc Karl, Cand. d. Prof.
- » Pirker Leopold, Handelsmann.
- » Pirker Raimund, k. k. Landes-Schulinspector.
- » Plautz Johann, Handelsmann.

Herr Dr. Pogačar Joh. Chrysostomus, Fürstbischof von Laibach, Comm. des Leopold-Ordens.

- » Pompe Karl, k. k. Baurath.
- » Proft Clemens, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Raič Anton, k. k. Oberrealschul-Prof.
- » v. Redange Josef, jubil. k. k. Landtafel-Director.

Frl. Rehn Gabriele, Erziehungs-Instituts-Inhaberin.

Herr Rudholzer Wilhelm, Uhrmacher.

- » Samassa Albert, Bes. d. gold. V.-Kr., k. k. Hof-Glockengiesser.
- » Samassa Ant., Ritt. d. Fr.-J.-Ord., Bes. d. a. g. Civ.-Ehr.-Med. und des gold. V.-Kr. m. d. Kr.
- » Dr. Schaffer Adolf, Landtags-Abgeordneter.
- » Dr. Schindler Alb., k. k. Landes-Thierarzt.
- » Dr. Schrey Robert, Edl. v. Redlwert, Hof- und Gerichts-Advocat.
- » Seemann Ignaz, Handelsmann.
- » Seneković Andreas, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Simonetti Ferd., Hausbesitzer und Juwelier.

Die löbliche krain. Sparcasse.

- » » pr. Spinnfabriks-Gesellschaft.

Herr Stauber E. R. v., k. k. Oberrealschul-Professor.

- » Stedry Wenzel, jubil. Obergeringenieur.

Se. Excellenz Herr Dr. v. Stremayr, zweiter Präsident des obersten Gerichts- und Cassationshofes.

Herr Stric, Privatier.

- » Dr. Suppantitsch Franz, Hof- und Gerichts-Advocat.
- » Till Karl, Handelsmann.
- » Treun Matthäus, Handelsmann.
- » Trinker Albert, Handelsmann.
- » Regierungsrath Professor Dr. Valenta Alois, Director der Landes-Wohlthätigkeits-Anstalten.
- » Verderber Johann, k. k. Steuer-Oberinspector.
- » Vilhar Johann, Privatier.
- » Voyk Franz, Privatier.

Herr Voss Wilhelm, k. k. Oberrealschul-Professor.

- » Waldherr Alois, Instit.-Vorst.
- » Wehr Georg, Oberrealschul-Assistent.
- » Wehr Joh., k. k. Oberrealschul-Professor in Klagenfurt.
- » Witschl Franz, Landesingenieur.
- » Zeschko Albert, Handelsmann.
- » Zeschko Julius, Procuraführer.
- » Ziakowski Emil, k. k. Oberrealschul-Professor.
- » Zöhrer Josef, Musiklehrer.

In diesem Jahre ist dem Vereine ein Mitglied, nämlich Herr Andreas Malitsch, durch den Tod entrisen worden. Friede seiner Asche!

Der Berichterstatter spricht im Namen der unterstützten Schüler allen Wohlthätern den innigsten Dank aus und erlaubt sich, den Verein allen edlen Jugendfreunden bestens zu empfehlen.

8. Aufgaben für die schriftliche Maturitätsprüfung im Julitermine 1883.

Deutsche Sprache.

Weltstellung des Hauses Habsburg im 16. Jahrhundert.

Slovenische Sprache.

Kakó je nastala avstrijsko-ogerska država?

Französische Sprache.

a) «Das Meer», ein Dictat, zu übersetzen ins Französische.

b) «Servilius, accusé d'avoir perdu quelques troupes en poursuivant l'ennemi après la victoire, se défend devant le peuple», ein Dictat, zu übersetzen ins Deutsche.

Italienische Sprache.

a) «Aus dem Leben Kaiser Josefs II.», ein Dictat, zu übersetzen ins Italienische.

b) «Cristoforo Colombo», ein Dictat, zu übersetzen ins Deutsche.

Mathematik.

a) Eine dreissigjährige Person will ihren Erben 4500 fl. hinterlassen; welche Prämie hat sie zu diesem Ende am Anfange eines jeden Jahres bei einer Versicherungsgesellschaft zu zahlen, wenn die Prämienzahlung bis zum 60. Lebensjahre der versicherten Person erfolgen soll, die Capitalsauszahlung am Ende des Todesjahres erfolgt und die Anstalt ihren Berechnungen 4 % zugrunde legt.

b) Von einem Punkte A in der Ebene am Fusse zweier sich über die Ebene 3600 Meter und 2470 Meter erhebenden Berge wird mittelst eines Theodoliten nach den Gipfeln derselben visiert, und es werden die Verticalwinkel $\alpha = 22^\circ 20' 44''$ für die ersteren, $\beta = 19^\circ 33' 13''$ für den letzteren und der Horizontalwinkel zwischen ihnen $\gamma = 36^\circ 44' 14''$ gefunden. Es soll die Entfernung der Gipfel beider Berge berechnet werden.

c) Die Seiten eines Dreieckes haben die Gleichungen

$$AB \dots y = \frac{x}{3} + 2, \quad BC \dots y = -x + 14, \quad AC \dots y = 3x - 6;$$

es sind die Gleichungen der im Mittelpunkte der Seiten errichteten Senkrechten aufzustellen und die Coordinaten ihres Durchschnittspunktes zu finden.

Darstellende Geometrie.

a) Ein gleichseitiger Kegel ist zu construieren, wenn die Ebene der Basis M , der Mittelpunkt O der Kegelbasis und ein Punkt B der Mantelfläche des Kegels gegeben ist.

b) Zwei Kugeln A und B und eine Gerade C sind gegeben. An A und B soll parallel zu C eine gemeinschaftliche Berührungsebene gelegt werden.

c) Ein senkrechter Cylinder, dessen Basis in der Horizontalebene liegt, wird durch eine regelmässige fünfseitige Platte gedeckt; es ist das perspectivische Bild und der sich ergebende Schatten zu construieren.

9. Lehrmittel-Sammlungen.

Die Bibliothek

besitzt am Ende dieses Schuljahres 2776 Bände, 1279 Hefte.

Neue Anschaffungen:

Lehrerbibliothek: Verordnungsblatt des Unterrichtsministeriums pro 1883; Zeitschrift für mathematischen und naturwissenschaftlichen Unterricht, 14. Jahrgang; Zeitschrift für das Realschulwesen, 8. Jahrgang; Sklarek, der Naturforscher, 16. Jahrgang; Zeitschrift für analytische Chemie pro 1883; Journal für praktische Chemie pro 1883; der Naturhistoriker, 5. Jahrgang; Rabenhorst, Kryptogamenflora, 2. Aufl., 8. bis 11. Lieferung; Petermann, geographische Mittheilungen, 29. Band; Petermann, Ergänzungshefte 68 bis 71; Schumi, Archiv für Heimatkunde, 1. Band, 7. bis 16. Bogen; Zarncke, literarisches Centralblatt pro 1883; Jagić, Archiv für slavische Philologie, 3. bis 6. Band; Zopf, zur Morphologie der Spaltpflanzen; Leunis, Synopsis, II. Theil, 3. Auflage; die Völker Österreich-Ungarns, 4. und 8. Band; historisches Taschenbuch, 6. Folge, 1. und 2. Jahrgang; Corvin, Geschichte der Neuzeit von 1848 bis 1871, 15. bis 30. Lieferung; Häusser, Geschichte der französischen Revolution; Häusser, Geschichte der Reformation; Klopp, die Belagerung Wiens; Gretscher, Lehrbuch der Kartenprojection; Brockhaus, Conversations-Lexikon, 13. Auflage., 1. bis 4. Band; Bartoli, italienische Literaturgeschichte, 1. Band, 2. Theil; Fischer, die Grossmacht der Volks- und Jugendliteratur, 6. bis 10. Band; Grassauer, Bibliotheks-Handbuch.

Schülerbibliothek: Ljubljanski Zvon, 3. leto; Kres, 3. leto; Westermann, illustrierte deutsche Monatshefte, 310 bis 320; Slovenska Talija, 50. zvezek, 2 exempl.; Chavanne, Ströme und Flüsse Afrikas; Jesenko, občna zgodovina, 2. natis, 1. del; die Länder Österreich-Ungarns in Wort und Bild, 9. bis 13. Band; Vrtec, 13. leto; Universalbibliothek für die Jugend, 111. bis 132. Bändchen; die vom Hermagorasvereine pro 1882 herausgegebenen 6 Werke; Hoffmann, chemische Erinnerungen; Zbrani spisi Josipa Jurčiča, 1. zvezek; Heller, Geschichte der Physik, 1. Band; Knjižnica slovenske mladine, 1. do 3. knjiga; Schlosser, Weltgeschichte, 3. Ausgabe, 19 Bände; Krieger, die Völkerstämme und ihre Zweige, 5. Auflage; Jurčič in Kersnik, Rokovnjači; Kluge, Auswahl deutscher Gedichte; Jenko, pesmi; Stifter, Studien, 8. Aufl., 2 Bände; Rutar-Devetak, zgodovina Tolminka; Grillparzer, Werke, 10 Bände; J. F. H., črni bratje, eno leto med Indijanci, pod turškim jarmom; das illustrierte Geschichtenbuch vom Kaiser Josef; Lavrenčič, Ant. Alojzij Wolf, knezoškof ljubljanski; Spemann, das neue Universum; Narodna biblioteka, 1. snopič; Sila, Trst in okolica; die vom Hieronymusvereine pro 1882 herausgegebenen 4 Werke; Listki, 5. in 6. zvezek; Sima, Wanderungen durch Krain; Fr. H., pripovedke za mladino, 1. zvezek.

Geschenke:

Lehrerbibliothek: Vom hohen k. k. Unterrichtsministerium: Skofitz, Botanische Zeitschrift 1882; Commercio di Trieste nel 1881; Navigazione in Trieste nel 1881; 3 Exemplare des Festblattes «Vindobona» pro April 1880; österreichische Geschichte für das Volk, 7., 8. und 10. Band; statistischer Bericht der Handels- und Gewerbekammer in Pilsen pro 1875 bis 1880. Von den Handels- und Gewerbekammern in Prag und Reichenberg; Die Sitzungsprotokolle pro 1882. Von der Buchhandlung Kleinmayr und Bamberg in Laibach: Poncelet, Traité des propriétés projectives des figures, 2. édition. Von der «Matica Slovenska» in Laibach: Letopis 1881. Vom Herrn Museal-custos Karl Deschmann: Nr. 3 und Nr. 4 des 3. Bandes der österreichischen Touristenzeitung.

Schülerbibliothek: Vom Herrn Ferdinand Mahr, Director der Handelslehranstalt in Laibach: Hempels wohlfeile Classikerausgabe, 460 Hefte; Supplemente zu Schiller, 1. bis 4. Band; Pyrkers Werke, 1. bis 3. Band; Platens Werke, 1. bis 4. Band; Wagners Werke, 1. bis 3. Band; Klopstocks Werke, 1. bis 2., 6. bis 10. Band; Les vies des hommes illustres de Plutarque tom. 1—14. Vom Herrn Müller in Laibach: Koller, neueste Erfindungen, 9. Jahrgang, 1. bis 11. Heft.

Das Naturalien cabinet

erhielt im abgelaufenen Schuljahre folgende Bereicherungen:

A. Zoologie.

Canis vulpes L. (Fuchs vom Karste) und *Merops apiaster* L. (Bienenfresser), die Rohexemplare wurden geschenkt von Herrn Förster Micheliß in Pola. — *Canis Lupus* L. (Wolf), das Rohexemplar geschenkt von Herrn Oberförster v. Obereigner in Schneeberg. — *Cacatus sulphureus* (gelbhaubiger Kakadu) und *Totanus Calidris* L. (Rothbeinlein), Geschenk des Martini Silvius, Schüler der I. Classe. — *Mergus merganser* L. (grosser Saeger), das Rohexemplar wurde geschenkt von Lassnik Albert. — *Astur nissus* L. (Finkensperber, Männchen), Geschenk des Treo Anton. — *Strix brachyotus* L. (Sumpfeule), Geschenk des Ludwig Rüling, Edler v. Rüdingen, Schüler der I. Classe. — *Paliurus vulgaris* Ltr. (Heuschreckenkrebs), Geschenk des Schülers Zadro Karl. — Angekauft wurde: *Carbo Cormoranus* M. et W. (schwarzer Seerabe), *Columba livia* Briss. (Felsentaube), *Tichodroma muraria* L. (Mauerspecht), der Schädel einer Riesenschildkröte, *Eriphia spinifrons* (stachelige Eriphie) und die Gehäuse von *Cerithium palustre*, *Fisurella picta*, *Pinna nobilis*, *P. quamosa*.

B. Botanik.

Ein sogenannter Hexenbesen der Weissbuche (*Carpinus*), Geschenk des Herrn k. k. Regimentsarztes Dr. Hauser. — Mehrere Stammscheiben, von Tönnies Rudolf geschenkt. — Die in diesem Jahre aufgestellte Samensammlung wurde von Herrn J. Dürr, Handelsgärtner in Laibach, mit 22 Proben bereichert. — Die von Herrn k. k. Forstrath Karl Seitner aus dem Plemel'schen Nachlasse geschenkten getrockneten Pflanzen wurden geordnet und katalogisiert. Die Sammlung, als Herbarium Plemelianum besonders bewahrt, umfasst nun in 12 Fascikel 479 Gattungen mit 1304 Arten, zumeist krainischer Pflanzen.

C. Mineralogie und Geologie.

Diese Abtheilung erfuhr eine schätzbare, durch den Schüler Albori Arthur vermittelte Bereicherung mit 12 Erzen vom Bergbaue der Gewerkschaft Littai. Ferner erhielt sie von Schetina Raimund vier Weissbleierze und einige Sumpferze von derselben Localität. Endlich erhielt die Sammlung ein schönes Stück Moosincrustation von Podnart in Oberkrain; dasselbe wurde mit Glassturz von Herrn F. Kollmann überlassen. Ähnliche, an kalkreichen Quellen bei Krainburg sich bildende Incrustationen brachte der Schüler Eduard Dolenz. — Durch Ankauf wurden für die im Vorjahre zusammengestellte geologische Schausammlung folgende Petrefacte erworben: Ein Molarzahn von *Dinotherium Cuvieri*, *Trinucleus ornatus*, *Phacops cephalotes*, *Spirifer macropterus*, *Clymenia undulata*, *Goniatites plebejus*, *Cystidea bohemia*, *Gomphoceras*, *Phragmoceras Broderipi*, *Nautilus simplex*, *Palaeoniscus Rohani*, *Posidomyia Becheri*, *Ceratites nodosus*, *Exogyra columba*, *Cerithium*, *Natica*, *Sigillaria* und *Lepidodendron*.

D. Bücher und Abbildungen.

a) Von den Autoren wurde geschenkt:

Arnold Dr. F., Zur Erinnerung an F. X. Freiherrn v. Wulfen. Wien 1882.

— Lichenologische Fragmente. Regensburg 1882.

Magnus P., Teratologische Mittheilungen (mit 2 Tafeln). Berlin 1882.

Voss W., Materialien zur Pilzkunde Krains. III. Wien 1882.

— Ein Schädling der Weinrebe. Ibid., eod.

— Zwei neue Ascomyceten. Ibid., eod.

b) Von Herrn Musealcustos Karl Deschmann:

Hauer Fr. Ritter v., Bericht über die Wasserverhältnisse der Kesselthäler von Krain. Wien 1883.

c) Durch Ankauf:

Verhandlungen der k. k. zoologisch-botanischen Gesellschaft und jene der geologischen Reichsanstalt in Wien. Jahrgang 1882.

Köllner K., Die geologische Entwicklungsgeschichte der Säugethiere. Wien 1882.

Juratzka J., Die Laubmoosflora von Österreich-Ungarn. Ibid., eod.

Bonorden Dr. F., Handbuch der allgem. Mykologie. Stuttgart 1851.

Saporta-Marion, Die palaeontologische Entwicklung des Pflanzenreiches. Leipzig 1883.

Winter G., Die deutschen Sordarien. Halle 1872.

Zeitschrift für Pilzfreunde. I. Jahrgang. Dresden und Bodenbach. 1882—83.

Zopf Dr. W., Die Spaltpilze. Breslau 1883.

Eine colorierte Abbildung eines zerlegten Maikäfers. Angefertigt und geschenkt von Herrn J. Šubic.

E. Apparate.

Ein verglaster Zinkkasten zur Pflanzencultur.

Der gegenwärtige Stand der Sammlung ist:

Zoologie. Wirbelthiere 232; wirbellose Thiere 17 006; Skelete und Skelettheile, anatomische Präparate und Modelle 66.

Botanik. Herbarium Plemelianum (12 Fascikel); Thuemen; Mycotheca universalis (21 Centurien); Kryptogamen (6 Fascikel); sonstige botanische Gegenstände 94; Samensammlung 212.

Mineralogie und Geologie. Naturstücke 686; Edelstein-Imitationen 29; Krystallmodelle 130.

Abbildungen 107; Apparate 8; technologische Gegenstände 50; Bücher 449; Hefte und Blätter 476.

Das physikalische Cabinet

erhielt folgenden Zuwachs:

1.) 4 Faure'sche Secundärelemente. — 2.) 2 Zeichnungen von dynamo-elektrischen Maschinen (ausgeführt vom Abiturienten Fabiani Maximilian). — Nebstdem wurden mehrere Reparaturen an bereits vorhandenen Apparaten ausgeführt.

Im ganzen zählt das Cabinet 350 Nummern mit 673 Stücken. — Ankauf für die Cabinetsbibliothek: 1.) Schellen: Die magnet- und dynamo-elektrischen Maschinen, 2. Auflage. — 2.) Dr. Ph. Carl: Repertorium für Experimentalphysik. Jahrgang 1882.

Das geographisch-historische Cabinet.

Im Laufe des Schuljahres 1882/83 wurden angekauft:

Jos. Langls Bilder zur Geschichte, II. Supplement; K. Hölzels geographische Charakterbilder, 4. und 5. Lieferung sammt Texten dazu; H. Kiepert's Wandkarte von Palästina und Wandkarte der alten Welt; W. Křížeks genealogische Tabelle und die wechselseitigen verwandtschaftlichen Beziehungen der Regentenhäuser der Babenberger, Přemisliden, Piasten, Arpaden; der Häuser Anjou, Luxemburg, Jagajlo, Wasa, Habsburg und Lothringen; k. k. Schulbuchverlag: Tableau des österreichischen mittlern Reichswappens, der Abzeichen der Land- und Seemacht sowie der Länderwappen, sammt Text; k. k. statistische Centralcommission: Vollständiges Ortschaften-Verzeichnis der im Reichsrathe vertretenen Königreiche und Länder nach den Ergebnissen der Volkszählung vom 31. Dezember 1881 sammt dem alphabetischen Namensregister; Karl Prohaskas neue Eisenbahnkarte von Österreich-Ungarn, 1883; Hermann Wagners geographisches Jahrbuch, IX. Band; Mittheilungen der k. k. geographischen Gesellschaft in Wien, 1882; Dr. Josef Chavannes, physikalisch-statistischer Handatlas von Österreich-Ungarn, Lieferung 1, 2, 3; k. k. militär-geographisches Institut: Neue Übersichtskarte der k. und k. österreichisch-ungarischen Monarchie und der angrenzenden Länder.

Das geographisch-historische Cabinet besitzt derzeit 85 Karten und Tableaux, 9 Atlanten, 3 Globen, 11 plastische Karten, 2 Pläne, 56 historische und 15 geographische Charakterbilder; an Büchern 44 Bände und 8 Hefte.

Chemisches Laboratorium.

Angeschafft wurden: Barometerröhre nach Bunsen mit Stativ; V. Mayers Dampfdichte-Bestimmungsapparat; eine Retorte aus Kupfer; eine Platinspitze; Extractionsapparat nach Szombathy; Stickstoff-Bestimmungsapparat nach Zulkovsky; zwei Schmelztiegelzangen; ein Indigoprisma und die nothwendigen Glassachen, als: Becher, Kochkolben u. s. w.

Die Handbibliothek wurde vermehrt durch: Dr. Schulze, Chemie des Steinkohlentheers; Dr. Elsner, die Praxis des Nahrungsmittel-Chemikers; Wagner, Jahresbericht; Schädler, Technologie der Fette.

Ausserdem wurden die nöthigen Chemikalien angeschafft.

Das Laboratorium besitzt 110 grössere Apparate.

10. Gewerbliche Fortbildungsschule.

In diese mit der k. k. Oberrealschule in Verbindung stehende Lehranstalt wurden zu Beginn und im Verlaufe des Schuljahres 169 Schüler aufgenommen und nach ihren Vorkenntnissen und Gewerben den Abtheilungen und Jahrgängen zugewiesen, und zwar: a) dem Vorbereitungscurse 60; b) der Maschinenschule I. Jahrgang 21, II. Jahrgang 19; c) der Freihandzeichenschule I. Jahrgang 25, II. Jahrgang 16; d) der Baugewerbeschule I. Jahrgang 24, II. Jahrgang 4. Von diesen Schülern besuchten den Unterricht in der Chemie im I. Jahrgang 23, im II. Jahrgang 15; den Unterricht in der Physik 24; im Modellieren 21; selbständige Arbeiter oder Gehilfen waren 17, welche in der Regel nur den Zeichenunterricht in der betreffenden Fachschule besuchten. Dem Alter nach standen die Schüler zwischen dem 13. und 38. Lebensjahre.

Der Unterricht im Freihandzeichnen und Modellieren wurde bis zum Schuljahre 1882/83 gemeinschaftlich und gleichzeitig ertheilt; mit dem hohen Erlasse vom 18. November 1882, Z. 16 721, hat Se. Excellenz der Herr Minister für Cultus und Unterricht angeordnet, dass der Modellierunterricht in zwei besonderen wöchentlichen Stunden ertheilt werde, welche Anordnung sofort durchgeführt wurde.

Am 22. und 23. November besuchte Herr Heinrich Graf Attems, Mitglied der Centralcommission für gewerblichen Unterricht im hohen k. k. Ministerium für Cultus und Unterricht die Lehranstalt, wohnte dem Abendunterrichte bei und besichtigte eingehend die Zeichnungen und Modellierarbeiten der Schüler.

Das Schuljahr wurde am 18. September eröffnet und am 8. Juli geschlossen. Der Unterricht dauerte an Sonntagen von 8 bis 12 Uhr, an Wochentagen abends von halb 8 bis 9 Uhr, letzterer bis 15. März, und wurde von Mitgliedern des Lehrkörpers der k. k. Oberrealschule ertheilt.

Aufwand für die gewerbliche Fortbildungsschule:

a) Unterstützung aus Staatsmitteln	2000 fl.
b) Beitrag der Stadtgemeinde Laibach	500 „
c) aus dem krainischen Landesfonde	380 „
zusammen	2880 fl.

Von diesen Beiträgen wurden die Remuneration für Unterricht und Leitung, Kanzleierfordernisse u. s. w. bestritten, für arme Schüler Lehrbücher, Schreib- und Zeichenrequisiten gekauft und folgende Lehrmittel beigeachtet:

Baugewerbeschule: Lebrun, Handbuch für Klempner mit Atlas; Gottgetrau, Baumaterialien, 1. und 2. Band; Wangemann, Orgelbauschule.

Chemie: Koppers Verbrennungsofen; Vorrichtung zum Beweise, dass das Innere der Flamme kalt ist, und zur Demonstration der umgekehrten Flamme im Innern einer gewöhnlichen; Vorrichtung zur Verbrennung von Sauerstoff im Wasserstoffe; Porositätsapparat nach Pottenkoffer; Aräometer für specifisch schwerere Flüssigkeiten als das Wasser; Gasleuchter.

Physik: Fricks Apparat zur Demonstration der Kraft, mit welcher sich das Eisen beim Erkalten zusammenzieht; 1 Stossmaschine nach Daguin.

Geometrisches Zeichnen: Eichlers Elementarzeichenschule; Hänselmanns Ornamentik.

Das hohe k. k. Ministerium für Cultus und Unterricht schenkte: Wappentableau von Krahel, ferner die Landeswappen von Krain, Steiermark, Kärnten, Görz, Triest und Istrien je 1 Stück; Gugitz, «Neue und neueste Wiener Bauconstructionen». Heft 1 bis 9 mit je 10 Blättern.

Es wurde schon im Vorjahre berichtet, dass a) der krainische Landtag, b) die Stadtgemeinde Laibach und c) die krainische Sparcasse, um begabten jungen Gewerbetreibenden, welche diese gewerbliche Fortbildungsschule mit günstigem Erfolge besucht haben, den Besuch einer Staatsgewerbeschule zum Zwecke der Aneignung einer tüchtigen gewerblichen Fortbildung zu ermöglichen, Stipendien gegründet haben, und zwar a) und b) im Betrage von jährlichen 250 fl., c) im Betrage von jährlichen 300 fl.

Diese Stipendien wurden zu Beginn des Schuljahres 1882/83 auf die Dauer von fünf Semestern nachstehend verliehen: a) dem Spenglerlehrling Johann Škarjavec; b) dem Steindruckerlehrling Felix Kovačič, beiden zum Besuche der Staatsgewerbeschule in Graz; c) dem Schlosserlehrling Karl Verbič zum Besuche der Staatsgewerbeschule, Abtheilung für Maschinenwesen, in Brünn.

11. Verordnungen der k. k. Unterrichtsbehörden.

Der Unterricht in den freien Gegenständen kann vom Schuljahre 1883/84 angefangen nur von Lehrern erteilt werden, welche die gesetzliche Lehrbefähigung hiefür erworben haben (Erlass des k. k. Ministers für Cultus und Unterricht vom 24. November 1882, Z. 20151).

Die Maturitätsprüfungszeugnisse und deren Duplicate unterliegen dem Stempel von einem Gulden (Erlass des k. k. Finanzministeriums vom 23. Juni 1882, Z. 17211).

Ärarische Bedarfsartikel sind bei den Straßhausverwaltungen zu bestellen (Erlass des k. k. Ministers für Cultus und Unterricht vom 30. März 1883, Z. 5901).

12. Chronik.

Das Schuljahr 1882/83 wurde am 16. September mit einem feierlichen Gottesdienste eröffnet. Die Aufnahme-, Wiederholungs- und Nachtragsprüfungen wurden am 15. September und an den folgenden Tagen abgehalten. Am 29. September unterzogen sich die im Juli-termin 1882 auf zwei Monate reprobierten Abiturienten der Wiederholungsprüfung.

Mit dem hohen Erlasse vom 28. August 1882, Z. 14445, hat Seine Excellenz der Herr Minister für Cultus und Unterricht gestattet, dass der Lehramtscandidate Johann Šubíc zur Ablegung des Probejahres dieser Lehranstalt zugewiesen und von dem Professor Wilhelm Voss in das Lehramt eingeführt werde. Derselbe übernahm im zweiten Semester den naturgeschichtlichen Unterricht in der zweiten Classe.

Der wirkliche Lehrer Dr. Josef Julius Binder wurde behufs Herstellung seiner Gesundheit für die Dauer des ersten Semesters beurlaubt (Erlass des k. k. Ministers für Cultus und Unterricht vom 3. Oktober 1882, Z. 16470) und dieser Urlaub auch auf das zweite Semester ausgedehnt (Erlass des k. k. Ministers für Cultus und Unterricht vom 19. Februar 1883, Z. 2517).

Zur Vertretung des beurlaubten Dr. Jos. Jul. Binder wurde der für Geographie und Geschichte geprüfte Lehramtscandidate Herr Victor Schaller als Supplent bestellt. Im übrigen ist der Personalstand des Lehrkörpers gegen das Schuljahr 1881/82 unverändert geblieben.

Mit dem hohen Erlasse vom 21. Jänner 1883, Z. 796, hat Se. Excellenz der Herr Minister für Cultus und Unterricht den Supplenten an dieser Lehranstalt Josef Borghi zum wirklichen Lehrer daselbst ernannt.

Am 4. Oktober feierten der Lehrkörper und die Schüler das Allerhöchste Namensfest Sr. kais. und königl. Apost. Majestät Franz Josef I. und am 19. November das Allerhöchste Namensfest Ihrer Majestät der Kaiserin Elisabeth mit einem solennen Gottesdienste und der Absingung der Volkshymne. Der Lehrkörper wohnte an jenem Tage auch dem in der Domkirche celebrierten Hochamte bei und war bei den für die Mitglieder des Allerhöchsten Kaiserhauses abgehaltenen Seelenämtern vertreten.

An Sonn- und Feiertagen hatten die Schüler katholischer Confession gemeinschaftlichen Gottesdienst, empfingen im Laufe des Jahres dreimal die heiligen Sacramente der Busse und des Altars und theiligten sich an dem Frohnleichnamsumgange. Das Orgelspiel beim Gottesdienste besorgte aus Gefälligkeit der Leiter der zweiten städtischen Volksschule Herr Leopold Belar.

Die Privatistenprüfungen im ersten Semester wurden am 7. Februar abgehalten.

Am 27. März starb der Schüler der I. Classe Petrin August nach kurzer Krankheit an Blattern. Die das ganze Jahr hindurch häufig vorkommenden Fälle von Blattern, Diphtheritis, Scharlach u. s. w. verursachten vielfache Störungen im Schulbesuche. Unter den Realschülern selbst kamen nur wenige solche Erkrankungen vor; doch mussten infolge der Verfügungen der hierortigen Sanitätscommission Schüler aus jenen Häusern, in welchen Krankheitsfälle constatirt wurden, zeitweilig vom Unterrichte ferngehalten werden.

Der Herr Landes-Schulinspector Jakob Smolej besuchte im Verlaufe des Jahres mehrmals die Lehranstalt und wohnte dem Unterrichte bei.

Das erste Semester wurde am 10. Februar geschlossen, das zweite am 14. begonnen.

Die schriftlichen Maturitätsprüfungen wurden vom 4. bis 8. Juni, die mündlichen am 25. und 26. Juni, die schriftlichen und mündlichen Versetzungsprüfungen vom 13. Juni bis 2. Juli abgehalten.

Am 11. Juli wird der Lehrkörper und die Schüler die Jubelfeier der Vollendung des sechsten Jahrhunderts seit der Vereinigung des Herzogthums Krain mit dem Allerhöchsten Herrscherhause begehen und an den aus diesem Anlasse zu veranstaltenden Festlichkeiten theilnehmen.

Das Schuljahr wird am 15. Juli mit dem Dankgottesdienste und der Vertheilung der Semestralzeugnisse geschlossen werden.

13. Aufnahme der Schüler für das Schuljahr 1883-84.

Das Schuljahr 1883/84 wird am 16. September eröffnet werden. Die Aufnahme der Schüler findet am 13., 14. und 15. September statt; an diesen und den nächstfolgenden Tagen werden auch alle Aufnahms-, Wiederholungs- und Nachprüfungen abgehalten werden.

In die I. Classe eintretende Schüler haben mittelst eines Geburts- oder Taufscheines nachzuweisen, dass sie das 10. Lebensjahr entweder schon vollendet haben oder es im ersten Quartale desselben Schuljahres vollenden werden. Zugleich wird von ihnen bei der Aufnahme ein Frequentationszeugnis der Volksschule, welcher sie im letztverflossenen Schuljahre angehört haben, gefordert werden, welches die ausdrückliche Bezeichnung, dass es zum Zwecke des Eintrittes in eine Mittelschule ausgestellt wurde, ferner die Noten aus der Religionslehre, der Unterrichtssprache und dem Rechnen zu enthalten hat. (Unt.-Min.-Erl. v. 7. April 1878, Z. 5310.) Bei der Aufnahmsprüfung in die I. Classe werden folgende Anforderungen gestellt: Jenes Mass von Wissen in der Religion, welches in den ersten vier Jahreskursen der Volksschule erworben werden kann; Fertigkeit im Lesen und Schreiben der Unterrichtssprache, Kenntnis der Elemente aus der Formenlehre der Unterrichtssprache, Fertigkeit im Analysiren einfach bekleideter Sätze, Bekanntschaft mit den Regeln der Orthographie und Interpunction und richtige Anwendung derselben beim Dictandoschreiben; Übung in den vier Grundrechnungsarten in ganzen Zahlen.

Von anderen Mittelschulen kommende Schüler müssen das Studienzeugnis vom letzten Semester mit der Entlassungsclausel sowie auch etwaige Schulgeldbefreiungs- oder Stipendiendecrete vorweisen.

Jeder neu eintretende Schüler zahlt eine Aufnahmestaxe von 2 fl. 10 kr. und einen Beitrag von 60 kr. für die Schülerbibliothek; diesen Beitrag entrichten auch alle der Lehranstalt bereits angehörende Schüler.

Da das Slovenische zufolge des hohen Ministerial-Erlasses vom 3. Mai 1880, Z. 10 754, für jene Schüler ein obligater Lehrgegenstand ist, welche beim Eintritte in die Realschule von ihren Eltern als Slovenen erklärt werden, so ergibt sich für letztere die Nothwendigkeit, ihre Kinder persönlich zur Aufnahme vorzuführen und im Verhinderungsfalle ihre diesbezügliche bestimmte Erklärung der Direction schriftlich zukommen zu lassen.

Laibach, Ende Juni 1883.

Dr. Mrhal.

Rangordnung der Schüler

am Schlusse des Schuljahres 1883.*

I. a. Classe.

- | | |
|---|--|
| 1. Rüling Edler von Rüdingen Ludwig aus Laibach. | 22. Kukec Rudolf aus Sessana im Küstenlande. |
| 2. Luckmann Paul aus Jauerburg. | 23. Fritsch Victor aus Laibach. |
| 3. Albori Arthur aus Triest. | 24. Dolar Primus aus Terstenik in Krain. |
| 4. Zmug Robert aus Selo in Krain. | 25. Zhuber v. Okrog Julius aus Laibach. |
| 5. Larisch Julius aus Markt Tüffer. | 26. Millner Franz aus Laibach. |
| 6. Schumi Victor aus Laibach. | 27. Dolenz Eduard aus Krainburg. |
| 7. Schetina Raimund aus Laibach. | 28. Ladstätter Gebhard aus St. Veit in Tirol. |
| 8. Müller Ritter v. Nordegg Otto aus Schloss Niedernfels in Baiern. | 29. Hamann Gustav aus Laibach. |
| 9. v. Obereigner Emil aus Podiehrad in Böhmen. | 30. Gaudy Cäsar aus Laibach. |
| 10. Corda Johann aus Laibach. | 31. Oswald Hartmann aus Laibach. |
| 11. Ranth Friedrich aus Laibach. | 32. Happacher Canzian aus Görz, R. |
| 12. Finizio Diomedes aus Triest. | 33. Tonsern Ferdinand aus Laibach, R. |
| 13. Veider Benedikt aus St. Veit in Tirol. | 34. Michelitsch Julius aus Gallisano in Istrien. |
| 14. Bruschina Gustav aus Ronchi im Küstenlande. | 35. Zadro Karl aus Cherso. |
| 15. Koscher Raimund aus Gilli. | 36. Rexinger Karl aus Görz. |
| 16. Marassovich Edler v. Roncislap aus Scardona in Dalmatien. | 37. Pammer Odo aus Laibach. |
| 17. Andretto Maximilian aus Laibach. | 38. Mosettig Hector aus Terzo im Küstenlande, R. |
| 18. Leinfellner Hubert aus Maria am See in Kärnten. | 39. Zottich Peter aus Laibach. |
| 19. Podzimek Julius aus Laibach. | 40. Bilina Heinrich aus Laibach. |
| 20. Achtschin Ernst aus Laibach. | |
| 21. Martini Silvio aus Krainburg. | |

Nicht lociert blieben:

Klementsichitsch Karl aus Graz, R.
 Megušar Richard aus Möttling.
 Reinhardt Otto aus Laibach.

I. b. Classe.

- | | |
|---|---|
| 1. Tavčar Johann aus Laibach. | 10. Kump Alfons aus Laibach. |
| 2. Muha Anton aus Corgnale im Küstenlande. | 11. Cigoj Ludwig aus Laibach. |
| 3. Kotnik Franz aus Oberlaibach. | 12. Pirce Johann aus Sodražič in Krain. |
| 4. Harisch Moriz aus Laibach. | 13. Vider Karl aus Laibach. |
| 5. Armič Josef aus St. Helena bei Laibach. | 14. Belič Leopold aus Laibach. |
| 6. Hozhevar Anton aus Laibach. | 15. Košir Anton aus Bischoflack. |
| 7. Matjan Franz aus Schischka bei Laibach. | 16. Domicelj Franz aus Zagorje in Krain. |
| 8. Jančigaj Valentin aus Kresniz in Krain. | 17. Golias Heinrich aus Laibach. |
| 9. Snoj Franz aus Sagor. | 18. Breithaupt Vitus aus Schischka bei Laibach. |

* Fette Schrift bezeichnet Schüler mit allgemeiner Vorzugsclasse.

19. Mayer August aus Reifniz.
20. Pongratz Anton aus Laibach.
21. Lipovšek Karl aus Laibach.
22. Krajec Alois aus Grahovo in Krain.
23. Stritar Josef aus Videm.
24. Zwayer Karl aus Laibach.
25. Meden Franz aus Vigaun bei Zirkniz.
26. Perdut Albert aus Triest.
27. Gwaiz Wilhelm aus Laibach.
28. Mesojedec Anton aus Loitsch.
29. Doberlet Raimund aus Laibach.

30. Dettner Max aus Laibach.
31. Lorenz Karl aus Laibach.
32. Puppis Johann aus Loitsch.
33. Puppis Karl aus Loitsch.

Nicht lociert blieben:

- Jesih Jakob aus Triest.
 Pavlič Josef aus Preser in Krain.
 Reitz Josef aus Laibach.

II. Classe.

1. Kreminger Ludwig aus Karlstadt in Kroatien.
2. Nekrep Victor aus Laibach.
3. Edlinger Leopold aus Laibach.
4. Antončič Johann aus Tschernembl.
5. Ohlhofer Lambert aus Laibach.
6. Vičič Johann aus Adelsberg.
7. Rus Franz aus Streindorf in Krain.
8. Možina Johann aus Laibach.
9. Kupera Franz aus Bisterniz in Ungarn.
10. Schwara Adolf aus Sessana.
11. Trobitz Attil aus Rovigno in Istrien.
12. Dekleva Theodor aus Prag.
13. Pretner Heinrich aus Laibach.
14. Oroszy Karl aus Salloch.
15. Brilli Heinrich aus Laibach, R.
16. Vaš Othmar aus Losonz in Ungarn.
17. Tuječ Julius aus Planina in Krain.
18. Trevisini Georg aus Triest.
19. Velepich Johann aus Adelsberg.

20. Unger Franz aus Marburg.
21. Marjanovič Daniel aus Korenica in Kroat.
22. Negrelli Nikolaus, Ritt. v., aus Laibach.
23. Tönnies Rudolf aus Laibach.
24. Lozar Paul aus Laibach.
25. Kropsch Arthur aus Fürstenfeld.
26. Pretner Josef aus Graz, R.
27. Lehner Richard aus Triest.
28. Gostiša Franz aus Loitsch.
29. Premoli Josef aus Monfalcone im Küstenl.
30. Cerne Josef aus Laibach.

Nicht lociert blieben:

- Dal Ben Heinrich aus Laibach.
 Jekler Josef aus Veldes.
 Jurca Franz aus Laas.
 Kollmann Friedrich aus Laibach.
 Radoslovich Hermann aus Lussin piccolo.
 Treo Anton aus Laibach.

III. Classe.

1. Janesch Johann aus Laibach.
2. Kremžar Josef aus Laibach.
3. Elsbacher Konrad aus Tüffer in Steiermark.
4. Irgel Ernst aus Trifail in Steiermark.
5. Zawadil Johann aus Brunn.
6. Gatti Emerich, Edler von Campofiore, aus Graz.
7. Tschurn Franz aus Laibach.
8. Zhuber von Okrog Paul aus Laibach.
9. Rojina Franz aus Oberschischka bei Laibach.
10. Dreyhorst Achilles aus Tarvis.
11. Adamič August aus Laibach.
12. Lončarič Josef aus Selce in Kroatien.
13. Czermak Albin aus Laibach.
14. Germ Felix aus Triest.
15. Frohm Heinrich aus Marburg.
16. Habicht Leopold aus Innergoriz in Krain.
17. Schinigoj Emidius aus Veglia in Istrien.
18. Huth Karl aus Laibach.

19. Kreulitsch Friedrich aus Rann in Steiermark.
20. Krainer Johann aus Adelsberg.
21. Koch Cyrill aus Krainburg.
22. Dolenc Johann aus Bischofslack.
23. Velkaverh Josef aus Laibach.
24. Arko Anton aus Reifniz in Krain.
25. Lang Seifried aus Lichtenberg in Krain.
26. Venerandi Anton aus Rovigno in Istrien.
27. Pibrouc Friedrich aus Kropp in Krain.
28. Martini Emanuel aus Krainburg.
29. Meden Josef aus Zirkniz in Krain.
30. Melliva Adolf aus Wagensberg in Krain.
31. Rütting Karl aus Laibach.
32. Premer Franz aus Podzemelj bei Möttling in Krain.

Nicht lociert blieben:

- Novak August aus Laibach.
 Samengo Ezias aus Laibach.

IV. Classe.

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1. Sbrizaj Johann aus Senosetsch. | 12. Roschütz-Rothschütz, Siegm., Freih. v., aus Smerek. |
| 2. Gregorič Johann aus Gurkfeld. | 13. Jakopič Richard aus Laibach. |
| 3. Lang Franz aus Laibach. | 14. Machnitsch Eduard aus Triest. |
| 4. Öhlhofer Eduard aus Laibach. | 15. Benčan Mathias aus Laibach. |
| 5. Kubelka Josef aus Laibach. | 16. Mazej Josef aus Zirkniz. |
| 6. Štrukelj Josef aus Laibach, R. | |
| 7. Junz Johann aus Laibach. | |
| 8. Kastner Gustav aus Laibach. | |
| 9. Blasich Emerich aus Sissek. | |
| 10. Rudolf Wilhelm aus Laibach. | |
| 11. Gallé Hubert aus Mariafeld. | |

Nicht lociert blieben:

Flöre Maximilian aus Laibach.
Končár Paul aus Laibach.

V. Classe.

- | | |
|---|--|
| 1. Gvaiz Josef aus Laibach. | |
| 2. Raktelj Theodor aus Laibach. | |
| 3. Zellich Leopold aus Laibach, R. | |
| 5. Gvaiz Anton aus Laibach. | |
| 5. Kratochwill Eduard aus Reifniz in Krain. | |
| 6. Dečman Franz aus Laibach. | |

Nicht lociert blieben:

Czerny Heinr. aus Potragy in Ungarn, R.
Friedrich Wilhelm aus Laibach.
Nebenführer Gustav aus Wien, R.
Witschl Franz aus Gottschee in Krain.

VI. Classe.

- | | |
|--|------------------------------------|
| 1. Bučar Alois aus Adelsberg. | 13. Schiffrer Wilhelm aus Laibach. |
| 2. Kladnik Alois aus Franz in Steiermark. | 14. Mayr Johann aus Krainburg. |
| 3. Potuček Adalbert aus Kolin in Böhmen. | |
| 4. Stefin Franz aus Laibach. | |
| 5. Rudholzer Wilhelm aus Laibach. | |
| 6. Rudholzer Karl aus Laibach. | |
| 7. Lassnik Albert aus Laibach. | |
| 8. Kaudela Julius aus St. Pölten in Nieder-österreich. | |
| 9. Spellak Josef aus Laibach. | |
| 10. Fortis Oskar aus Dernis in Dalmatien, R. | |
| 11. Baraga Andreas aus Adelsberg. | |
| 12. Kurzthaler August aus Wels. | |

Nicht lociert blieben:

Pichler Josef aus Triest, R.
Siegl Emerich aus Altenmarkt in Nieder-österreich.
Vetter Adolf aus Szatmar in Ungarn.

Ungeprüft blieb:

Kovač Victor aus Laas.

VII. Classe.

- | | |
|--|------------------------------------|
| 1. Fabiani Maximilian aus Cobdil im Küstenlande. | 8. Kovač Johann aus Laibach. |
| 2. Kordin Josef aus Laibach. | 9. Reindl Josef aus Laibach. |
| 3. Schlehan Karl aus Wittkowiz in Mähren. | 10. Belar Albin aus Laibach. |
| 4. Svoboda Franz aus Čatež in Krain. | 11. Machnitsch Rudolf aus Venedig. |
| 5. Malovrh Emerich aus Sissek. | |
| 6. Pogačnik Matthäus aus Laibach. | |
| 7. Kolenc Johann aus Laibach. | |

Nicht lociert blieb:

Stedry Gustav aus Laibach.

